This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 07583957 5

NKW
Sévigné

Fr(B)

LETTRES

DE MADAME LA MARQUISE

DE SÉVIGNÉ.

TOME DIXIEME,

Contenant les NOUVELLES LETTRES DE MAD. LA MARQUISE DE SÉVIGNÉ, CELLES DE MAD. LA MARQUISE DE SIMIANE, *et la Table générale des Matieres.*

WITHDRAWN

RECUEIL
DES LETTRES
DE MADAME LA MARQUISE
DE SÉVIGNÉ,
A MADAME LA COMTESSE
DE GRIGNAN, SA FILLE.

Nouvelle Edition augmentée.

TOME DIXIEME.

A ROUEN,

Chez J. RACINE, Libraire, rue Ganterie.

M. DCC. XC.

AVEC PERMISSION.

WARBURG

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
93759B
ASTOR LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS
R 1910 L

PRÉFACE.

LES Lettres de Madame de Sévigné que l'on présente ici au Public, sont adressées à M. de Moulceau, Président à la Chambre des Comptes de Montpellier, qui maria Mademoiselle de Moulceau, sa fille, à M. de Girard, Conseiller en la même Chambre, dont les filles sont mortes sans enfants. Ces Lettres sont parvenues à M. le Marquis de Girard, leur cousin et leur héritier. Les originaux sont entre ses mains. Elles ont été écrites depuis l'année 1681, jusqu'en l'année 1696, où mourut Madame de Sévigné. On y a joint quelques Lettres de Cor-

40X1159

binelli, son ami, et de M. et Madame de Grignan : c'est ce qui compose la premiere partie de ce volume ; l'autre contient des Lettres de Madame la Marquise de Simiane à M. d'Héricourt. Madame de Simiane étoit, comme l'on sait, fille de Madame de Grignan, et petite-fille de Madame de Sévigné. C'est elle dont il est question dans les Lettres de cette derniere, sous le nom de Pauline.

Le nom de Madame de Sévigné, le plus célebre de tous les noms dans le genre épistolaire, suffit pour exciter la curiosité du Public. Ses Lettres à Monsieur de Moulceau, ne nous ont point paru indignes d'elle ; c'est la même délicates-

se et le même naturel que l'on remarque dans tout ce qu'elle a écrit. Elle sont parsemées d'anecdotes intéressantes ; celles de Madame de Simiane, qui écrivoit à la campagne, n'ont pas ce dernier avantage ; mais on y trouvera beaucoup d'esprit et d'agrément.

Ce volume est fait pour servir de suite au Recueil des Lettres de Madame de Sévigné. Il seroit inutile de s'étendre sur le mérite si connu de ce Recueil. Le plus grand éloge d'un ouvrage, c'est d'être beaucoup relu ; et en ce sens, qui a été plus loué que Madame de Sévigné? C'est le livre de toutes les heures ; à la ville, à la campagne, en voyage, on lit Madame de Sévigné. Quel livre

plus précieux que celui qui vous amuse, vous intéresse et vous instruit sans vous demander d'attention ? C'est l'entretien d'une femme très-aimable, dans lequel on n'est point obligé de mettre du sien ; ce qui est un grand charme pour les esprits paresseux, et presque tous les hommes le sont, au moins la moitié de la journée.

Je sais bien que les détails historiques d'une Cour et d'un siecle qui ont laissé une grande renommée, font une partie de l'intérêt qu'on prend à la lecture de Madame de Sévigné. Mais la Cour d'Anne d'Autriche et la Fronde sont des objets très-curieux et très-piquants, et Madame de Motteville ennuie.

Madame de Sévigné raconte

supérieurement : les plus parfaits modeles de narration se trouvent dans ses Lettres. Rien n'est égal à la vivacité de ses tournures et au bonheur de ses expressions : c'est qu'elle est toujours affectée de ce qu'elle raconte ; elle peint comme si elle voyoit, et l'on croit voir ce qu'elle peint. Elle paroît avoir eu une imagination très-active et très-mobile qui l'attachoit successivement à tous les objets. Dès qu'elle s'en occupe, ils prennent un grand pouvoir sur elle. Voyez la mort de Turenne : personne ne l'a pleuré de si bonne foi ; mais aussi personne ne l'a tant fait pleurer. C'est la plus belle oraison funebre de ce grand homme, et sur-tout la plus touchante. Ja-

mais il n'a été si bien loué, ni si bien regretté; jamais on n'a rendu sa mémoire plus chere et plus respectable. Pourquoi ? ce n'est pas seulement parce que tout est vrai et senti: c'est qu'on ne se méfie pas d'une lettre comme d'un panégyrique. C'est une terrible tâche que de dire, écoutez-moi, je vais louer: écoutez-moi, et vous allez pleurer. Alors précisément on pleure et on admire le moins qu'on peut: et lorsque l'Orateur nous y a forcés, il a fait son métier; on met sur le compte de son art une partie de la gloire de son héros. Mais celui qui s'entretient familiérement avec moi, me fait bien plus d'impression: il n'a point de mission à rem-

plir ; son ame parle à la mienne, et s'il est véritablement affecté, il se rend maître de moi, et me communique tout ce qu'il sent.

Ceux qui aiment à réfléchir peuvent tirer un autre avantage des lettres de Madame de Sévigné : c'est d'y voir sans nuage l'esprit de son temps, les opinions qui régnoient, ce qu'étoit le nom de Louis XIV, ce qu'étoit sa Cour, ce qu'étoit alors le mot de la Cour, ce qu'étoit la dévotion, ce qu'étoit un Prédicateur de Versailles, ce qu'étoit le Confesseur du Roi, la Chaise, chez qui Luxembourg accusé alloit faire une retraite. Ce mêlange de foiblesses, de religion et d'agréments qui caractérisoit les femmes les plus

célebres ; cette délicatesse d'esprit qui dans les Courtisans se mêloit à l'excès de l'adulation ; ce ton de Chevalerie et d'héroïsme qui n'excluoit pas le talent de l'intrigue, et fait pour plaire à un Prince dont la grandeur avoit une teinte romanesque ; enfin, dans tous les genres ces caracteres de supériorité qui appartiennent à l'époque des grands talents et des grands succès, et qui en imposent à la derniere postérité : voilà ce qu'on trouve dans les Lettres de Madame de Sévigné. Il n'y a point de Livre qui donne plus à réfléchir à ceux qui observent la différence d'un siecle à un autre. C'est ce même avantage qui rend les Lettres de Cicéron à Atticus si précieuses : en les lisant, on connoît

mieux César et Pompée, que par tous les monuments historiques. Cicéron nous instruit d'autant mieux, qu'il ne croyoit pas nous instruire : ses Lettres sont des confidences faites à un ami, nous en avons surpris le secret. Elles ont un bien plus grand mérite que celui de l'esprit ; l'esprit, au contraire, est tout le mérite des Lettres de Pline. Une recommandation, une invitation, sont pour lui des ouvrages, il écrit tous ses billets sous les yeux de la postérité.

Il est bien étrange que les Lettres de Voiture y soient parvenues : il est vrai qu'elle s'en occupe peu, il n'y a guere de recueils plus insipides. Sa réputation peut cependant s'expli-

quer : c'étoit le faux bel esprit qui succédoit au pédantisme, et c'étoit un degré par lequel il falloit passer pour arriver au naturel et au bon goût. Telle est en tout la marche de l'esprit humain ; il ne trouve le bon sens qu'après avoir épuisé les sottises.

NOUVELLES LETTRES DE MADAME LA MARQUISE DE SÉVIGNÉ,

Ecrites au Président DE MOULCEAU, *ect.*

LETTRE PREMIERE.

A Paris, vendredi 8 Janvier 1681.

J'EN serois bien fâchée, Monsieur, que notre commerce finît avec le temple de Montpellier; et tout ce que vous dites en cet endroit, en faisant les honneurs de vos lettres, et croyant que c'est une menace de m'assurer de leur continuation, est si peu sincere, que j'aurois fort envie de vous en gronder; et le joli tour que vous y donnez, ne vous garantiroit pas de mes reproches, si je ne voulois vous dire que celle que vous écrivez à mon fils, m'a fort

réjouie. La netteté du commencement m'a représenté nos folies, et la beauté des vers m'a fait regretter que vous n'ayez pas continué tout de bon. Si vous avez suivi ce dessein, faites-nous-en part; ces deux vers latins que vous expliquez sont fort justes, et en un mot nous estimons et vos vers et votre prose, et tout ce qui vient de votre esprit. Mon fils est toujours votre adorateur, ma fille vous admire et vous estime au dernier point; je prétends que vous savez comme je suis pour vous; et que vous voyez clairement qu'il n'y a point de famille où l'on fasse plus de justice à votre mérite. Vous la faites à M. de Carcassonne, en le louant comme vous faites. Le pauvre Chevalier est ici depuis six semaines, accablé de son rhumatisme; il reçoit plusieurs visites de gens emmanchés de toutes les façons; ceux qui le sont à gauche, font voir au moins que leur goût est droit. Vous nous avez renvoyé M. de Noailles en très-mauvais état; il a un dévoiement si considérable, qu'il semble qu'il ait mangé lui seul tout ce qu'il a dépensé à Montpellier; enfin, il a été contraint de quitter le bâton, ce bâton l'objet de son amour, ce bâton qu'il est revenu prendre de si loin, ce bâton qui fait la récompense de tous les autres services: il faut croire qu'il est bien mal, quand il le donne

ne lui-même à M. de Luxembourg. Vous m'en dites beaucoup de bien en me parlant de la distinction et de l'épanouissement qu'il a eu pour vous : je voudrois que sa générosité l'eût obligé de rendre à notre ami chagrin la visite qu'il lui a faite. N'est-ce pas vous à qui j'ai entendu dire qu'il faut respecter les malheureux ? il ne faut pas douter que cela n'ait augmenté le chagrin. Je le plains infiniment de l'avoir laissé prendre possession de son ame, et d'avoir surmonté la philosophie même chrétienne ; mais je le plains encore plus, si votre cœur est encore fermé pour lui; un ami comme vous seroit une véritable consolation dans tous ses maux. Notre *ami* (1) est tout occupé ici de ses affaires, il y fait des merveilles, il est devenu le meilleur Avocat de Paris, et cette qualité lui est survenue pêle-mêle avec la perruque et le brandebourg ; de sorte qu'on auroit plus deviné de le prendre pour un Capitaine de cavalerie, que pour un homme d'affaires. Voilà comme l'extérieur nous trompe. Si M. de Vardes ne l'avoit point jetté dans cette sorte d'occupation, sa reconnoissance et son inclination le menoit droit à vous; son cœur est toujours dans la perfection de toutes les vertus morales, elles seront chrétiennes quand il plaira à cette

(1) Corbinelli.

chere Providence que nous adorons toujours : il me paroît qu'elle vous traite bien par les sentiments qu'elle vous donne. Adieu, mon cher M. : nous aurions bien des choses à dire, ce sera peut-être quelque jour, que sait-on ? Notre ami a fait son petit pot à part pour vous écrire : tant pis pour lui ; il ne saura point que je me donne le plaisir de vous assurer ici de ma sincere et fidelle amitié.

LETTRE II.

A Paris, 17 Avril.

Si vous êtes alarmé de l'apparence de mon oubli, croyez, Monsieur, que c'est une fausse alarme, et que les apparences sont trompeuses; vous ne vous laissez point oublier : Roche-Courbiere, Livry, et tous les jours qu'on vous a vu, sont de fideles garants de ce que je vous dis, et je suis assurée que vous le croyez, et qu'étant si éclairé sur toutes choses, l'humilité chrétienne ne vous empêche pas de connoître ce que vous valez. Voilà donc une vérité, on ne peut point vous oublier : nous avons dit cent fois notre *ami* et moi ; mais écrivons donc à ce pauvre *scelerat*,

et en remettant toujours on se trouve embarrassé dans ses misérables assurances. Il me paroît que Montpellier en a beaucoup donné au jubilé. Vous connoissez Corbinelli sur l'horreur qu'il a de ces sortes de dehors qu'il appelle des trahisons: je ne sais point précisément comme il a fait en cette occasion, je n'ai osé le questionner; mais il y a long-temps que, considérant l'extrême respect qu'il a pour ce saint mystere, et avec quelle rigueur il en conçoit les préparations, dont il ne veut rien rabattre, je suis tentée de lui dire, *bastata meta*: car en effet si tous les fideles suivoient ses idées là-dessus, il ne faudroit plus penser à l'exercice extérieur de la Religion. Voilà ce que Dieu lui inspire; et soit lumiere, soit abandonnement, il faut qu'il arrive quelque changement en lui pour déranger ses opinions. M. de Vardes lui a fait la même question que vous me faites sur son jubilé: il y a fort honnêtement répondu, et lui a donné d'un *probet autem semetipsum homo*, qui peut être cause de grandes réflexions. Voilà tout ce que je vous puis dire: vous connoissez le terrain et vous l'aimez; car, en vérité, plus on connoît ce cœur-là, et plus on l'admire. Il me paroît que le départ s'approche, je le vois avec douleur; mais que savons-nous ce que la Providence garde

à M. de Vardes ? Voilà M. de Bussy revenu après dix-huit ans, il a vu le Roi qui l'a reçu parfaitement bien : voici un temps de justice et de clémence, on prend plaisir à faire non-seulement ce qui est bien, mais ce qui est parfaitement bien; ainsi je ne doute pas que le tour de ce pauvre exilé ne vienne, et tout le monde le croit tellement, que si quelque chose peut encore lui faire tort, c'est ce bruit commun. Vous me dites la plus plaisante vérité qu'on puisse entendre, en m'assurant que ces jeunes gens rapporteront de Languedoc toute la politesse qui leur manquoit ici : ils me paroissent comme les Allemands qu'on envoie à Angers pour apprendre la langue ; ils étoient Allemands sur le savoir-vivre, et hormis que de l'apprendre hors de la Cour se présente ridiculement, il est fort aisé de comprendre qu'ayant eu pendant six mois un aussi bon maître que M. de Vardes, ils y auront plus profité qu'ils n'avoient fait pendant toute leur vie. Ce retour laisse un vuide que notre *ami* remplira fort agréablement ; vous nous apprendrez le succès de cette colique d'économie dont la tendresse paternelle doit être la sage-femme. Si vous entendez cette période, à la bonne heure ; si elle vous paroît obscure, mettez-la sur le compte du pompeux galimathias que vous

nous avez si bien inspiré. Le zele de M. le Chevalier de Grignan est toujours dans toute sa ferveur pour l'affaire que vous savez, il attend les occasions de le mettre en usage ; les objections que je vous avois faites ne viennent pas de lui, et j'y avois répondu : en un mot, il est tel que vous l'avez laissé. Il y a des gens qui perdroient beaucoup, s'ils étoient sujets au changement. La santé de ma fille n'est pas de même, elle est bien mieux qu'elle n'étoit quand vous êtes parti, son visage vous feroit souvenir de celui que vous avez vu à Grignan. M. de Grignan et ses filles et son fils, et notre bon Abbé, tout cela est comme on le peut souhaiter. La dévotion de Mademoiselle de Grignan est augmentée et augmentera encore, car elle puise dans une source qui ne tarit jamais. Celle des amitiés de Madame de Verneuil pour moi est à peu près de cette magnificence : elle m'a paru avec ce don de persévérance que nous avons l'une pour l'autre depuis plus de trente ans. Cette liberté de parler ainsi d'une Princesse, et l'antiquité de cette date, m'obligent de finir cet article ; je vous dis donc adieu, Monsieur, après vous avoir supplié pourtant de ne pas tant louer le Roi sur cette derniere action que nous vous avons mandée, que vous en oubliez toutes les autres ; célébrons toujours son

grand nom *sur la terre et sur l'onde*, et l'admirons dans toutes les occasions. Tout l'hôtel de Carnavalet vous aime, et vous estime, et vous embrasse ; je fais mille baise-mains à Madame votre femme et à votre aimable fille. Dites nous un peu comme vous êtes avec notre *ami* : le temps change tant de choses, que je demande toujours ce qu'il opere, persuadée qu'il ne lui faut pas plus de six mois pour faire des réconciliation ou des brouilleries.

LETTRE III.

A Grignan, vendredi 10 Novembre.

OU pensez-vous que je suis, Monsieur ? n'avez-vous pas su que j'étois en Bretagne ? notre Corbinelli doit vous l'avoir mandé. Après y avoir été six mois chez mon fils, j'ai trouvé qu'il seroit fort joli de venir passer l'hiver ici avec ma fille. Ce projet d'un voyage de cent cinquante lieues, parut d'abord un château en Espagne ; mais l'amitié l'a rendu si facile, qu'enfin je l'ai exécuté depuis le 3 d'Octobre jusqu'au 24, que j'arrive au port de Robinet où je suis reçue à bras ouverts de Madame de Grignan, avec tant de joie, d'amitié et de reconnoissance, que je trou-

vai que je n'étois pas venue encore assez tôt ni d'assez loin. Après cela, Monsieur, dites que l'amitié n'est pas une belle chose ! c'est elle qui me fait très-souvent penser à vous, et souhaiter de vous revoir encore une fois ici en ma vie. Nous y serons tout l'hiver et tout l'été : si vous ne trouvez un moment pour nous venir voir, je croirai que vous m'avez oubliée. Vous ne reconnoîtrez pas cette maison, tant elle est embellie ; mais vous y retrouverez les maîtres toujours tout pleins d'estime pour vous, et moi, Monsieur, avec une amitié capable de faire enrager notre *ami*, et très-digne que vous fassiez cette visite.

LETTRE IV.

A Paris, mercredi premier Mai 1680.

JE vous écrivis avant-hier avec une extrême joie, croyant que ce qui étoit répandu par-tout Paris du retour du Prince de Conti à Versailles, fût une vérité ; mais j'ai su que j'ai mandé une fausseté, qui est la chose du monde que je hais le plus. Ce Prince est simplement nommé pour être Chevalier à la Pentecôte avec les trois autres, et ne reviendra qu'en ce temps, et Dieu veuille qu'il y demeure ce jour-là. Voilà qui est bien triste, Monsieur,

de vous reprendre une si jolie nouvelle ; mais je n'ai pas été seule trompée.

Tantæne animis cœlestibus iræ ?

En récompense, vous saurez que Mademoiselle de Grignan prend vendredi le grand habit des grandes Carmélites, je ne rendrai point cette vérité.

Madame d'Alérac se fatigue et se ruine pour le carrousel : admirez les différentes occupations des deux sœurs. Je suis aise que vous soyez content de M. de la Trousse, Monsieur : cette gueule enfarinée qui m'a obligée de vous dire de si bon cœur une fausseté, ne m'empêchera pas de vous en mander peut-être encore, car je suis toujours la dupe des circonstances, et cette nouvelle en étoit toute pleine.

LETTRE V.

A Paris, ce 26 Mai 1682.

N'AVEZ-VOUS pas été bien surpris, Monsieur, de vous voir glisser des mains M. de Vardes, que vous teniez depuis dix-neuf ans ? Voilà le temps que notre Providence avoit marqué ; en vérité, on n'y pensoit plus, il paroissoit oublié et sacrifié à l'exemple. Le Roi qui pense et qui

range tout dans sa tête, déclara un beau matin que M. de Vardes seroit à la Cour dans deux ou trois jours : il conta qu'il lui avoit fait écrire par la poste, qu'il avoit voulu le surprendre, et qu'il y avoit plus de six mois que personne ne lui en avoit parlé. S. M. eut contentement; il vouloit surprendre, et tout le monde fut surpris : jamais une nouvelle n'a fait une si grande impression, ni un si grand bruit que celle-là. Enfin, il arriva samedi matin avec une tête unique en son espece, et un vieux juste-au-corps à brevet (1) comme on le portoit en 1663. Il se mit un genou à terre dans la chambre du Roi où il n'y avoit que M. de Châteauneuf : le Roi lui dit, que tant que son cœur avoit été blessé, il ne l'avoit point rappellé, mais que présentement c'étoit de bon cœur, et qu'il étoit aise de le revoir. M. de Vardes répondit parfaitement bien et d'un air pénétré, et ce don des larmes que Dieu lui a donné ne fit pas mal son effet dans cette occasion. Après cette premiere vue, le Roi fit appeller M. le Dauphin, et le présenta comme un jeune Courtisan ; M. de Vardes le reconnut, et le salua : le Roi lui

(1) C'étoit une casaque bleue, brodée d'or et d'argent, qui distinguoit les principaux Courtisans : il falloit une permission spéciale pour la porter. La mode en étoit passée quand Vardes revint à la Cour.

ce. Il arriva une chose extraordinaire il y a trois semaines, un peu avant que M. le Prince partît pour Fontainebleau. Un Gentilhomme à lui, nommé Vernillon, revenant à trois heures de la chasse, approchant du château, vit à une fenêtre du cabinet, des armes, un fantôme, c'est-à-dire, un homme enseveli : il descendit de son cheval et s'approcha, il le vit toujours; son valet qui étoit avec lui, lui dit: *Monsieur, je vois ce que vous voyez.* Vernillon ne voulant pas lui dire pour le laisser parler naturellement, ils entrerent dans le château, et prierent le concierge de donner la clef du cabinet des armes; il y va et trouva toutes les fenêtres fermées, et un silence qui n'avoit pas été troublé il y avoit plus de six mois. On conta cela à M. le Prince, il en fut un peu frappé, puis s'en moqua. Tout le monde sut cette histoire et trembloit pour M. le Prince, et voilà ce qui est arrivé. On dit que ce Vernillon est un homme d'esprit, et aussi peu capable de vision que le pourroit être notre *ami* Corbinelli, outre que ce valet eut la même apparition. Comme ce conte est vrai, je vous le mande, afin que vous y fassiez vos réflexions comme nous. Depuis que cette lettre est commencée, j'ai vu Briole qui m'a fait pleurer les chaudes larmes par un récit naturel et sincere de cette

mort : cela est au-dessus de tout ce qu'on peut dire. La lettre qu'il a écrite au Roi est la plus belle chose du monde, et le Roi s'interrompit trois ou quatre fois par l'abondance des larmes : c'étoit un adieu et une assurance d'une parfaite fidélité, demandant un pardon noble des égarements passés ; ayant été forcé par le malheur des temps ; un remerciment du retour du Prince de Conti, et beaucoup de bien de ce Prince ; ensuite une recommandation à sa famille d'être unis : il les embrassa tous, et les fit embrasser devant lui, et promettre de s'aimer comme freres ; une récompense à tous ses gens, demandant pardon des mauvais exemples ; et un christianisme par-tout et dans la réception des sacrements, qui donne une consolation et une admiration éternelle. Je fais mes compliments à M. de Vardes sur cette perte. Adieu, mon cher Monsieur.

LETTRE VIII.

Le 27 Janvier 1687.

Si cette lettre vous fait quelque plaisir, comme vous voulez me flatter quelquefois que vous aimez un peu mes lettres, vous n'avez qu'à remercier M. le Chevalier de

Grignan de celle-ci : c'est lui qui m
de vous écrire, Monsieur, pour vou
ler et vous questionner sur les eaux d
laruc. Ne sont-elles pas vos voisines ?
quels maux y va-t-on ? est-ce pour la g
te ? ont-elles fait du bien à ceux qui en
pris ? en quel temps les prend-on ? en b
on ? s'y baigne-t-on ? ne fait-on que p
ger la partie malade ? Enfin, Monsie
si vous pouvez soutenir avec courage l'e
nui de ces quinze ou seize questions,
que vous vouliez bien y répondre, vo
ferez une grande charité à un des homm
du monde qui vous estime le plus, et q
est le plus incommodé de la goutte. J
pourrois finir ici ma lettre, n'étant à autr
fin ; mais je veux vous demander par oc-
casion comme vous vous portez d'être
grand-père. Je crois que vous avez reçu
une gronderie que je vous faisois sur l'hor-
reur que vous me témoigniez de cette
dignité : je vous donnois mon exemple,
et vous disois, *Pœte, non dolet.* En effet,
ce n'est point ce que l'on pense : la Pro-
vidence nous conduit avec tant de bonté
dans tous ces temps différents de notre vie,
que nous ne les sentons quasi pas ; cette
perte va doucement, elle est imperceptible : c'est l'aiguille du cadran que nous ne
voyons pas aller. Si à vingt ans on nous
donnoit le degré de supériorité dans notre

famille, et qu'on nous fît voir dans un miroir le visage que nous avons, ou que nous aurons à soixante ans, en le comparant avec celui de vingt ans, nous tomberions à la renverse, et nous aurions peur de cette figure : mais c'est jour à jour que nous avançons ; nous sommes aujourd'hui comme hier, et demain comme aujourd'hui ; ainsi nous avançons sans le sentir, et c'est un miracle de cette Providence que j'adore. Voilà une tirade où ma plume m'a conduite sans y penser. Vous avez été, sans doute, de la belle et bonne compagnie qui étoit chez le Cardinal de Bonzi. Adieu, Monsieur : je ne change point d'avis sur l'estime et l'amitié que je vous ai promise. *La M. de Sévigné.*

LETTRE IX.

A Livry, 20 Octobre.

Je suis ici dans ce petit lieu que vous connoissez, Monsieur. Ce fut la plus forte des raisons qui m'obligea de vous y mener : car je voulois absolument, que quand je vous écrirois de Livry, votre imagination sût où me prendre. Vous me voyez donc présentement : il y a cinq semaines que je suis avec ma fille, souvent avec mon

d'en parler comme les autres; vous me direz aussi comment se comporte notre Carcassonne. Adieu, Monsieur, adieu, le plus aimable ami du monde : je ne puis vous dire avec combien d'empressement tous ceux qui sont ici me prient de vous faire des amitiés : ne les entendez-vous point d'où vous êtes ? Vous seriez assez content présentement de la santé de ma fille; son plus grand défaut étoit cette délicatesse qui nous faisoit trembler. Mon Dieu ! que tout est fragile en cette vie ! et que nous entendons mal nos intérêts de nous y attacher si fortement ! J'ai envoyé votre lettre à notre *ami* : nous ne savions ce que vous étiez devenu; mais Dieu merci vous étiez occupé fort honorablement : je m'en réjouis.

LETTRE
DE MADAME DE GRIGNAN
AU MÊME.

Le 23 Juin 1688.

ON m'a mandé de Languedoc que j'y avois un procès, que l'on y poursuivoit vivement M. de Grignan, et que les Com-

missaires étoient d'étranges gens. Je les ai bien maudits, Monsieur, et puis j'ai su que vous étiez un des plus importants: c'est donc à vous à qui j'ai donné tant de malédictions, et vous auprès de qui j'ai cherché des protections pour adoucir votre rigueur, et faire entendre la justice de ma cause. C'est à M. d'Argouges à qui j'ai l'obligation d'avoir appris que ce Commissaire odieux, et ce M. de Moulceau, tant estimé, n'étoient qu'un. Toute la colere allumée contre le premier a disparu à ce nom, et les armes me sont tombées de la main comme de celles d'Arcabonne quand elle reconnoît Amadis. C'est à M. de Moulceau que j'adresse cette citation de l'opéra; vous jugez bien, Monsieur, qu'en qualité de Commissaire, je ne vous citerois que des loix. Il y en a une bien établie dans le monde, et sur-tout parmi les honnêtes gens, c'est de ne point les condamner sans les entendre; voilà, Monsieur, en quoi consiste la grace que j'ai à vous demander. Aujourd'hui les gens de M. le Prince de Conti nous demandent une terre que nous possédons depuis trois cents ans. Je sais par M. de Corbinelli que c'est un furieux titre qu'une possession de trois cents ans; nous vous demandons, Monsieur, le loisir de rassembler nos preuves pour vous convaincre du peu de droit

de M. le Prince de Conti, et de la bonté du nôtre. Nos gens d'affaires sont ici pour un procès qui m'y arrête : dès qu'ils seront de retour, ce qui sera dans peu, ils vous étaleront nos pancartes, et vous conviendrez que nous ne résistons à un si grand Prince, que par la nécessité où l'on est de conserver un bien très-légitimement acquis. Il faut sentir une grande justice de son côté, Monsieur, pour ne vous pas craindre, quand il est question de M. le Prince de Conti; et j'avoue que l'on ne peut se croire plus en sûreté que j'y suis, sachant ce que je sais de l'affaire, et vous connoissant comme je vous connois pour le plus juste, le plus éclairé juge, le plus estimable et le plus aimable ami du monde. Je demande pardon de cette douceur à votre dignité de Commissaire; et fais ma protestation qu'elle n'est point en vue de vous corrompre, mais de rendre honneur à une vérité que je pense souvent et ne vous dis jamais; il me semble pourtant que vous devez m'entendre quelquefois par ma mere, et me donner part aux protestations qu'elle vous fait de temps en temps de vous honorer infiniment.

La Comtesse de Grignan.

LETTRE X.

Madame DE SÉVIGNÉ.

MA fille a fort bien dit, mais elle a oublié de vous dire que M. d'Argouges lui a dit en ma présence qu'elle vous dît de sa part de lui donner du temps; songez donc que c'est M. d'Argouges qui vous en prie, mais n'y songez qu'en cas que la considération de cette Comtesse de Grignan eût besoin de ce secours. Je vous avoue que j'ai eu envie de rire, quand j'ai vu que ce Commissaire où il nous renvoyoit, étoit ce cher ami que nous aimons et que nous estimons si parfaitement. Madame la Duchesse d'Arpajon est nommée Dame d'honneur. C'est Madame de Maintenon qui a rempli cette place, cette place qu'elle avoit refusée. Le Roi a dit que Madame de Rochefort étoit trop jeune, et a dit à Madame la Dauphine que Madame d'Arpajon avoit eu une parfaite beauté, une parfaite réputation, qu'elle étoit douce, complaisante, sûre, qu'il ne connoissoit pas par lui-même toutes ses bonnes qualités, mais par quelqu'un à qui il se fioit autant qu'à lui-même. La voilà donc transportée de joie, au-dessus du vent et de

tous les procès de M. d'Ambres, en état de bien marier sa fille. C'est ainsi que la Providence a rangé cette grande affaire que M. de Louvois vouloit faire tomber à Mademoiselle de la Motte, M. de Créqui et la voix publique à la Duchesse de Créqui. Voilà qui est fait, et c'est l'ouvrage de Madame de Maintenon qui s'est souvenue fort agréablement de l'ancienne amitié de M. de Beuvron et de Madame d'Arpajon pour elle, du temps qu'elle étoit Madame Scaron.

La jeune Duchesse de Vantadour est Dame d'honneur de Madame : la jeunesse n'a point fait de tort à celle-là; elle fait les délices du Palais-Royal; Monsieur en a parlé comme s'il étoit honoré qu'elle eût bien voulu cette place. Enfin, notre *ami* a si bien fait à force de raisonner, de conclure, d'écrire et de philosopher, que M. de Bussy perdit hier son procès tout du long. Sa fille obligée à reconnoître le mari, et l'enfant est condamné à donner cent francs d'aumônes. Ce procès mettra notre *ami* en vogue. Bussy bondit dans les nues, sa fille est forcenée dans son lit. Dieu l'a ainsi réglé de toute éternité. Amen.

La Marquise de Sévigné.

LETTRE

LETTRE XI.

A Grignan, le 5 Juin 1695.

J'AI dessein, Monsieur, de vous faire un procès : voici comme je m'y prends. Je veux que vous le jugiez vous-même. Il y a plus d'un an que je suis ici avec ma fille, pour qui je n'ai pas changé de goût. Depuis ce temps vous avez entendu parler, sans doute, du mariage du Marquis de Grignan avec Mademoiselle de Saint-Amant. Vous l'avez vue assez souvent à Montpellier pour connoître sa personne ; vous avez aussi entendu parler des grands biens de M. son pere ; vous n'avez point ignoré que ce mariage s'est fait avec un assez grand bruit dans ce château que vous connoissez. Je suppose que vous n'avez point oublié ce temps où commença la véritable estime que nous avons toujours conservée pour vous. Sur cela je mesure vos sentiments par les miens ; et je juge que ne vous ayant point oublié, vous ne devez pas aussi nous avoir oubliées.

J'y joins même M. de Grignan, dont les dates sont encore plus anciennes que les nôtres. Je rassemble toutes ces choses, et de tout côté je me trouve offensée ; je

m'en plains ici, je m'en plains à vos amis, je m'en plains à notre cher Corbinelli, confident jaloux et témoin de toute l'estime et l'amitié que nous avons pour vous; et enfin, je m'en plains à vous-même, Monsieur. D'où vient ce silence? est-ce de l'oubli? est-ce une parfaite indifférence? Je ne sais: que voulez-vous que je pense? A quoi ressemble votre conduite? donnez-y un nom, Monsieur; voilà le procès en état d'être jugé. Jugez-le: je consens que vous soyez juge et partie.

La Marquise de Sévigné.

LETTRE XII.

A Paris, le 1er. Juin 1695.

Je ne suis point en Bretagne, Monsieur, je suis encore à Paris, et j'y serai encore quelque temps. Je m'amuse à regarder le dénouement de plusieurs affaires qui décident du départ de ma fille. Si elle s'en va, je la suivrai de près, c'est-à dire, en prenant une route toute contraire. Si elle ne s'en va point, je ferai la belle action de la quitter, parce que mille raisons me forcent d'aller en Bretagne. Voilà ce qui me regarde, ce qui touche notre amitié: et

notre commerce ne vous déplaira pas, puisque je déclare qu'en quelque lieu que je sois, je conserverai pour vous un souvenir digne de la jalousie de notre *ami*, et que je prétends que nous ne soyons point deux mois sans savoir des nouvelles les uns des autres, ainsi nous trouverons le moyen de rapprocher les deux bouts de la France. J'ai fait voir à Madame de Villars tout ce que vous me mandez de M. le Maréchal de Bellefond. Cette action vous a paru plus grande qu'à nous : c'est l'effet de la perspective. Nous vous donnons Luxembourg pour sujet d'admiration et de méditation. Cette conquête ne perdra rien de son prix en s'éloignant. Le Roi revient samedi triomphant à son ordinaire ; M. de Vardes l'a prévenu, il honore Paris de sa présence, et il est toujours le bon parti de la conversation. Vous savez que nous avons perdu Madame de Richelieu, véritable Dame d'honneur au pied de la lettre ; elle est regrettée universellement : on ne sait encore qui occupera cette belle place. Je ne m'amuserai point à vous conter le remue-ménage de tous les Evêques, cela blesse et fait mal au cœur. Adieu, l'aimable *scélérat* : écrivez-moi donc de temps en temps, et adressez vos lettres ici : on me les fera toujours tenir. Voilà notre très-cher ja-

loux, plus digne que jamais d'être aimé de nous tous ; j'y comprends M. de Vardes qui fait fort bien son devoir.

Monsieur CORBINELLI.

J'ai attendu la fin de cette lettre pour commencer la preuve de ma tranquillité sur vos amours. Je l'ai lue toute entiere, et comme je tirois mes lunettes, elle m'a demandé si c'étoit un poignard. Vous voyez par là que l'on me veut causer des inquiétudes, et que l'on n'en prend point ; vous direz l'un et l'autre peut-être avec Corneille, qu'on en a d'autant plus qu'on s'efforce davantage de les cacher. Je l'avoue, et ne me tiens qu'à mon imagination sur ce point. Peut-être si on la fondoit dans un creuset, on en tireroit plus de dix onces du mal dont je crois être guéri. Mais pourquoi guérir d'un mal agréable et causé par deux sujets si dignes ? J'ai lu votre lettre du 10 avec plaisir : sur quoi je vous dirai que j'en veux toujours à la Jurisprudence, et que j'en sais assez pour faire perdre le procès à tous mes amis : ce qui peut arriver à ma louange par l'ignorance palpable des tribunaux, où c'est se mettre en passe de tout perdre que de parler raison, regle, ordonnances et loix. M. de Vardes est ici plus délicieux que jamais, et joignant les

perfections humaines et la sagesse de l'honnête homme à celle d'un bon Chrétien. Adieu, mon ami, la jalousie me reprend. Je vous quitte en vous assurant que jamais un homme amoureux à mourir, n'a tant aimé son rival.

Madame DE SÉVIGNÉ.

Je hais ce rival, mais c'est de m'effacer et d'écrire si bien dans ma mauvaise lettre. Le poignard changé en lunettes nous fait souvenir de cet assassinat que vous aviez dessein de faire un soir à Rambouillet : on seroit heureux si l'on pouvoit passer sa vie avec les gens qui nous plaisent, et dont l'esprit et l'humeur nous charment. Je me souviens encore de Livry. Je me garderai bien de perdre l'espérance de vous y revoir quelque jour. Et pourquoi non? Notre bon Abbé se porte à merveilles ; il vous fait des compliments très sinceres. Ma fille, ses belles-filles, le Coadjuteur même, tout cela se réveille à votre nom, et vous demande la continuation d'un souvenir qui leur est agréable. Voilà ce qui me restoit à vous dire, Monsieur, en vous demandant pour moi ce que je demande pour les autres.

LETTRE XIII.

A Paris, le 3 Avril.

Il y a dix jours, Monsieur, que ma belle et triomphante santé est attaquée ; un peu de colique composée de bile, de néphrétiques, de miseres humaines ; enfin des attaques, quoique légeres, qui font penser que l'on est mortelle : c'est ce qui m'a occupée assez sérieusement pour me faire une violente distraction, et m'empêcher de vous répondre. C'est tout ce que je puis dire pour vous donner une grande opinion de cette incommodité : car la pensée de vous répondre étoit assez forte, pour ne pouvoir être surmontée que par quelque chose de considérable. Par bonheur, M. de Vardes m'a rendu notre *ami* dans ce même temps, de sorte que sa philosophie déja toute préparée pour les douleurs de M. de Vardes, n'a pas fait le moindre effort pour me persuader que les miennes n'étoient pas dignes d'occuper mon ame ; et en effet en peu de jours, je me trouve en état de prêcher les autres, et je reprends doucement le fil de mon carême interrompu seulement par quelques bouillons. Je n'ai point douté, Monsieur, que votre

présence et votre conversation ne vous rendissent de bien meilleurs offices auprès de M. de la Trousse, que tout ce que je pourrois écrire. Pour le Pere Bourdaloue, ce seroit mauvais signe pour Montpellier s'il n'y étoit pas admiré, après l'avoir été à la Cour et à Paris d'une maniere si sincere et si vraie. Je comprends que ces endroits cousus par le sujet des nouveaux freres à la beauté ordinaire de ses sermons, font une augmentation considérable. C'est par ces sortes d'endroits tout pleins de zele et d'éloquence qu'il enleve et qu'il transporte: il m'a souvent ôté la respiration par l'extrême attention avec laquelle on est pendu à la force et à la justesse de ses discours, et je ne respirois que quand il lui plaisoit de les finir, pour en recommencer un autre de la même beauté. Enfin, Monsieur, je suis assurée que vous savez ce que je veux dire, et que vous êtes aussi charmé de l'esprit, de la bonté, de l'agrément, et de la facilité du Pere Bourdaloue dans la vie civile et commune, que charmé et enchanté de ses sermons. Je crois que vous saurez bien vous démêler de l'embarras de cette grande fête qui pourroit causer tant de sacrileges, si, par une adresse et une habileté chrétienne et politique, vous ne preniez d'autres chemins que ceux de la violence. M. l'Abbé de Quincy, nommé

à l'Evêché de Poitiers, n'a pas cru sa poitrine assez bonne pour s'acquitter de ses devoirs de la maniere qu'il le voudroit, et a remis cet Evêché au Roi. Cette action est belle et rare, elle a été fort louée. S. M. a mis à sa place M. de Tréguier, de notre Basse-Bretagne, député ici de la Province, très-saint Prélat, autrefois le Pere Feuillant de l'Oratoire, qui très-canoniquement s'est consacré, aux dépens de sa poitrine fort large, à toutes les fatigues pastorales.

M. de Harlay et M. de Beson ont rempli les deux places vuides du Conseil, et M. de la Rénie et M. de Bignon sont devenus ordinaires. Ceux qui pourroient en avoir du chagrin, seront consolés alors qu'on y pensera le moins par la mort de quelque vieux Doyen. Vous savez qu'il y a un carrousel, où trente Dames et trente Seigneurs auront le plaisir de divertir la Cour à leurs dépens. Le pauvre Polignac prêt à épouser Mademoiselle de Rambures, a trouvé, sur la proposition d'être Menin, que S. M. n'avoit pas encore pardonné à Madame sa mere, et le mariage a été rompu d'une maniere désagréable. Mademoiselle de Rambures en a paru affligée; il faut espérer qu'il sera plus heureux à la troisieme. M. Danio jouit à longs traits du plaisir d'avoir épousé la plus belle

la

la plus jolie, la plus jeune, la plus délicate, et la plus nymphe de la Cour. O trop heureux d'avoir une si belle femme ! Il en faut croire Moliere. L'endroit le plus sensible étoit de jouir du nom de *Baviere*, d'être *cousin de Madame la Dauphine*, de porter *tous les deuils de l'Europe par parenté*; enfin, rien ne manquoit à la suprême beauté de cette circonstance. Mais comme on ne peut pas être entiérement heureux en ce monde, Dieu a permis que Madame la Dauphine, ayant su que cette jolie personne avoit signé par-tout *Sophie de Baviere*, s'est transportée d'une telle colere, que le Roi fut trois fois chez elle pour l'appaïser, craignant pour sa grossesse. Enfin, tout a été effacé, rayé, biffé, M. de Strasbourg ayant demandé pardon, et avoué que sa niece est d'une branche égarée et séparée depuis long-temps, et rabaissée par de mauvaises alliances, qui n'a jamais été appellée que *Lenestin*.

C'est à ce prix qu'on a fini cette brillante et ridicule scene, et en promettant qu'elle ne seroit point *Baviere*, ou qu'autrement ils ne seroient pas cousins : or, vous m'avouerez qu'à un homme gonflé de cette vision, c'est une chose plaisante que dès le *premier pas retourner en arriere*. Vous pouvez penser comme les Courtisans charitables sont touchés de

cette aventure; pour moi j'avoue que tous ces maux qui viennent par la vanité, me font un malin plaisir. Ne me citez point, et croyez que je suis toujours une des personnes du monde qui vous estime et vous connoît le plus (c'est la même chose). Dites-nous quelquefois de vos nouvelles; et si vous voulez assurer le Pere Bourdaloue de mes sinceres respects, et M. de la Trousse de ma fidelle amitié, vous ferez plaisir à votre très-humble servante. Je voulois que notre Corbinelli mît là un mot, mais il m'est glissé des mains, je ne sais où le reprendre.

LETTRE XIV.

A Paris, lundi 29 Avril.

VOUS aimez donc mes lettres : j'en suis ravie, Monsieur; en voici une qui en vaut cent. Il y a un mois que ma triomphante santé est un peu attaquée : un peu de colique, un peu de rhumatisme, un peu de chagrin, par conséquent, tout cela me pourroit dispenser de vous écrire; mais j'aimerois mieux mourir qu'un autre que moi vous eût mandé que M. le Prince de Conti est enfin revenu à la Cour; il est ce soir à Versailles, et le Roi, com-

me un véritable pere, l'a fait revenir auprès de lui, après l'avoir exilé quelque temps pour lui donner le loisir de faire des réflexions. Il les a faites sans doute, et la Cour sera bien parée et bien brillante de son retour. S. M. fait des Chevaliers à la Pentecôte, mais ce n'est qu'une promotion de famille : M. de Chartres, M. le Duc de Bourbon, M. le Prince de Conti, M. du Maine, sans plus : tous les autres prétendants prendront patience, s'il leur plaît : ce n'est pas sans chagrin qu'ils verront leurs espérances reculées. M. le Duc de la Vieuville est Gouverneur de M. le Duc de Chartres. Madame de Polignac, qui n'est point Mademoiselle d'Alérac, vint voir hier Madame de Grignan. Elle étoit brillante, vive, toute entêtée de la grandeur de la maison de Polignac, en aimant le nom et les personnes, se chargeant de la fortune des deux freres, et ayant soutenu fort généreusement et avec courage la premiere improbation du Roi ; elle a pris son temps ; elle a mis de bons ouvriers en campagne ; et enfin, au lieu de les abandonner, comme les femmes du commun, elle s'est fait un point d'honneur de les remettre bien à la Cour. Je vous réponds qu'elle rétablira et ressuscitera cette maison : voilà ce que la Providence leur gardoit, et c'est ce qui

nous empêchoit de pouvoir lire distinctement ce qu'elle avoit écrit pour Mademoiselle d'Alérac. Adieu, Monsieur, aimez-moi, vous le devez. J'aime votre esprit, votre mérite, votre sagesse, votre folie, votre vertu, votre humeur, votre bonté, enfin, tout ce qui est en vous, et vous souhaite toute sorte de bonheur, et à cette jolie couvée qui est sous votre aile, et qui vous doit donner tant de plaisir et de consolation. Tout ce qui est ici vous salue, et notre *ami* ne sait rien de cette lettre précipitée. Je parlerai bien de vous avec Bourdaloue. Madame Danio, ci-devant Baviere est toute sage, toute aimable, et rend son mari heureux; il n'auroit tenu qu'à elle de le rendre bien ridicule.

LETTRE XV.

A Paris, le jour des Rois.

Je laisse à part tout ce que je pourrois répondre à vos réflexions morales et chrétiennes, et je crois même que ce ne seroit pas une réponse que j'y ferois, ce ne seroit qu'une répétition. Je vous rendrois vos paroles, et ma lettre ne seroit que l'écho de la vôtre, parce que je suis assez

heureuse pour penser comme vous dans cette occasion. J'aime donc bien mieux vous gronder et vous dire que vous êtes vraiment bien délicat et bien précieux, de vous trouver atteint d'une petite attaque de décrépitude, parce que vous êtes grand-pere, et que Madame votre fille a pris la liberté de vous en faire une autre. Voilà un grand malheur ! Et à qui vous en plaignez-vous, Monsieur ? à qui pensez-vous parler ? et que feriez-vous donc, si vous en aviez une qui eût pris l'habit à la Visitation d'Aix à seize ans ? Vraiment vous feriez une belle vie, et moi je soutiens cet affront comme si ce n'étoit rien ; je regarde ce mal, qui n'est point encore tombé sur moi, avec un courage héroïque ; je me prépare à toutes les conséquences avec paix et tranquillité ; et voyant qu'il faut se résoudre, et que je ne suis pas la plus forte, je m'occupe de l'obligation que j'ai à Dieu de me conduire si doucement à la mort. Je le remercie de l'envie qu'il me donne de m'y préparer tous les jours, et même de ne pas souhaiter de tirer jusqu'à la lie. L'excès de la vieillesse est affreux et humiliant : nous en voyons tous les jours un exemple qui nous afflige, le bon Corbinelli et moi, le pauvre Abbé de Coulanges, dont la pesanteur et les incommodités nous font sou-

haiter de n'aller pas jusques là. Voilà comme nous philosophons chrétiennement, et voilà comme nous vous prions de faire quand votre petite-fille aura seize ans. Mais il y a bien du temps encore, et vous en savez plus que nous : c'est ce qui m'a fait presser de vous dire tout ceci, afin de profiter de cette même vieillesse pour vous faire un sermon, jugeant bien que si je perdois cette occasion, je ne la retrouverois jamais. Votre Prince de Conti profite fort sagement de tout ce que M. le Prince lui attire de bonté et d'agrément de S. M. Je suis quelquefois affligée que vous ne régniez point dans la maison de ce soleil levant. M. de la Trousse est heureux d'être aimé de *tuti quanti*, comme vous me le représentez; mais sur-tout d'être estimé d'un *scélérat* comme vous; faites-lui mes amitiés, et à M. de Vardes que j'aime et honore toujours parfaitement. Je fais mes compliments à Madame votre femme. Je suis ravie de lui plaire, et que l'admiration que j'eus toute naturelle pour la pureté de sa langue qu'elle avoit conservée en ce pays, ne m'ait point brouillée avec elle. Je remercie aussi Madame votre fille, et me réjouis avec elle de vous avoir donné la qualité que je possede depuis si long-temps : et pour vous, Monsieur, croyez que si je n'avois pas un

jaloux qui me contraint, je vous en dirois assez pour le faire enrager. M. de Grignan vient d'arriver : toute cette *case* vous est acquise, et notre pauvre bon Abbé.

De Monsieur CORBINELLI.

Il me semble, Monsieur, que la qualité de grand-pere est belle, à la considérer d'un certain côté ; il naît une troupe d'enfants qui nous honorent, et qui souvent nous aiment mieux que nos propres enfants : de l'autre côté, ces grands-peres sont en peine d'un plus grand nombre d'inconvénients et de contre-temps qui arrivent, ou dans leur conduite, ou dans leur fortune. Mais le plus sûr est d'aimer les ordres du Ciel, et de s'y soumettre : c'est le seul moyen de les trouver plus doux. Je suis bien fâchée de n'être pas à ces conversations des Récollets, et à ces conférences de M. de Greffeille avec vous et les bons esprits. Vous m'auriez perfectionné sur les matieres de droit. J'aurois encore pris un grand plaisir d'apprendre à vos Missionnaires l'art de ramener ces Réformés, et de réparer les torts que la nation monachale nous a faits. Mais quoi ! Dieu ne l'a pas voulu. La mort de M. le Prince a édifié tout le monde, et vous autres comme nous : j'aurois voulu qu'il eût donné quelque signe de vie au pu-

blic pour Madame sa femme. Adieu ; mon ami, je vous embrasse de tout mon cœur, vous et votre chere famille, femme, fille, et petis-enfants ; particuliérement vous, comme mon rival, sans rancune.

LETTRE XVI.

A Paris, le 22 Mai.

J'AI revu le Marquis de Toiras, Monsieur, que vous m'avez envoyé ; je l'ai trouvé digne de votre estime et de celle de tous ceux qui le connoîtront. Vous me dites du bien de sa personne et des qualités qui sont attachées à son nom : c'est moi qui les dis aux autres ; ce m'est une religion que la vénération que j'ai pour cette maison : ce sentiment m'est inspiré dès ma plus tendre jeunesse, et j'ai appris par la même tradition, que le Maréchal auroit épousé ma mere, si la mort traîtresse et désobligeante n'eût emporté ce héros. Ainsi, Monsieur, prenez d'autres sujets d'exercer le pouvoir que vos opinions auroient sur les miennes : car dans cette occasion vous avez trouvé fait ce que vous vouliez m'inspirer. Nous avons revu aussi M. et Madame de R**. Ha ! qu'ils

sont maigres ! ils nous donneroient une méchante idée de la bonne chere de M. de Vardes, si nous ne la connoissions, et que nous ne connussions aussi la sécheresse de leur tempérament. En vérité, ils sont revenus comme ils étoient partis. Adieu, Monsieur : je vous conserve ici, ou pour mieux dire, votre mérite se conserve ici tous les cœurs; il n'y en a pas un qui ait perdu la moindre chose de tous les desirs de vous servir. Pour moi je ne change jamais de goût pour des amis comme vous; on en trouve peu, et je vous mets avec notre cher ami, pour être dignes tous deux de la tendre amitié de ceux qui vous l'ont promise.

De Monsieur CORBINELLI.

Je dis, mon ami, la même chose de M. de Toiras, et j'y ajoute qu'il m'a paru tout confit en douceur, en honnêteté, et son extérieur répondant à ses bonnes qualités intérieures qui se manifestent à tout moment dans ses discours. Je l'ai enfin trouvé, par tout ce que j'ai vu, tel que vous me l'avez dépeint, dont je suis, en vérité, fort aise pour lui et pour tous ceux qui l'aiment, c'est-à-dire, entre autres, pour vous. Madame de R**. m'a dit que vous étiez demeuré en froideur avec M. son pere, rien ne peut-il vous réchauffer

pour lui, après l'exemple que je vous donne de ce que j'ai fait pour elle ? Je l'ai vue done, je lui ai offert mes services, et nous vivrons comme si de rien n'eût été, comme l'on dit. Je fais mon compte de vous aller voir environ vers la S. Jean. J'ai donné congé à mon hôte, et je quitte mon longis; ainsi je me dispose à fuir.... c'est-à-dire le monde d'ici, qui est le précis de toutes les malédictions. Que dites vous de la conversion de Gourville ? M. de Tournay me l'offrit l'autre jour comme une nouvelle importante à tous les serviteurs de Dieu. Réjouissez-vous en cette qualité en me gardant ma part pour quand il plaira à Dieu de faire la mienne : *converte nos, Deus.* Adieu, mon cher ami : je suis toujours à outrance le droit où je commence à me former assez pour tenir ma place dans votre classe. Mes compliments à votre aimable famille. On commence à reparler de la paix, dont on a des pressentiments fondés sur de bons pronostics.

De Madame DE SÉVIGNÉ.

Je fais mes compliments à Madame votre femme et à son aimable fille; je vous exhorte à vous réchauffer pour notre ami à l'exemple de l'autre : c'est trop d'être le seul exilé dans le monde, et de perdre un ami comme vous.

LETTRE XVII.

A Grignan, mardi 9 Janvier.

J'AI pris pour moi les compliments qui me sont dus, Monsieur, sur le mariage de Madame de Simiane, qui ne sont proprement que d'avoir extrêmement approuvé ce que ma fille a disposé dans son bon esprit il y a fort long-temps. Jamais rien ne sauroit être mieux assorti : tout y est noble, commode et avantageux pour une fille de la maison de Grignan, qui a trouvé un homme et une famille qui compte pour tout son mérite, sa personne et son nom, et rien du tout le bien, et c'est uniquement ce qui se compte dans tous les autres pays ; ainsi on a profité avec plaisir d'un sentiment si rare et si noble. On ne sauroit mieux recevoir vos compliments que M. et Madame de Grignan les ont reçus, ni conserver pour votre mérite, une estime plus singuliere. Nous n'avons qu'un sentiment sur ce sujet, et vous avez fait dans nos cœurs la même impression profonde, que vous dites que nous avons faite sur vous : ce coup double est bien heureux : c'est dommage qu'on ne s'en donne plus souvent des marques. Votre style nous

charme et nous plaît, il vous est particulier, et plus que nous ne saurions vous le dire, dans notre goût: c'est dommage que nous n'ayons encore quatre ou cinq enfants à marier. Il est triste de penser que nous ne reverrons jamais une seule de vos aimables lettres, les traits que vous donnez à celle qui cache la moitié de son esprit, et au dégré de parenté de l'autre, nous font voir que vous seriez un bon peintre, si c'étoit encore la mode des portraits. C'est à vous, Monsieur, qu'il faut souhaiter une longue vie, afin que le monde jouisse long-temps de tant de bonnes choses. Pour moi je ne suis plus bonne à rien, j'ai fait mon rôle, et par mon goût je ne souhaiterois jamais une si longue vie: il est rare que la fin et la lie n'en soit humiliante; mais nous sommes heureux que ce soit la volonté de Dieu qui la regle, comme toutes les choses de ce monde; tout est mieux entre ses mains qu'entre les nôtres. Vous me parlez de Corbinelli: je suis honteuse de vous dire que, m'écrivant très-peu, quoique nous nous aimions toujours cordialement, je ne lui ai point parlé de vous; ainsi son tort n'est pas si grand; je m'en vais lui en écrire sans lui parler d'autre chose: nous verrons si c'est tout de bon que le crime de l'absence soit irrémissible auprès de lui. Je ne le crois pas

en me souvenant du goût que je lui ai vu pour vous. Je serois quasi dans le même cas à son égard, si j'étois encore long-tems ici ; mais il nous fera voir, comme vous, Monsieur, que le fonds de l'estime et de l'amitié se conserve, et n'est point incompatible avec le silence, et c'est cette seule vérité qui peut me consoler du vôtre.

La Marquise de Sévigné.

LETTRE XVIII.

A Paris, le 28 Juillet.

Vous allez entendre une belle et admirable histoire, remarquez-en bien toutes les circonstances. M. le Prince de Conti s'étant expliqué d'être mal-content de M. le Chevalier de Lorraine, parce qu'il avoit dit que M. le Prince de la Roche-sur-Yon étoit amoureux de Madame sa femme, trouva à propos de lui dire, il y a deux jours, dans les jardins de Versailles, qu'il lui vouloit faire l'honneur de se battre contre lui, parce qu'il l'avoit offensé par des discours, ect. M. le Chevalier de Lorraine le remercia de cet honneur qu'il lui vouloit faire, et vouloit se justifier d'avoir parlé ; après quoi le Prince lui dit, qu'il

pouvoit prendre pour second M. de Marsan, qui s'approcha s'entendant nommer, et se mit volontiers de la partie, en priant M. le Prince de Conti de vouloir lui donner M. le Comte de Soissons; qu'il y avoit long-temps qu'il étoit ennemi de leur maison. La proposition fut acceptée: voilà la partie bien liée, le lieu pris, l'heure marquée, le secret recommandé. Ne croyez-vous pas être au temps de feu M. de Bouteville? Chacun s'en va de son côté; mais le Chevalier de Lorraine alla droit chez Monsieur, à qui il conta toute cette petite histoire, et Monsieur un moment après la confia au Roi. Vous pouvez penser tout ce qu'il dit à son gendre; il lui parla deux heures avec plus de gaieté que de colere, mais d'un air de maître qui a dû causer de grands repentirs. Tout cela n'a pas eu de suite. Le public a voulu trouver que le Chevalier de Lorraine devoit refuser sur le champ plutôt que de consentir et puis aller tout dire; mais les gens du métier on trouvé qu'un refus auroit attiré des paroles fâcheuses du Prince, et quelque menace peut-être dure à digérer, et puis on a ce paquet-là sur le nez; et c'est à un homme à courre; ainsi on a approuvé sa conduite, d'autant plus que le courage du Chevalier de Lorraine est hors de tout soupçon. Que dites-vous de cette af-

faire ? comment vous paroît-elle emmanchée ? Hélas ! si cette sainte Princesse revenoit ici-bas, et qu'elle trouvât son cher fils avec de telles impétuosités, ne croyez-vous pas qu'elle retourneroit sur ses pas, de douleur et d'affliction ? Vous causerez de cela avec M. de Vardes. Plût à Dieu que la naissance d'un Duc de Bourgogne que nous attendons, nous le pût ramener !

Je suis toujours ravie du commerce que vous avez avec le contraire de gauche ; vous me faites aimer Serignan, sans que je le voie jamais ; je lui ai fait dire en l'air que nous étions bien proches par vous, et que j'avois pour lui une estime aussi particuliere que son mérite. Il est fort vrai que Madame de Calvisson n'a point été voir Madame de Noailles ; je n'oserois dire ce que j'ai trouvé de cet orgueil ; notre *ami* est son ami, mais il ne me persuadera pas que son mari ayant fait tous ses devoirs, le corps de réserve soit d'une bonne politique. Celle du nouvel Intendant de Lyon seroit bien mauvaise, s'il n'estimoit (comme il doit) M. votre frere : en tout cas il sera averti de son devoir.

Le jeune fils du Comte de Rois, âgé de seize ans, étant à Rome avec M. le Duc de la Roche-sur-Yon et M. de Liancourt, ses cousins, a reçu un si bon petit rayon de la grace efficace, qu'après une instruc-

tion fort sérieuse, il a fait son abjuration entre les mains du Pape, il a eu l'honneur de communier de sa main. Cette aventure est heureuse, et pour ce monde, et pour l'autre: toute la famille en est au désespoir.

Il y a des fêtes continuelles à Versailles, hormis de l'accouchement de Madame la Dauphine: car les médecins ne pouvant lui faire d'autre mal se sont si bien mécomptés, qu'ils l'ont saignée dans la fin du troisieme mois, et dans le huitieme, tant ils sont enragés de vouloir toujours faire quelque chose. Il me semble, Monsieur, qu'il y a long-temps que je parle; cette réflexion vient un peu tard, je vous en plains, et vous supplie d'entendre tout ce que je pense d'estime et d'amitié faites tout exprès pour vous. Notre bon Abbé vous rend mille graces de vous souvenir de Livry. Tous ces hôtes vous font des compliments plus ou moins sérieux. M. de Grignan est parti pour Provence, mon fils est encore en Flandre (1).

(1) L'original de cette lettre a été donné à M. le Comte de Grave, qui l'a remise à M. de Walpo; ce dernier desiroit avoir une lettre en original de Madame de Sévigné.

LETTRE

LETTRE XIX.

A Paris, le 24 Novembre.

JE n'ai reçu aucune de vos lettres depuis plus de quinze mois ; je ne sais si notre enragé de jaloux les auroit surprises; ce n'est pourtant pas son style, il auroit plus d'inclination à vous assassiner avec cette petite épée dont vous faisiez une fois un si plaisant usage au jardin de Rambouillet. Nous ne saurions oublier, ni vos folies, ni vos sagesses, et j'ai passé un an en Bretagne avec mon fils, où très-souvent nous parlions de vous avec tous les sentiments que votre sorte de mérite doit imprimer dans des têtes, sans vanité, qui ne sont pas indignes de le connoître. Vingt fois nous avons fait dessein de vous écrire des bagatelles; nous voulions vous assurer que la *rareté de la satisfaction* n'empêchoit point que vous ne fussiez toujours dans notre souvenir ; et vingt fois ce démon qui détourne des bonnes pensées, nous a ôté celle-là. Enfin, Monsieur, après avoir versé, avoir été noyée, avoir fait d'une écorchure à la jambe, un mal dont je ne suis guérie que depuis six semaines, j'ai quitté mon fils et sa femme, qui est fort jolie, et j'arrive à

Bâville chez M. de Lamoignon le 10 ou 12 de Septembre; j'y trouve ma fille et tous les Grignans qui m'y reçurent avec beaucoup de joie et d'amitiés. Pour achever mon bonheur, ma fille m'est encore demeurée cet hiver. J'ai retrouvé notre cher Corbinelli comme je l'avois laissé, un peu plus philosophe, et mourant tous les jours à quelque chose: son détachement me fait envie; en changeant d'objet, on en feroit un saint; il est cependant si bon, et si charitable pour le prochain, que je crois que la grace de Dieu se cache sous le nom de Cartésien. Il convertit plus d'hérétiques par son bon sens, et par ne les pas irriter par des disputes inutiles, que les autres par la vieille controverse. En un mot, tout est missionnaire présentement, chacun croit avoir une mission, et sur-tout les Magistrats et les Gouverneurs de Province, soutenus de quelques dragons: c'est la plus grande et la plus belle chose qui ait été imaginée et exécutée. Vous avez été surpris comme nous des autres nouvelles. Quelle mort que celle de M. le Prince de Conti après avoir essuyé tous les périls infinis de la guerre de Hongrie, il vient mourir ici d'un mal qu'il n'a quasi pas! Il est le fils d'un saint et d'une sainte, il est sage naturellement, et par une suite de pensées emmanchées à gauche, il joue le fou et le débauché,

et meurt sans confession, et sans avoir eu un seul moment, non-seulement pour Dieu, mais pour lui : car il n'a pas eu la moindre connoissance. Sa belle veuve l'a fort pleuré : elle a cent mille écus de rente, et a reçu tant de marques de l'amitié du Roi, et de son inclination naturelle pour elle, qu'avec de tels secours, personne ne doute qu'elle ne se console. Le Prince de la Roche-sur-Yon, qui n'a pas les mêmes raisons, est encore très-affligé. Vous savez et vous approuvez sans doute toutes les places remplies. Mais ne semble-t-il pas, à voir comme je bats la campagne, que j'aie dessein d'oublier de vous parler du mariage de Madame votre fille ? les apparences sont bien trompeuses ; car c'est l'endroit principal et favori dont j'ai été touchée par rapport à la sensible part que je sais que vous y prenez, Monsieur. En vérité, j'ai une véritable joie de son établissement, que je trouve fort honnête et fort agréable. Je connois le nom de notre amant, il est des premiers de la robe. Feu Madame de Frêne, célebre par son bon esprit, disoit de ces sortes de familles, que c'étoit du velours rouge cramoisi, c'est-à-dire une belle et solide et honorable étoffe. J'ai encore une joie particuliere, c'est de savoir qu'ils sont contents, et que Madame votre fille est parfaitement satisfaite;

Dieu leur conserve ce goût, et à vous, Monsieur, celui de m'aimer toujours un peu, malgré toutes les distances et les absences; vous savez celui que j'ai pour votre mérite. Je n'ose m'étendre davantage, car voilà notre cher et furieux jaloux.

De Monsieur CORBINELLI.

Je croyois avoir étouffé ce vilain commerce, et que la crainte de mes extravagances vous eût ôté l'envie de faire de nouvelles protestations. Je m'étois heureusement imaginé que vous n'aviez ni écrit, ni reçu de lettres l'un de l'autre depuis dix mois, et je jouissois tranquillement de l'idée charmante d'un oubli parfaitement établi. J'étois ravi de n'avoir plus à méditer un assassinat, ni tous les secrets de la magie noire pour vous séparer, et par malheur je me vois plus que jamais dans la nécessité d'user d'enchantement. Je vous donnerai avis de tous ceux que j'aurai pratiqués inutilement, afin que votre persévérance me réduise à consentir à la fatale nécessité de votre union. Voilà donc Madame votre fille toute prête à vous faire grand-pere, je n'envisage que cette qualité pour me consoler de l'amitié dont je viens de vous parler: cela seroit vraiment beau qu'un

grand-pere aimât une grand'mere ! Revenons à Madame votre fille : faites-leur bien mes compliments, et à Madame sa mere, dans l'espérance qu'elle multipliera cette race, qui, à ma jalousie près, est digne de s'étendre depuis l'orient jusqu'à l'occident. Qu'elle fasse vîtement un petit garçon, qui, du côté de la mere, sera vif, bon et aimable, et du côté du pere, représente le mérite d'une infinité de Girards qu'on honore ici encore plus que là. Voulez-vous un compliment pour la mort de M. le Prince de Conti ? je vous le fais : en voulez-vous un autre sur ma mission aux huguenots ? je vous le fais : car c'est de vos inspirations que je tiens le goût de servir mon Eglise. Tout ce qu'il y a de gens de qualité ici me prennent pour leur guide, la canaille ne s'accommode pas si bien des talents. Adieu, mon ami, je m'en vais à ma vigne.

LETTRE XX.

Mercredi, 4 Mars.

QUE de choses à dire, Monsieur ! quel endroit dans l'histoire du Roi, que la maniere dont il a reçu le Roi d'Angleterre; les présents dont il l'a accablé en partant

pour aller en Irlande, des vaisseaux à Brest où il est présentement, des frégates, des troupes, des Officiers, et le Comte d'Avaux pour Ambassadeur extraordinaire et pour conseil, et pour avoir soin des troupes et de l'argent ; deux millions en partant, et dans la suite tout ce qu'il demandera ! Mais après ces grandes choses, il lui a donné ses armes, son casque, sa cuirasse, qui lui porteront bonheur. Il a donné de quoi armer dix ou douze mille hommes. Mais pour les petites choses et les commodités, elles sont en abondance ; des chaises de poste faites en perfection, des caleches, des attelages, des chevaux de main, des services d'or et d'argent, des toilettes, du linge, des lits de camp, des épées riches, des épées de service, des pistolets, et enfin de tout ce qui peut s'imaginer ; et en lui disant adieu et en l'embrassant, il lui a dit : Vous ne sauriez dire que je ne sois touché de vous voir partir ; cependant je vous avoue que je souhaite de ne vous revoir jamais, mais si par malheur vous revenez, soyez persuadé que vous me retrouverez tel que vous me voyez. Rien n'est mieux dit, rien n'est plus juste : jamais la générosité, la magnificence, la magnanimité, n'ont été exercées comme elles l'ont été par Sa Majesté.

Nous espérons que la guerre d'Irlande fera une puissante diversion, et empêchera le Prince d'Orange de nous tourmenter par des descentes ; ainsi tous nos trois cents mille hommes sur pied, toutes nos armées si bien placées par-tout, ne serviront qu'à faire craindre et redouter le Roi, sans que personne n'ose l'attaquer.

Voici un temps de raisonnements et de politique : j'aimerois bien à vous entendre parler sur tous ces grands événements. Voilà le sentiment d'un bon Tapissier sur les questions de Madame votre femme ; mais quoi qu'il vous dise d'une crépine d'or à deux taffetas, et qu'il y en ait ici, rien n'est si joli, si bien et si frais pour l'été, que de faire de ces beaux taffetas, des meubles tout unis, et la tapisserie aussi. J'en ai vu à deux ou trois personnes, il n'y a rien de mieux : il faut tout retrousser comme il vous a dit, et tout plisser ; pour l'autre meuble, il faut du damas ou de la brocatelle.

Pour notre *ami*, il vous rendra compte lui même de ce qu'il sait, je ne le sais pas ; depuis qu'il est logé ici, je ne le vois plus, et quand on lui en demande la raison, il repond *que je suis trop près* : cette plaisanterie est une vérité. Si quelquefois le matin je ne me trouvois à son passage quand il va à l'un des trois ou quatre di-

ners où il est tous les jours prié, je ne le reconnoîtrois plus; je suis contrainte de le souhaiter au fauxbourg Saint-Germain, afin de reprendre le commerce que nous avons depuis plus de trente ans. N'est-il pas vrai, Monsieur, qu'il n'y a point de jalousie qui puisse trouver à mordre sur cette conduite? la vôtre en sera fort contente.

M. de la Trousse a pris du lait tout l'hiver, il est bien mieux: on croit qu'il commandera un corps séparé dans le Poitou. Il y a trois cents mille hommes sur pied, cinq ou six armées; mais personne n'est encore précisément assuré de son poste: celui de ma fille est en Provence, le mien cet été sera en Bretagne.

Le petit Marquis a une belle compagnie dans le régiment de son oncle: et par-tout, Monsieur, je conserverai pour vous une véritable estime accompagnée d'une amitié qui devroit faire trembler les jaloux.

De Monsieur CORBINELLI.

Je demeure à l'hôtel de Carnavalet, rien au monde que pour me venger de vous; mais ce qui vous surprendra, est que je ne la vois plus depuis que je demeure avec elle: j'espere que vous n'en croyez rien, parce que c'est une chose incroyable, et

et que vous mettrez ce point sous le titre d'une méchante finesse. Pour les nouvelles publiques elles sont grandes et dignes de votre attention ; mais comme je m'accoutume à imputer à Dieu tous les événements, je l'admire uniquement en toutes choses, et ne regarde que lui. Adieu, mon ami, je suis tout à vous, jaloux ou tranquille, n'importe.

De Madame DE SIMIANE.

Mille baise-mains à Madame votre femme, je voudrois lui rendre un plus grand service.

Madame vient-elle..... à désapprouver le procès qu'on veut lui faire ?

LETTRE XXI.

A Paris, 26 Novembre.

JE ne croyois pas, Monsieur, qu'il y eût d'autres affaires quand on achete une charge, que de chercher de l'argent ; mais je vois qu'il y a encore la maniere de le donner et de le recevoir. Vous serez bientôt hors de ces embarras, avec l'envie que vous avez de contribuer toujours à tout ce qui peut vous donner du repos. Mon Dieu ! que ce goût est raisonnable et di-

gne de vous, et que le choix que fait votre compagnie quand il faut parler et montrer ce qu'elle a de bon, est juste aussi ! Si l'on juge d'elle par ce qu'elle fait paroître, on la mettra au-dessus de nos Parlements. Il me semble que je vois M. et Madame de Verneuil vous dire des douceurs, et recevoir agréablement les vôtres. Quand cette Princesse vous parlera de moi, répondez bien qu'on ne peut être à elle plus entiérement que j'y suis. Vous avez une sœur de Madame de la Troche qui est aimable, l'ainée vous tiendra compte de tout ce que vous ferez pour elle. J'ai fait des compliments pour vous au Chevalier de Grignan, il les a reçus admirablement bien; il fit valoir en Prince le silence et la discrétion de votre départ, rien ne manque aux sentiments et au zele de celui qui prend vos intérêts : mais quand on est emmanché à gauche, on ne peut répondre de rien. Ce que vous me mandâtes l'autre jour d'un certain discours qu'il a fait à un certain homme, me fait vous exhorter encore à conserver en vous la noble tranquillité que je vous ai toujours vue sur le succès de cette affaire. Nous ne revînmes qu'hier de Livry; la beauté du temps, et la santé de ma fille qui s'y est quasi rétablie, nous y faisoit demeurer par reconnoissance. Dans les deux mois que nous

y avons été, je n'ai pu y faire demeurer notre *ami* plus de douze jours. Il y a ici mille petites affaires à quoi il est accoutumé : je ne sais point ses desseins sur son départ, je me doute quasi que la bonne compagnie qui est chez M. de Vardes, pourra l'empêcher d'y aller si-tôt. Je vous avoue que je profiterai avec plaisir de cette disposition, mais je n'y contribue que de mes souhaits. Je vous prie de nous mander comme M. de V..... se trouvera de cette troupe de Bohemes, je ne saurois m'ôter cette vision. Nous aurions cent choses à vous dire sur le tendre ; en un mot, il nous sembloit l'autre jour que si Homere l'avoit connu, il en auroit bien fait son Achille pour la colere. Nous avons ici un nouveau Prince et une nouvelle Princesse . . . . . .

. . . . . .

LETTRE XXII.

A Paris, ce premier Mars.

Il est vrai que j'ai tort de ne vous avoir pas mandé la conclusion du mariage de mon fils, mais cela même me servira d'excuse : demandez à notre ami Corbinelli ce que c'est que d'avoir affaire avec des

Bas-Bretons, il n'y a point de tête qui n'en soit renversée, et l'on ne peut pas songer à M. de Moulceau quand on fait un contrat dans la Généralité de Ploermel : cette derniere pensée chasse absolument l'autre ; votre souvenir ne peut pas demeurer dans une mémoire chargée de tous les incidents qui ont accompagné notre mariage, jusqu'au jour de la bénédiction nuptiale. Elle fut donnée le 8 de l'autre mois, et dès ce moment je me mis à respirer et à songer qu'il y avoit au monde l'antipode de notre beau-pere, qui s'appelloit M. de Moulceau. Cette pensée m'a redonné la vie, et votre lettre est venue tout à propos pour répondre à ce qu'on pensoit de vous. Notre Corbinelli a eu part aussi à mon tourbillon : car le pauvre homme n'en est pas à couvert ; il a beau se parer de sa philosophie, il faut qu'il écoute mes détails cruels, qu'il entre dans mes coleres, qu'il me dise que j'ai raison pour m'empêcher de la perdre tout à fait ; enfin, il a été dans cette occasion, comme dans plusieurs autres, le médecin de mon ame. Il a donc cette excuse, sans compter celle d'être un jeune Avocat, qui veut se signaler par la perte de trois ou quatre procès de ses meilleurs amis, dont il a été le conseil. Ce pauvre M. de Housset en sait des nouvelles, en attendant mon

cousin de Bussi. Je vous rendrai compte de ce dernier : car si par hasard il le gagnoit, il seroit l'homme du monde le plus riche, puisqu'il auroit l'habileté de faire voir qu'un mariage qu'on croyoit bon, n'est qu'une pure imagination, et n'a jamais été.

Vous me rendez un fort bon compte de M. de Vardes ; mais renvoyez-le-nous, nous avons besoin de son mérite. Je n'approuve point qu'il ait quitté notre quartier, il est allé se planter au fond du fauxbourg Saint-Germain, et y traîne notre *ami*. Il a quitté ici tous ses anciens amis ; il est vrai qu'il s'éloigne aussi de ses enfants, mais nous devons emporter la balance. Le pont-rouge a commencé à nous venger, il est parti pour Saint-Cloud, et n'a point soutenu la fureur des débaclements qui ont ravagé. Jamais il ne s'est vu un hiver si terrible ; votre pays n'en a pas été exempt ; et si M. le Cardinal de Bonzy a trouvé des hommes morts sur le chemin de Montpellier à Lyon, les Courtisans en ont trouvé plusieurs sur le chemin de Versailles ; et nous autres bourgeois, nous n'avons pu empêcher qu'il y en ait eu la nuit dans les rues, glacés et morts, et plusieurs pauvres et de petits enfants : c'est ainsi qu'il plaît à la Providence de faire sentir sa main de temps en

temps. Il faut, je crois, Monsieur, parcourir un peu l'hôtel de Carnavalet, et vous faire les amitiés de tous les appartements.

Ma fille se porte bien ; elle ne sait encore si elle ira en Provence, ou si un procès qu'elle a la tiendra ici.

La destinée de Mademoiselle d'Alérac paroît encore incertaine, nous croyons pourtant que le nom de Polignac est écrit au ciel avec le sien. Si Mademoiselle de Grignan vouloit, elle nous en diroit bien la vérité : car elle a dans ce pays céleste un commerce perpétuel.

Le petit Marquis est un petit mérite naissant qui ne se dément point : le bon Abbé est toujours le bien bon : les autres Grignans sont toujours dignes de votre estime. Je me suis embarquée insensiblement à cette longue kirielle. Adieu, Monsieur, il ne faut pas abuser de vous. Je vous conjure de faire mes compliments à Madame votre femme ; je n'oublierai jamais tout ce qu'elle me conta un jour ici dans la pureté de son langage et la vivacité de votre climat, et la réponse qu'elle fit à Versailles.

Il me semble que je vois dans mon almanach que j'irai en Bretagne, mais ce ne sera pas sans vous dire adieu encore plus de deux fois.

La Marquise de Sévigné.

De M. CORBINELLI.

Plus de deux fois quand c'est trop d'une : quelle abomination ! quel abandonnement ! J'ai vu ce matin votre Président Bocaud, qui m'a fait l'honneur de me voir, il m'a conté qu'il a quatre enfants, et tout cela m'a renouvellé les affaires du pays : nous avons raisonné de celles de Hollande et d'ici. Mais que faites-vous là abymé dans votre Présidence ? revenez avec M. de Vardes. Je me jette toujours dans l'avocasserie, et je ferai perdre autant de procès pour y réussir, qu'un bon médecin fait perdre de vies avant qu'il en sauve une. Adieu, mon cher, je meurs d'envie de vous assassiner à Rambouillet, ou que vous m'y assassiniez.

LETTRE
DE MONSIEUR CORBINELLI

24 Octobre 1687.

VOTRE lettre, mon cher *scélérat*, m'a fait un très-grand plaisir; je l'ai lue et relue avec attention, j'y ai trouvé cette éloquence épistolaire qui charme ceux qui s'y connoissent. Or, je prétends être un

des plus intelligents sur ce point. Si ma pratique répondoit à ma théorie, je défierois, vous, et Cicéron, Pascal et Voiture, et tant d'autres. Il est certain que mon silence n'est point un oubli, je suis ordinairement plongé dans le premier, et toujours hors du second. Je parle de vous quant et tant de fois que je puis; la phrase n'est pas juste, (il falloit dire comme vous l'eussiez dit). Je dis que vous avez plus d'esprit et d'agrément que tout le Languedoc ensemble, même au temps des Etats. Je disois la même chose il y a deux jours à votre premier Président Nicolaï, qui m'a prié de vous prier de lui faire faire une douzaine de bouteilles d'eau de thym, persuadé que vous prendrez volontiers ce soin pour l'amour de lui. La Faveur fera bien ce bel ouvrage; et l'argent ne tient à rien, ou tout au plus à la peine de m'envoyer le mémoire.

Vous me demandez à quelle étude je m'occupe: à quoi je réponds, qu'après avoir lu quelque histoire et bien des livres de politique moderne, j'ai trouvé à m'occuper sur les propositions de Molinos; et comme on m'a assuré qu'elles sont conformes aux sentiments de Sainte Thérese et d'autres mystiques, j'ai lu le Château de l'ame et ses autres ouvrages, et en effet j'ai rencontré presque toute la doctrine de

ce condamné. Je lirai dans peu le Chrétien intérieur par un solitaire, fait, imprimé par Bernieres, Trésorier de France à Caen. De vous dire à quoi la théologie mystique me peut être utile, je n'en sais rien; mais enfin je défie tous les directeurs d'en savoir autant que moi seul, et de connoître les replis du cœur par rapport à la sainteté chrétienne aussi bien que moi; j'aimerois cependant mieux étudier les fiefs avec vous, quoique vous autres Commissaires ne rendiez vos ordonnances que sur des principes bien douteux, et que vous présumiez toujours pour le fisc : *il n'y a point de terre sans Seigneur.* En voilà un auquel on oppose qu'il n'y a aucune servitude sans titre; c'est au demandeur à prouver tout cela : est-il vrai ou faux? comme il vous plaira, Commissaire Fieffet. Oui, M. de Vardes m'a conté ce qu'il avoit fait pour vous, ou pour mieux dire pour lui-même, étant certain qu'un homme qui agit pour vous, a le plus clair du profit. La Cour nous l'entraîne, il y fait un très-bon personnage : c'est un Courtisan libre que le maître traite bien, à qui il parle toujours, et tout cela sans desir et sans prétention. Adieu, je fais ce que je puis pour empêcher Madame de Sévigné de vous écrire; mais hélas! mes efforts sont superflus. Je vous prie de me mander

si vous croyez qu'il faille prononcer la lettre finale d'un mot avant ceux qui commencent par une consonne, comme devant ceux qui commencent par une voyelle, comme en vers, que quand il faut *aimer*, mais *aimer* autrement : on se divise fort ici sur cette question. Adieu, mon cher *scélérat*, je ne vous oublierai qu'après ma mort : encore ne sais-je. Mes compliments à votre famille.

De Madame DE SÉVIGNÉ.

Ce n'est point lui qui m'a empêchée de vous écrire, rengaînez votre petite épée de Rambouillet. Voici, Monsieur, une longue suite de bonnes ou méchantes raisons. Premiérement, il me souvient fort bien que je vous ai écrit la derniere, et que vous m'avez négligée et fait languir pour la réponse ; ensuite je suis entrée dans la tristesse de voir languir long-temps, et ensuite de voir mourir il y a deux mois, mon cher oncle l'Abbé de Coulanges, que j'aimois par tant de raisons, qui étoit mon pere et mon bienfaiteur, à qui je devois tout le repos et tout le plaisir de ma vie, par le bon ordre qu'il avoit donné à mes affaires. Je l'ai pleuré amérement, et le pleurerai toute ma vie, et non-seulement l'Abbé, mais l'Abbaye, cette jolie Abbaye

où je vous ai mené, qui vous fit faire un joli couplet sur les chemins, et où mon fils, par un enthousiasme qui nous réjouit, assis sur un trône de gazon, dans un petit bois, nous dit toute une scene de Mithridate, avec les tons et les gestes, et surprit tellement notre modestie chrétienne, que vous crûtes être à la comédie, alors que vous y pensiez le moins. Un peu après la mort de ce cher oncle, je me résolus d'aller à Bourbon, où je ne voulois point aller crainte de le quitter. J'ai fait ce voyage avec Madame la Duchesse de Chaulnes, je m'y suis guéri l'imagination, et la crainte que j'avois de certaines vapeurs que je croyois importantes, et qu'on m'a dit qui ne le sont point: vrai ou faux, je suis contente, et n'ai point de regret à mon voyage. Il y a six jours que j'en suis revenue: ma fille m'a dit que vous m'aviez écrit pour me réveiller; eh bien, mon cher Monsieur, me voilà réveillée. Vous dites aussi, car tout cela n'est que par ouï-dire, Madame de Grignan n'ayant pas manqué de perdre la lettre; vous dites donc que vous avez une sentence qui dit qu'il est plus aisé de se séparer du monde, que de s'accoutumer à l'oubli de ses amis; n'est-ce pas? Sur cela, Monsieur, j'ai un beau champ pour vous rassurer, en vous disant de bonne foi que vous êtes l'homme du monde

que j'oublie le moins. Quand on vous connoît, qu'on a goûté la sorte d'agrément de votre esprit, et la bonté de votre cœur, il n'est pas aisé de vous effacer; vous faites une impression qui dure. Je parle de vous quand j'en trouve l'occasion; votre rival est toujours prêt : j'en parle encore à d'autres, à temps, à contre-temps : en un mot, Monsieur, ôtez de vos chagrins celui de croire qu'il soit aisé de vous oublier : dites à votre sentence qu'elle n'est plus capable de vous humilier par sa réflexion, et que je suis toujours pour vous tout ce que j'ai été et serai toute ma vie.

LETTRE
DE MONSIEUR CORBINELLI.

Du 20 Février.

JE n'ai jamais oublié, Monsieur, votre mérite distingué : ce mérite qui m'a fait dire avec autorité, que vous étiez le plus illustre de tous les *scélérats*, et le plus *scélérat* des hommes les plus illustres du siecle. Le vulgaire ne comprendra rien à ce jargon; mais c'est assez pour vous faire ressouvenir que je ne vous ai pas oublié.

ou pour mieux dire, que votre mérite n'a pu l'être d'un homme qui l'a connu à fond. De vous dire pourquoi je ne vous ai pas écrit de temps en temps, ce seroit vous fatiguer inutilement; mais si quelque chose peut réparer le tort que je me suis fait par là, c'est de vous assurer que j'ai tâché de ne pas me rendre indigne de vos bonnes graces par mes études, et entre autres d'avoir coupé Cicéron tout entier en fragments à peu près grands comme les maximes de M. de la Rochefoucauld, et d'avoir passé à côté des maximes en françois de mon style concis, sans affecter de traduire le latin. J'ai fait, comme vous savez, la même chose de tous les Historiens latins; il me semble que tout cela peut me servir à vous faire ma cour, et vous faire voir que si je vais jamais à Montpellier, je ne serai pas moins digne de l'honneur de votre estime que je ne l'étois. Je voudrois bien vous entretenir des sujets qui remplissent les conversations à présent; mais que sais-je si vous aimez assez le monde pour le revoir dans des lettres? Tout ce que je vous puis dire, est que vous ne le reconnoîtriez pas, et que la France de ce côté-ci est plus différente de ce qu'elle étoit de votre temps, qu'elle ne l'est de la nation Espagnole ou Allemande.

Je vous prie de dire à M. de Courson

que j'ai bien de l'impatience de le revoir logé en notre quartier, et d'assurer le *scélérat* que je me fais un grand honneur de l'honorer et d'être dans son souvenir, et enfin qu'il est autant dans le mien, que si je lui avois écrit tous les ordinaires, ou que j'eusse reçu de ses lettres. A propos, n'oubliez pas de lui dire que je passe ma vie à admirer celles de Cicéron, tant les familieres que celles à Atticus. Je me promets d'attirer dans le même goût Madame de Sévigné, et de lui faire porter quelqu'envie (j'entends à Cicéron) de la conformité que ce grand Orateur peut avoir avec elle sur le genre épistolaire.

LETTRE
DE MONSIEUR CORBINELLI.

Lundi, 24 Novembre.

Je vous eusse fait réponse, mon ami, il y a trois ordinaires, sans que je voulois communiquer à M. le premier Président des Comptes votre lettre; il étoit à la campagne, et ensuite à Versailles : enfin, je lui ai dit vos intentions de lui faire présent de douze bouteilles de thym, de quoi il n'a pas été consentant d'abord;

mais comme je lui ai représenté qu'il pourroit vous revaloir ce présent par un autre, lorsque je vous y aurois fait consentir, il m'a donné les mains, et recevra la caisse, son valet-de-chambre s'étant chargé de la lettre d'adresse pour cela. Je doute que la caisse soit arrivée; quoi qu'il en soit, je serai votre second facteur sur cette affaire quand elle sera consommée, et en attendant vous prendrez possession de son amitié, comme lui de la vôtre. En outre je lui ait dit que vous étiez des amis de M. son pere, et l'un des meilleurs de M. de Vardes, ce qui vous fait encore un nouveau titre auprès de lui. Il me mena à la réception d'un Maître des Comptes, mon allié, et j'entendis attaquer et défendre la loi *Desiderium meum rationibus tuis non congruet, etc.* Il s'agit du dépôt, et votre premier Président argumente à merveille. Je vous dis tout cela en passant pour vous faire souvenir que j'aime toujours passionnément la jurisprudence; mais elle ne m'a point empêché de lire tous les ouvrages de Sainte Thérese, dans lesquels je crois avoir trouvé toutes les propositions de Molinos. J'ai fait un recueil des maximes chrétiennes ou mystiques de la Sainte, j'en ai conféré avec les Cartésiens fort savants, qui tous croient que les équivoques qui tournent plus au para-

doxe, font brûler leurs auteurs, selon que leurs juges sont plus ou moins ignorants : or l'on tient pour assuré que ceux qui composent le tribunal de l'Inquisition, le sont au suprême degré. Le Cardinal Petrusci les attend sous l'orme, et ils n'osent l'attaquer, parce qu'il a de l'esprit et du savoir, joints à une grande dignité. Je lirai deux ou trois mystiques après que j'aurai achevé le Chrétien intérieur fait par un solitaire, et recueilli par le Sieur de Bernieres, Trésorier de France. Tout cela, mon ami, ne m'avance en rien dans la dévotion, et seroit plus capable de me reculer ; les distinctions d'oraisons vocales, mentales, de contemplation, d'union et de quiétude, ne servent qu'à embrouiller l'esprit, et ne signifient enfin que plus ou moins d'attention à la priere, et plus ou moins de charité, ce que je savois à merveille. Mais ce n'est point la science qui inspire la dévotion, c'est uniquement la grace de Dieu. Adieu, mon ami ; ma jalousie va toujours en augmentant : je vous embrasse cordialement.

De Madame DE SÉVIGNÉ.

Je n'ai jamais vu de tels rivaux, je crois qu'il faut dire d'eux comme des deux Paladins, *O grand bontà di Cavalieri antiqui* Je vous demande pardon de ce

ce dernier mot ; mais votre union attire cette application.

J'ai reçu, Monsieur, votre derniere lettre, elle me plaît comme tout ce qui vient de votre plume. J'ai parlé de vous avec M. de la Trousse, le goût qu'il a pour votre personne le rehausse bien à mon égard : nous ne serions pas cousins, s'il n'avoit pas senti tout l'agrément et la solidité de votre mérite : il m'en paroît touché : il me semble que j'en ferois encore mieux mon profit que lui, si la Providence m'avoit mise à portée d'en faire un bon usage ; mais hélas ! nous sommes séparés par de grands espaces. Si ceux qui font élever ces palais avoient toujours été ainsi, ils n'auroient pas avalé tant de couleuvres en ce pays, qui ont été si mal-saines, qu'il a fallu ensuite avaler beaucoup de quinquina. Un autre de la même espece a eu le même coup de poignard : c'est bien employé, voilà de plaisantes lumieres à mettre sur le boisseau ; il faudroit les mettre dessous ; et qu'on ignorât toutes leurs actions : *matace*, je vous prie ; car je ne veux point de tels ennemis. Enfin, quand je verrai M. de Vardes en lieu de remercier, je sais de quoi je me réjouirai avec lui, de l'honneur qu'il s'est fait, et du plaisir qu'il a eu de pouvoir, dans une si heureuse occasion, rendre justice à un ami comme vous ;

le nôtre me paroît tout confit en dévotion spéculative. J'espere toujours qu'en se jouant ainsi avec elle, il s'y attrapera, et trouvera tout empêtré dans ses méditations comme un oiseau dans de la glu. Il est certain toujours que le monde, ni tout ce qui s'y passe, ne lui paroît pas digne de l'occuper, et qu'il passe sa vie dans les saintes réflexions, et dans l'exercice de la charité du prochain. Il me semble que Dieu veut faire de lui quelque chose d'extraordinaire. J'ai toujours dans la tête de dire à Dieu, comme Polieucte disoit de Pauline en parlant de son ame :

Seigneur, de vos bontés il faut que je l'obtienne ;
Elle a trop de vertu pour n'être pas chrétienne ;
Avec trop de mérite il vous plut la former,
Pour ne vous pas connoître, et ne vous pas aimer.

Pour vous, Monsieur, vous avez des graces de toutes les manieres, et sur-tout, ce me semble, un don de persévérance qui est le tout, et qui rend votre vie uniforme, comme la véritable amitié qu'on a pour vous.

LETTRE XXV.

Vendredi 3 Septembre 1688.

Je vous mandois, Monsieur, l'arrivée de M. de Vardes à la Cour après son exil. Je puis vous mander aujourd'hui son arrivée dans le Ciel ; car tout Chrétien doit présumer le salut de son prochain, quand il est mort dans le sein de l'Eglise avec tous ses sacrements. Ce pauvre homme, après une maladie de langueur, comme vous avez su, s'abandonna enfin à M. Sanguin. D'abord ses remedes ressuscitants l'avoient comme ressuscité ; mais la nature n'aidant point à ces cordiaux admirables, il est retombé, et depuis quatre jours il se défend contre la mort, tantôt à l'agonie, tantôt prenant du quinquina, puis retombant en telle sorte, que sa fille l'a quitté il y a plus de deux jours dans une foiblesse, et M. de R**. fort inconsidérément mit son Suisse rouge à la place du verd, et puis honteux de cette impudence, il remit le verd à la place du rouge, et puis à trois heures après midi il a pu remettre le rouge en toute sûreté : c'est à cette heure qu'il a passé avec beaucoup

possible d'imaginer pour sa famille. Elle n'a point voulu que son retour à la vie ôtât à M. son pere ce qu'elle vouloit lui donner par cette mort civile : elle lui a fait à sa sortie une donation entre-vifs très-bien conditionnée de quarante mille écus qu'il lui devoit ; savoir, vingt mille écus en fonds, et vingt mille écus d'arrérages, et de quelques sommes prêtées. Ce présent a été estimé de tous ceux, non-seulement qui aiment M. de Grignan, mais de ceux qui savoient que tout son bien étant devenu meuble à vingt-cinq ans, si elle n'eût disposé de rien par testament, alloit quasi tout entier à son pere, et que de plus, M. de Grignan devra encore quatre-vingt mille écus à Mademoiselle d'Alérac, en comptant le fonds du douaire de quarante mille écus. C'est assez honnêtement pour ne pas plaindre la sœur, et pour être bien aise que cette maison soit soulagée de ce double paiement. Je vous avoue que j'ai été fort touchée de cette douceur faite si à propos, et j'admire que son bon naturel lui a ait fait faire sans art, la seule chose qui étoit capable de lui redonner du prix dans sa famille, où elle est présentement agréée et considérée comme la bienfaictrice. L'esprit seul auroit dû faire cet effet dans une autre personne ; mais il vaut mieux que le cœur tout seul

y ait eu part. Ma fille a si joliment contribué à cette petite manœuvre, qu'elle en a eu une double joie. Le Chevalier y a fait aussi des merveilles: car vous jugez bien qu'il a fallu aider, et donner une forme à toutes ces bonnes volontés. Enfin, tout est à souhait, Mademoiselle d'Alérac même a fort bien compris la justice de ce sentiment. Je prie Dieu qu'il l'en récompense par un bon établissement, dont la Providence nous cache tellement encore toutes les apparences, que nous n'y voyons rien du tout. N'est-ce point vous accabler, Monsieur? Voilà un long récit, vous aurez une indigestion de Grignan. Pour vous divertir, parlons un moment de ce pauvre Sévigné: ce seroit avec douleur si je n'avois à vous apprendre qu'après cinq mois d'une souffrance terrible par des remedes qui le purgeoient jusqu'au fond de ses os; enfin le pauvre enfant s'est trouvé dans une très-parfaite santé: il a passé le mois d'Août tout entier avec moi dans cette solitude que vous connoissez; nous étions seuls avec le bon Abbé, nous avions des conversations infinies, et cette longue société nous a fait un renouvellement de connoissance, qui a renouvellé notre amitié. Il s'en est retourné chez lui avec un fonds de philosophie chrétienne chamarrée d'un brin d'anachorete, et sur le tout

une tendresse infinie pour sa femme, dont il est aimé de la même façon, et qui fait en tout l'homme du monde le plus heureux, parce qu'il passe sa vie à sa fantaisie. Nous avons vingt fois parlé de vous avec amitié et avec un goût extrême, et dit vingt fois, écrivons-lui, je le veux, je vous en prie ; et sur le point de nous donner ce plaisir, un démon vient qui nous jette une distraction, et qui nous ôte cette bonne pensée. Que peut-on faire à ces sortes de malheurs, mon pauvre Monsieur ? peut-être connoissez-vous le chagrin d'avoir de bonnes intentions sans les exécuter. Je crains que notre cher jaloux ne compte dans sa tête d'aller passer l'hiver avec vous: vous en serez bien aise, vous en rirez, et j'en pleurerai : car c'est une si intime confiance, et une si véritable amitié, que celle que j'ai pour lui, qu'on ne peut perdre la présence d'un tel *ami*, sans s'en appercevoir à tout moment ; mais M. de Vardes, qu'il est charmé de suivre, nous le ramenera, comme il nous l'enleve. J'aime que cet attachement continue, vous y ferez fort bien, et je compte beaucoup pour notre *ami* le plaisir de vous revoir, et de se renouveller dans votre cœur. M. de Vardes ne m'a point assez conté ce que vous ne me dites point ; rien n'est sûr que de l'écrire soi-même, comme vous voyez.

Je ne vous écris pas souvent ; mais vous m'avouerez que quand je m'y mets, ce n'est pas pour peu.

LETTRE.

DE MONSIEUR CORBINELLI.

Mercredi, 22 Septembre 1688.

RIEN, Monsieur, n'est mieux pensé, ni n'a jamais été mieux écrit que le raisonnement de votre lettre. Le monde d'ici improuve que M. de Vardes ne m'ait rien laissé ; je suis ravi que ce sentiment soit conforme à celui qu'on a eu en Languedoc sur ce point. Je réponds à cela que je n'étois nullement serviteur, et encore moins l'ami du dernier Vardes, j'entends de celui qui avoit succédé au premier : il y avoit un an que le premier m'avoit honoré dans son testament ; mais le dernier l'avoit fait déchirer vingt-cinq jours avant sa mort. C'étoit deux personnes de caractères différents en bien des choses, et surtout sur ce qui me regardoit. Si le premier avoit pu survivre au dernier, il se seroit moqué de son successeur sur ce chapitre, comme sur bien d'autres ; il étoit comme tombé, non pas dans le délire,

937598

mais en extravagance. Son dessein étoit d'aller achever de vivre en Languedoc, et ce desir étoit devenu sa passion dominante, après laquelle marchoit l'amour pour.... et la haine pour son gendre: elle étoit plus que.... Ces trois passions l'ont accompagné devant le tribunal de Dieu, où il n'a pu défendre la premiere que par la spiritualité de la seconde; pour la troisieme, je ne sais dire autre chose que le mot de Juvénal, et je le dis de la part de Dieu: *dic, Quintiliane, colorem.* Quelqu'un me dit quinze jours avant sa mort, qu'il avoit assuré qu'il ne me pardonneroit jamais de lui avoir donné un tel gendre. Je répondis que son gendre ne me pardonneroit jamais de lui avoir donné un tel beau-pere. Je priai celui qui m'en parloit de le lui dire de ma part; et, entre nous, j'avois résolu de ne le plus voir, et de lui mander que, dès qu'il se plaignoit de moi, il jouiroit de mon absence jusqu'à ce qu'il m'eût demandé pardon de ses plaintes. La mort a calmé cette tempête, et j'ai gagné par elle un repos auquel je ne m'attendois pas. On parle ici d'attaquer la donation qu'il a faite à Madame D.....; mais il n'y a nulle apparence de réussir, parce que si, d'un côté, la coutume réduit les donations sur le pied des testamentaires, et les déclare nulles

quand elles sont faites pendant la maladie dont meurt le donateur, la même coutume les approuve quand elles ne sont faites que des acquêts. Adieu, mon ami, l'honneur de vos bonnes graces, sans préjudice des rancunes qu'inspire la jalousie.

De Madame DE SÉVIGNÉ.

On n'a plus guere à dire quand on vient après quelqu'un qui a si bien dit; j'ai pourtant à vous redresser sur ce qu'on vous avoit dit que Madame D.... avoit eu, outre la donation, de la vaisselle d'argent, et deux mille pistoles: cela n'est point vrai du tout: au contraire, il voulut lui donner quelque argent pour s'en retourner: elle s'enfuit si brusquement d'auprès de lui, que, comme il étoit assez mal, on crut qu'elle couroit au secours, et qu'il expiroit; mais dans la vérité, elle fuyoit une sorte de présent qui lui faisoit horreur avec ces circonstances. Je vous ai déja mandé que cette personne avoit été trouvée aimable dans ce pays-ci: son accent, ses manieres, ses naïvetés même, ont été prises en bonne part, et cela confirme puissamment ce que vous dites si bien, que nos yeux ne sont point ceux qu'on devroit avoir, si nous regardions les choses comme des Chrétiens; mais la mode en est tellement passée, que les plus

honnêtes femmes n'en ont pas même conservé les discours. Adieu, non cher Président : plaignez-moi, ma fille s'en va en Provence, j'en suis accablée de douleur : il est si naturel de s'attacher et de s'accoutumer à la société d'une personne aimable, et qu'on aime chérement, et dont on est aimé, qu'en vérité c'est un martyre que cette séparation. Encore si nous pouvions espérer de nous revoir encore un jour à Grignan, ce seroit une espece de consolation : mais hélas ! cet avenir est loin, et l'adieu est tout proche. Nous reverrons donc bientôt ici M. de la Trousse. J'ai dit à M. de Carcassonne la joie que vous avez du bon succès de sa harangue au Roi : il est vrai qu'elle fut belle et bonne comme lui. Vous savez que M. du Maine a la charge des Galeres qu'avoit Monsieur de Vivonne ; on donne quatre cents mille francs à Madame de Vivonne. Vous savez toutes les nouvelles mieux que nous : c'est pourquoi je finis.

LETTRE XXVIII.

A Grignan, ce 29 Juin 1695.

C'EST bien gagner son procès, Monsieur, que de le perdre comme vous fai-

tes. Je ne puis m'empêcher de vous dire, malgré le dessein que je vois que vous avez de rompre tout commerce avec le monde, que votre style que nous avons reconnu et retrouvé avec les mêmes agréments, nous a fait une sorte de plaisir que nous n'avions pas senti depuis votre silence. Nous avons lu et relu plusieurs fois votre lettre, ma fille et moi ; elle est délicieuse, et vous n'avez peut-être pas senti ce qu'elle vaut. Que vous êtes heureux, Monsieur, de conserver cette sorte d'esprit avec le sérieux et la solidité de la dévotion! elle vous fait faire des réflexions très bien placées sur ces deux tropiques que vous avez vus depuis peu si près de vous, et je ne sais comme notre ami Corbinelli a pu résister à vos lettres. C'est dommage qu'une morale accommodée au style que vous avez avec lui eût été perdue; cette perte ne vous seroit pas arrivée avec nous ; et comme l'appétit vient en mangeant, il nous a pris une si grande envie d'avoir encore une fois l'honneur et le plaisir de vous revoir dans ce château, que ma fille ne comprend pas qu'ayant de la santé, vous n'ayez point eu la pensée de nous venir voir, et que même vous ne puissiez y venir encore cet automne. J'ai beau lui représenter que nous n'en sommes pas là, et que sans moi vous seriez encore dans

votre léthargie ; il n'importe, elle veut que je hasarde de vous en faire la proposition. En vérité, si vous jugiez du plaisir que vous nous feriez par celui que nous a donné votre lettre, je crois en conscience que vous ne pourriez pas nous résister. Je vais parler de vous, Monsieur, à notre *ami*. Il me répondra ; je serai obligée de vous faire savoir sa réponse ; peut-être qu'il se trouvera encore quelqu'autre occasion de vous dire un mot ; enfin, je n'oublierai ni raison, ni prétexte pour vous faire dire encore quelques mots, et pour vous dire encore, Monsieur, que jamais votre mérite et votre esprit n'ont fait de plus profondes traces dans aucun cerveau, que dans celui de vos très-humbles servantes.

Sevigné et Grignan.

LETTRE XXIX.

A Grignan, mercredi 23 Juin 1696.

J'AI répondu, Monsieur, à votre dernière lettre au commencement de cette année : ce billet est donc uniquement pour vous supplier de faire lire ces consultations sur l'état de ma fille à M. Barbeirac, le prier qu'il augmente, s'il se peut, son ag-

plication ordinaire pour nous donner son avis que nous estimons beaucoup, de nous l'envoyer le plus promptement qu'il sera possible. Voilà, Monsieur, ce que je demande à votre cœur, qui, sans doute, n'a pas oublié combien le mien est tendre et sensible à ce qui touche ma fille: et dans une occasion si importante, je croirois vous offenser, si je vous faisois la moindre excuse et le moindre compliment.

La Marquise de Sévigné.

LETTRE XXX.

A Grignan, ce 29 Février 1696.

VOUS n'êtes pas encore quitte de nous, Monsieur. Il est plus aisé de n'avoir aucun commerce avec nous, que de cesser celui que j'ai remis sur pied, quelque petit qu'il puisse être Je trouve que l'honnêteté m'oblige à vous dire que nous sommes bien fâchées que dans le temps que nous sommes si malades, (car je parle toujours au pluriel) vous ayez pris la liberté d'être malade aussi. Nous trouvons aussi que nous devons pour le moins à la rhubarbe, à qui nous croyons avoir tant d'obligations, la justice de ne la pas laisser

condamner sans l'entendre : c'est ce que je fais dans le mémoire que j'envoie à M. Barbeirac. Par modestie, je n'y mets pas votre nom ; mais par l'amitié que je conserve pour vous, Monsieur, et par celle que je me flatte que vous avez encore pour nous, je ne le ferme point, et tout librement je vous conjure de vouloir bien le lire, et le faire entendre à M. Barbeirac : car je n'écris pas méthodiquement, et c'est vous seul qui pouvez l'expliquer. Ayez donc cette charité, Monsieur ; vous ne chercherez pas bien loin pour trouver dans votre cœur toute la bonté qui nous est nécessaire pour vous faire excuser de pareilles libertés. Voici une troisieme raison de vous écrire. Il faut bien que je vous envoie une lettre que j'ai enfin excroquée à la philosophie de notre cher Corbinelli : il m'a donné le nom de *scelérat* que j'avois oublié, et que vous méritiez si bien. Adieu donc, illustre *scélérat* ; jamais une telle qualité n'a été si parfaitement estimée et de la mere et de la fille, qu'elle l'est en vous. C'est un goût que vous renouvellez dès que nous revoyons la plus petite de vos lettres, et la moindre période qui nous redonne ce style qui a trouvé si particuliérement le secret de nous plaire.

La Marquise de Sévigné.

LETTRE XXXI.

A Grignan, samedi 4 Février 1696.

JE ne me suis point trompée, Monsieur, quand j'ai cru que vous seriez touché de ma peine, et que vous feriez toute la diligence possible pour la soulager. Votre ordonnance de M. Barbeirac et votre lettre ont eu des ailes, comme vous le souhaitez, et il semble que cette petite fievre qui paroissoit si lente, en ait eu aussi pour fuir aux approches seulement du nom de M. Barbeirac. Tout de bon, Monsieur, il y a du miracle à un si prompt changement, et je ne saurois douter que vos souhaits et vos prieres n'y aient contribué. Jugez de ma reconnoissance par leur effet. Ma fille est de moitié de tout ce que je vous dis ici : elle vous fait mille remercîments, et vous conjure d'en faire beaucoup à M. Barbeirac. Nous sommes trop heureuses de n'avoir plus qu'à prendre patience, et de la rhubarbe, dont elle se trouve tout à fait bien. Nous ne doutons pas que dans cet état de repos, M. Barbeirac n'approuve ce remede, avec un régime qui est quelquefois le meilleur de tous. Remerciez Dieu, Monsieur, et pour

vous, et pour nous; car nous ne saurions douter que vous ne soyez intéressé dans cette reconnoissance; et puis, Monsieur, jettez les yeux sur tous les habitants de ce château, et jugez de leurs sentiments pour vous.

La Marquise de Sévigné.

LETTRE

De Madame la Comtesse DE GRIGNAN.

Le 18 Avril 1736.

VOTRE politesse ne doit point craindre, Monsieur, de renouveller ma douleur, en me parlant de la douloureuse perte que j'ai faite. C'est un objet que mon esprit ne perd pas de vue, et qu'il trouve si vivement gravé dans mon cœur, que rien ne peut ni l'augmenter, ni le diminuer. Je suis très-persuadée, Monsieur, que vous ne sauriez avoir appris le malheur épouvantable qui m'est arrivé, sans répandre des larmes; la bonté de votre cœur m'en répond; vous perdez une amie d'un mérite et d'une fidélité incomparables; rien n'est plus digne de vos regrets; et moi, Monsieur, que ne perdai-je point, quelles pen-

fections ne réunissoit-elle point, pour être à mon égard par différents caracteres plus chere et plus précieuse ! Une perte si complete et si irréparable ne porte pas à chercher de consolation ailleurs que dans l'amertume des larmes et des gémissements. Je n'ai point la force de lever les yeux assez haut pour trouver le lieu d'où doit venir le secours ; je ne puis encore tourner mes regards qu'autour de moi, et je n'y vois plus cette personne qui m'a comblée de bien, qui n'a eu d'attention qu'à me donner tous les jours de nouvelles marques de son tendre attachement, avec l'agrément de la société. Il est bien vrai, Monsieur, il faut une force plus qu'humaine pour soutenir une si cruelle séparation et tant de privation. J'étois bien loin d'y être préparée : la parfaite santé dont je la voyois jouir, un an de maladie qui m'a mise cent fois en péril, m'avoient ôté l'idée que l'ordre de la nature pût avoir lieu à mon égard. Je me flattois, je me flattois de ne jamais souffrir un si grand mal ; je le souffre, et le sens dans toute sa rigueur. Je mérite votre pitié, Monsieur, et quelque part dans l'honneur de votre amitié, si on la mérite par une sincere estime et beaucoup de vénération pour votre vertu. Je n'ai point changé de sentiment pour vous depuis que je vous connois, et je crois vous

avoir dit plus d'une fois qu'on ne peut vous honorer plus que je ne fais.

La Comtesse de Grignan.

LETTRE.

De M. le Marquis DE GRIGNAN.

A Grignan, le 23 Mai 1696.

VOUS comprenez mieux que personne, Monsieur, la grandeur de la perte que nous venons de faire, et ma juste douleur. Le mérite distingué de Madame de Sévigné vous étoit parfaitement connu. Ce n'est pas seulement une belle-mere que je regrette, ce non n'a pas accoutumé d'imposer toujours; c'est une amie aimable et solide, une société délicieuse. Mais ce qui est encore bien plus digne de notre admiration que de nos regrets, c'est une femme forte dont il est question, qui a envisagé la mort, dont elle n'a point douté dès les premiers jours de sa maladie, avec une fermeté et une soumission étonnante. Cette personne si tendre et si foible pour tout ce qu'elle aimoit, n'a trouvé que du courage et de la religion, quand elle a cru ne devoir songer qu'à elle, et nous avons dû remarquer de quelle

utilité et de quelle importance il est de se remplir l'esprit de bonnes choses et de saintes lectures, pour lesquelles Madame de Sévigné avoit un goût, pour ne pas dire une avidité surprenante, par l'usage qu'elle a su faire de ces bonnes provisions dans les derniers moments de sa vie. Je vous conte tous ces détails, Monsieur, parce qu'ils conviennent à vos sentiments et à l'amitié que vous aviez pour celle que nous pleurons : et je vous avoue que j'en ait l'esprit si rempli, que ce m'est un soulagement de trouver un homme aussi propre que vous à les écouter, et à les aimer. J'espere, Monsieur, que le souvenir d'une amie qui vous estimoit infiniment, contribuera à me conserver dans l'amitié dont vous m'honorez depuis long-temps ; je l'estime et la souhaite trop pour ne pas la mériter un peu. J'ai l'honneur, ect.

Grignan.

Fin des nouvelles Lettres de Madame DE SÉVIGNÉ.

AVERTISSEMENT.

LES Lettres de Madame de Simiane ne sont point indignes de paroître à la suite de celles de Madame de Sévigné: on y trouve un air de famille. Celle où elle peint un vieux domestique de son père, fondant en larmes devant le portrait de son ancien maître, est un modele de la sensibilité la plus honnête et la plus touchante.

LETTRES

DE MADAME LA MARQUISE DE SIMIANE.

LETTRE PREMIERE.

A Aix, ce 20. Mars 1731.

VOUS cherchez et vous attendez des prétextes pour me donner de vos nouvelles, Monsieur. Je ne sais pas si c'est là une politesse dans le pays que vous habitez; mais je vous déclare que chez moi c'est une offense, et que si vous avez la Cour pour vous, j'ai pour moi la simplicité et la sincérité de l'amitié. Vous me deviez plutôt une relation de votre voyage, et entrepris et commencé sous les auspices les plus glacés et les plus effrayants. Vous voilà donc arrivé en bonne santé; il falloit me le dire, et me tirer de la véritable inquiétude où j'ai été pour vous, et dont pourtant Monsieur de... eut la bonté de me

tiret ; car, ne vous en déplaise, vous lui avez donné toutes les préférences. Mais, Monsieur, d'où datez-vous votre lettre, et quel souvenir réveillez-vous en moi ? Si vous n'étiez pas bien sûr d'être toujours bien reçu, il est certain que vous auriez trouvé un excellent moyen d'y parvenir. Je n'ai pu résister au desir de remercier M. le Comte de son précieux souvenir ; la joie est babillarde, la mienne a été excessive en apprenant que ce Prince pour lequel j'ai tant de respect et d'attachement, ne m'avoit point oubliée ; faites-moi l'amitié de lui donner cette lettre, et vous lui donnerez le prix qu'elle n'a point.

Il court un bruit que vous ne reviendrez pas si-tôt, Monsieur : et que deviendra Belombre ? Je n'ai point encore été à Marseille, l'ennui y augmente au point de me préparer des voies aisées à ce que j'ai dans l'esprit ; le temps ne nous nuit pas, vous m'entendez. J'ai fait mes derniers efforts pour accommoder l'affaire de Madame de... ; ils ont été inutiles : elle est à Paris, cela est toujours gagné en attendant le reste. J'espere que vous voudrez bien nommer mon nom chez vous à Monsieur et à Madame d'O... Rien n'égale le sincere attachement avec lequel je vous suis, &c.

LETTRE II.

A Aix, ce 30 Avril 1731.

EST-IL possible, Monsieur, que vous vous soyez souvenu de la misérable petite breloque que j'avois pris la liberté de vous demander? J'en suis ravie, non pas pour elle, dont je ne me soucie, en vérité, point du tout, mais parce que cette attention de votre part me marque la continuation de l'honneur de votre amitié qui me flatte et m'est extrêmement précieuse. Je vous remercie donc, et vous prie de ne plus penser à cette boîte. Nous sommes gens qui donnons dans la mode, et qui ne voulons point de vieilleries: c'est bien assez d'être soi-même une antique, sans en orner ses poches.

Vous m'avez envoyé, Monsieur, une lettre charmante de notre Prince. Je ne devrois pas en souhaiter souvent de pareilles: elles réveillent tous mes regrets. J'ai besoin d'oublier et d'être oubliée; le dernier est un ouvrage aisé: cependant je ne puis m'empêcher de vous supplier de faire ma cour à ce grand Prince quand vous en aurez l'occasion.

Vous ne me dites rien de Madame d'O...

je compte pourtant que vous avez la bonté de parler quelquefois de moi avec elle, et de lui rendre de bons témoignages de mes sentiments.

Je n'ai jamais eu trop bonne opinion de l'affaire de Madame de...: malgré sa grande confiance, il faut voir ce que cela deviendra.

Vous me surprenez, Monsieur, en m'annonçant un certain oncle; je croyois les projets de ce côté-là bien éloignés, et d'un autre côté le frere n'a pas besoin de secours, ni de conseil de famille. Je vous rendrai compte de tout cela dans peu: voici le temps de Belombre qui s'approche, dont je suis ravie.

J'arrive d'Avignon où j'ai été faire une petite course. Je suis dans les horreurs de ma maison de ville, les ouvriers me font enrager. Revenez, Monsieur, ce sera à la grande satisfaction de vos amis, et surtout de moi qui vous honore, et qui suis avec un très-sincere attachement, ect.

LETTRE III.

A Belombre, le 18 Juillet 1732.

Si je n'ai pas eu l'honneur de vous écrire depuis que je suis à Belombre, Monsieur,

ce n'est pas assurément que je n'aie bien pensé à vous, tout m'y rappelle vos bontés et votre aimable société; mais ce sont des regrets bien amers quand on est privé. J'aurois pu vous parler des ouvrages du Frere Côme, que la sécheresse a presque anéantis: voilà d'abord un sujet triste. Nous sommes brûlés par la plus violente canicule: autre affliction. Et je n'aurois rien à vous dire de tout ce que vous auriez cherché dans ma lettre: voilà le sujet de mon silence. Bien des circonstances m'en ont imposé un, qu'il n'est pas à propos ni prudent de rompre. J'ai souffert de cette contrainte; mon zele a pensé s'échapper, mais la réflexion qu'il pourroit nuire l'a arrêté: voilà tout ce que je puis vous dire.

Vous retardez bien votre retour, Monsieur; vous avez pris goût à marcher l'hiver: il falloit nous revenir voir dans le beau mois de Septembre.

Je suis bien touchée du souvenir de Madame d'O... et de Madame d'Armentieres; ayez la bonté de bien parler de toute ma reconnoissance et de mon attachement pour elles. Je ne sais si je n'aimerois pas mieux ignorer les marques si touchantes de leur amitié, que de les savoir pour m'en attendrir au point que je le fais. Il s'éleve des regrets dans mon cœur que les réflexions ont bien de la peine à

calmer; je suis beaucoup moins sensible aux promesses de me faire faire des miracles.

Vous m'avez envoyé, Monsieur, le plus joli livre que l'on puisse lire, et dans le goût le plus neuf. Je comprends que les Auteurs rigoureux y trouvent des défauts; mais les femmes, accoutumées aux négligences de l'écriture, n'en sont point choquées, et sont charmées des traits d'esprit dont cette histoire pétille par-tout. Madame d'Orves qui l'a lu avec grand plaisir, me prie de vous faire cent mille compliments de sa part. J'ai envoyé ce livre à M....; mais avec votre permission, je l'ai prié de me le renvoyer bien vîte, car je le garde pour moi, et vous supplie instamment, dès que la suite paroîtra, de me l'envoyer par la même voie. J'attends cette galanterie de votre part, et vous rends un million de graces de vous être souvenu de moi dans cette occasion.

Je crois que vous ne manquez pas de gens à Marseille qui vous disent toutes les nouvelles du pays, ainsi je ne tomberai point dans la répétition, que pour vous dire mille et mille fois que personne ne vous honore, Monsieur, et n'est avec un plus sincere attachement, ect.

LETTRE IV.

Du 11 Décembre 1731.

J'AI grand regret, Monsieur, à tous les pas précipités et inutiles que vous avez faits, et qui nous ont dérobé les momens que vous nous aviez destinés. Votre courte apparition n'a fait qu'augmenter le désir que nous avions déja d'avoir l'honneur de vous voir; il a fallu contraindre nos empressemens, ravaler toutes nos questions, réprimer notre curiosité sur cent mille choses, et vous en laisser ignorer aussi un grand nombre. J'aurois bien sérieusément souhaité de pouvoir vous entretenir un peu avant votre arrivée à Marseille, parce que je sens que personne n'est plus véritablement votre amie que moi. Ce Prince a tout dérangé, et, en vérité, ce n'étoit pas trop la peine de s'en faire une si grande fête. Il méprise tout, il ne se soucie de rien, les honneurs le fatiguent, et il ne lui vient pas dans l'esprit, encore moins dans le cœur, de savoir le moindre gré aux gens qui se tourmentent le plus pour lui. Si cette fierté étoit soutenue d'un cortege et d'une représentation respectable, ce seroit une consolation; mais si vous voyiez ce

train et ces figures, vous ne leur donneriez pas le moindre asyle; et si vous leur donniez quelque chose, ce seroit l'aumône. Notre ville d'Aix, et sur-tout le cours, étoient cependant le plus beau spectacle que l'on puisse imaginer. Je sais bien que Marseille en auroit encore eu de plus magnifiques à présenter; mais il n'en auroit pas été ému davantage : ainsi je vous conseille de prendre patience, et de nous venir voir. Je suis chargée, Monsieur, de vous faire cent mille compliments de la part de M. le Comte de Coëtlogon, Syndic des Etats de Bretagne, et de vous supplier de vouloir bien vous charger du soin de faire embarquer pour un bâtiment sûr et connu de vous, des provisions d'huile d'olive, et autres raretés de Provence qu'il m'a demandées, et que je vous adresserai à Marseille, selon qu'il m'en a priée.

Soyez bien persuadé, s'il vous plaît, de sa sincere reconnoissance, et que ce n'est pas un discours ordinaire, mais les véritables sentiments d'un cœur qui vous aime et vous honore parfaitement.

J'ai l'honneur d'être au-delà de toute expression, Monsieur, ect.

LETTRE

LETTRE V.

A Aix, le 24 Décembre 1731.

JE ne pourrois en quatre pages d'écriture répondre aux quatre lignes que je reçois de vous, Monsieur: je n'ai jamais rien vu de si joli, de si galant: comment faites-vous pour rendre si agréable un compliment si commun, si trivial, si répété? expliquez-le-moi, je vous en prie. Désespérée de ces lettres de bonne année, il me prend envie de souhaiter toutes sortes de guignons à ceux à qui j'écris, afin de varier un peu la phrase. Je n'ai pas la force de commencer par vous; ainsi, Monsieur, apprenez que je vous souhaite de bonnes années sans nombre, tous les bonheurs que vous méritez, et que je suis avec un attachement très-parfait, ect.

On ne parle que de votre passion pour Frere Côme, et de la sienne pour vous; je vous en félicite, Monsieur.

LETTRE VI.

Du 16 Mars 1732.

J'AI reçu, Monsieur, tous les desseins que vous avez eu la bonté de m'envoyer : nous allons exécuter : vous êtes le maître de la salle à manger de Belombre, faites-y tout ce qu'il vous plaira, mais dans le plus simple. Il me prend des inquiétudes terribles, que tant de délicatesse dans les ornements n'en requierent dans les mets qui seront servis dans toutes les salles à manger. J'ai peur qu'il ne m'arrive quelque confusion, dont vous serez le premier spectateur, s'il vous plaît. Adieu.

M. de B.... est arrivé en bonne santé à Paris, sans encombre. Sa chaise s'est cassée à Nevers, il a été obligé d'y en acheter une. Mon Dieu ! qu'un petit Gentilhomme à lievre est heureux dans sa gentilhommérie ! rien ne le trouble, il n'espere rien, il ne craint rien, ses jours coulent dans l'innocence; il est sans passion et sans ennui, il n'a soin que de ses guêtres, elles font tout son équipage ; quand elles se coupent, une aiguillée de fil en fait l'affaire. Je le place dans les montagnes du Forez et du Vivarais, afin que les nou-

velles ne parviennent à lui qu'au bout de deux ou trois ans. Il me semble que je le vois d'ici, tant mon imagination se remplit vivement de cette idée. Qu'il y a loin de lui à M. le G. P. Je vous prie de lui faire valoir que malgré mon goût et ma subite inclination pour ce paisible Forestier, je l'aime encore davantage dans le moment : c'est tout ce que je puis dire de plus fort. Adieu, Monsieur : honorez toujours de votre amitié la personne du monde qui vous est le plus sincérement dévouée.

LETTRE VII.

Du 30 Mars 1732.

CELA est tout simple, vu le temps présent. On arrive à Paris chaise rompue, brancards brisés : on n'est pas plutôt arrivé, qu'on a ordre de ne point paroître à la Cour et de rester à Paris, et le lendemain lettre de cachet pour revenir à A..?. Grande exactitude à obéir, et pour cela chaise neuve qui coûte bien de l'argent, mais qui est magnifique. On revient à tire d'aile : on conte son aventure à tout le monde : on apprend en arrivant que M. le premier Président part le lendemain

pour Paris : on y va dès le matin, visite ordinaire : on parle de chemins, de la pluie et du beau temps, et le jour d'après on siege et on préside à la Grand'Chambre, où l'on est actuellement, et voilà tout, il n'y a ni plus ni moins à cette aventure. On rapporte pour cinq cents écus de jolis bijoux, sans compter la chaise de poste, et on se porte à merveille.

Je vous suis tendrement acquise, Monsieur.

LETTRE VIII.

Du 8 Avril 1730.

VOUS approuvez bien, Monsieur, que l'on aime ses domestiques; vous voulez bien qu'on leur rende tous les services que l'on peut; vous convenez bien que vous êtes en place pour acquitter vos amis de ce devoir. Enfin, vous permettez bien que je m'adresse à vous avec toute sorte de confiance pour vous demander une grace : la voici, Monsieur, dans ce petit mémoire; elle intéresse un de mes gens, elle fait sa fortune, elle fera le motif de ma très-vive et sincere reconnoissance.

Comment vous portez-vous, Monsieur? Savez-vous toutes nos lettres de cachet et

nos exils laïques et ecclésiastiques ? J'en reviens à mon Gentilhomme de Vivarais, et vous souhaite de bonnes et heureuses fêtes à la façon du pays.

LETTRE IX.

Du 25 Juin 1732.

On me dit hier au soir que vous aviez une place de Conseiller d'honneur dans le Parlement. Je vous en fais mon compliment, Monsieur. C'est à vous à y mettre une juste valeur, et à la proportionner à cet objet. Il me semble que cette place vous étoit due de droit, et que cet événement est des plus simples ; mais je veux bien que vous sachiez que, depuis les plus petites jusqu'aux plus grandes choses, tout ce qui vous regarde me touche et m'intéresse infiniment. Les grandes nouvelles de Paris ôtent la parole : c'est à cela que j'attribue votre long silence.

Vous avez un bon cœur, Monsieur ; vous avez des entrailles ; vous savez ce que c'est qu'un vieux et ancien domestique d'un pere et d'une mere tendrement aimés. Voilà un pauvre vieillard affligé que je vous présente, Monsieur; il n'étoit pas domestique, mais excellent sculpteur, qui

a travaillé toute sa vie aux châteaux de Grignan et de la Garde : c'est un ouvrier qui a été admirable, et de pair avec les plus fameux. Il travaille encore à quatre-vingt ans qu'il possede ; au surplus bon et honnête homme. Ce misérable pere a un fils qui le soulageroit dans sa vieillesse ; il s'est avisé de donner un soufflet à son sergent, le voilà aux galeres pour la vie. Il est venu à moi tout en larmes, je lui ai dit toute l'impossibilité de ravoir ce fils ; il le sait, il m'a montré cette lettre que je vous envoie de l'Abbé de Suse, Aumônier du Roi. Je vous conjure, Monsieur, de vouloir accueillir charitablement et cordialement ce pauvre homme, cela le consolera : dites-lui que vous lui accordez votre protection ; et puis dans la suite nous verrons s'il y auroit quelque moyen de le servir réellement. Il sera content de cela, et vous me ferez un sensible plaisir. Quand je vois un vieux bon-homme que j'ai vu toute ma vie chez mon pere, que je le vois fondre en larmes devant son portrait, je vous avoue que s'il me demandoit mon bien, je crois que je le lui donnerois, et je vous avertis que je vous fatiguerai beaucoup au sujet de ce fils galérien, prenez courage et armez-vous de patience.

Ce ne sera plus que le 7 que j'aurai l'honneur de vous voir, Monsieur ; je

vous dirai les raisons, elles sont trop longues pour une lettre qui l'est déja beaucoup, mais que je ne finirai pas sans vous dire que M. le Chevalier de Castelane, d'accord avec mon traître de valet-de-chambre, après m'avoir empêchée d'entrer dans ma nouvelle maison pendant huit jours, sous prétexte de la couleur que l'on mettoit au plancher, m'y menerent il y a deux jours, et que je trouvai la maison meublée depuis la cave jusqu'au grenier, sans qu'il y manquât un clou, toutes les fenêtres et cheminées du rez-de-chaussée posées; enfin, affaire de Fées: voyez si cela se peut souffrir; c'est un enchantement de toutes les façons; et Belombre m'est un peu obligé cette année.

Adieu, Monsieur: j'ai un extrême desir d'avoir l'honneur de vous embrasser.

LETTRE X.

Du 28 Juillet 1732.

MONSIEUR l'Intendant revient donc de son rocher; s'il est aussi brûlant que les nôtres, je le plains beaucoup. Sait-il bien, cet aimable Intendant, qu'il y a long-temps que nous ne l'avons vu, et qu'il ne faut pas mettre les gens en goût, et

puis les planter là ? On a cent choses à lui dire, encore plus à entendre. Sait-il bien encore qu'il est attendu vendredi à Belombre, et que les draps sont déja dans son lit ? ce sont mes nouvelles, j'ai cru devoir les lui communiquer.

LETTRE XI.

Du 22 Août 1732.

LES timides nymphes de Lovône ne répondent pas à des chants si doux et si séduisants Si on les agace trop, j'ai peur qu'elles ne se gâtent. C'est le temps des complots, il s'en forme un tout le long de la côte pour leur faire perdre cette belle simplicité, qui est tout leur ornement. Déja les voilà tristes à mourir d'avoir vu échouer une partie sur la mer, dont elles s'étoient flattées; venez demain pour les consoler, amenez M. de R... on le desire, et on veut bien qu'il le sache. Mais ne sont-ils pas deux ? Faites sur cela ce que vous jugerez à propos : mais surtout faites des vers, Monsieur; car en vérité vous les faites bien jolis; vous le savez bien, et vous n'avez que faire de ma fade louange.

LETTRE XII.

Du 20 Septembre 1732.

MILLE et mille graces soient rendues à qui m'a envoyé un vent si aimable et si favorable, si délectable, si guérissable, et toutes choses en *able*. Il est sept heures, et l'estomac n'a rien dit; nous avons eu grand monde, tout est reparti. Les chasseurs ignorant l'intention qu'on avoit sur eux, se sont fatigués à la chasse, et faisoient mauvaise figure le soir auprès des Dames : ils font leurs très-humbles excuses. J'aurois de la gaieté aujourd'hui, si je ne regrettois la journée d'hier, dont je profitai si mal; ainsi va le monde.

Je suis pénétrée de vos bontés et de vos attentions, Monsieur. Etre enchanté auprès d'Armide, et se souvenir de ses amis, c'est une très-belle action. Bonjour, belle Armide.

LETTRE XIII.

Du 26 Octobre 1732.

EST-CE de Maroc que vous m'avez envoyé une si belle peau, Monsieur? Hélas! je n'en doute pas; je ne vous vois plus, je n'ai plus l'espérance de jour à autre de vous voir arriver, tantôt à dîner, tantôt à souper. Le Chancelier O..... ne vous annonce plus, ni vous, ni vos volontés. Enfin, c'est un changement auquel je ne m'accoutume pas, et dont toutes les gentillesses de mon petit palais ne me consolent point. Je me suis jettée dans une retraite totale; les orages, les éclairs, les tonnerres, sont ma seule compagnie, et ont si bien rompu tout commerce avec le reste du monde, que voilà trois ou quatre couriers qui ne passent point; ainsi pas la moindre petite nouvelle. M. de..... nous a quittés; le Chevalier d.... est à S. Marc, et celui de L.... chez ses parents. Je suis avec Pouponne et mes pensées, tant bonnes que mauvaises. Vous êtes l'objet des premieres: ne m'oubliez pas, je vous prie, Monsieur.

LETTRE XIV.

Du 21 Novembre 1732.

JE suis au désespoir, Sineti n'est point ici : je lui envoie dans l'instant un porteur exprès à Apt, il sera ici demain au soir sans faute. Conservez-lui votre bonne volonté et votre précieuse amitié : vous êtes un ami du premier ordre. Je suis dans l'enchantement de la bonté de votre cœur ; vous ne sauriez rien faire qui ne fasse plus de plaisir assurément que de placer ce pauvre garçon. Je vous conjure de l'attendre, je voudrois le tenir ; mais enfin, il sera sûrement vendredi à Marseille avec tout le secret et les précautions nécessaires.

Je suis au milieu de cent mille voix qui m'étourdissent ; je ne sais ce que je dis ; mais je sais que je vous aime de tout mon cœur. Je n'ai pas le temps de vous dire cela plus poliment.

LETTRE XV.

Du 22 Novembre 1732.

Si les choses inanimées ne vous apprennent rien de moi, Monsieur, il ne faut pas que vous espériez d'avoir jamais de mes nouvelles, avec le divorce que j'ai été faire avec tous les mortels. Mais voyez de quoi je me suis allée aviser ; si j'avois prévu l'embarras où cela me mettoit, par rapport à vous, je serois demeurée parmi les hommes, & à portée qu'il n'en parût aucun devant vous qui ne vous parlât de moi. Je ne vois plus de remede à ce mal que de venir vous-même : vous me l'avez promis, et j'entends encore le François. Venez donc en propre personne, Monsieur ; venez triompher de toutes mes résolutions, et les voir céder au foible que j'ai pour vous, et dont ce babillard de L..... vous a parlé, si je ne me trompe, dans une de ses lettres. Je ne sais plus ce qu'est devenu mon gendre Castellane, son frere est revenu de ses montagnes ; la ville se remplit : voilà à peu près toutes mes nouvelles. Ma pendule attend sa console, et sa console, à ce que je comprends, attend son ouvrier ; et moi je vous attends.

avec une impatience proportionnée à tous mes sentiments pour vous, Monsieur; vous les connoissez, mais non encore tels qu'ils sont. J'ai cependant une grande quantité de choses à vous dire; je ne sais par où commencer. Je crois qu'il faut capter d'abord la bienveillance de mon lecteur, en lui disant que j'ai vu la beauté B.... J'ai dîné avec elle chez Madame de ..... je l'ai contemplée tout à mon aise: cela est beau certainement: cela est pâle: cela est maigre; cela est changé; mais j'ai démêlé tout cela, je la vois telle qu'elle est naturellement, et telle que vous l'avez vue. Je l'ai admirée; hélas! en femme qui n'a plus de raison de lui trouver des défauts. J'en suis enchantée. Le premier article vous a-t-il mis de belle humeur?

L.... pénétré de votre amitié et de vos vues pour lui, vouloit partir ce matin. Je l'arrête encore quelques jours sur la phrase de votre lettre, qui lui donne congé jusqu'à la revue. J'ai de sérieuses raisons pour le garder ce peu de temps. Le Marquis de .... doit passer à Aix; je serai bien aise de le voir, et il me faut mon grand-maître de cérémonies, vous le voulez bien, j'en suis sûre.

LETTRE XVI.

Du 30 Novembre 1732.

JE n'ai point vu le pauvre S..... Monsieur, il ne me trouva point chez moi, et quand j'envoyai chez lui en rentrant, il étoit malade et prêt à se coucher. Je suis véritablement en peine de lui : son pere n'est point trop mal; mais je crois qu'une petite absence et un peu de repos lui étoient absolument nécessaires. Son département et ses fonctions me semblent pénibles; l'air contagieux d'un hôpital n'est pas sain; vous avez de la bonté pour lui, vous voulez le conserver, vous en avez trouvé le seul moyen, je vous en remercie.

Que vous dirai-je de plus, sinon que nous l'aimons tendrement, que nous le regrettons au-delà de toute expression, et que je n'ai d'autre consolation en le perdant, que de penser que vous le connoîtrez bien, et que vous l'aimerez à proportion, et que vous trouverez en lui tout ce que vous cherchez dans un ami sincere, sage et fidele. L'âge ne fait rien à l'affaire, ses bonnes qualités ont soixante ans; il vous consolera de vos peines et de l'ingratitude des faux amis. Les attachements sont la source de toutes les mien-

nes : c'est une expérience que je fais depuis que je suis au monde, et il y a longtemps. J'ai passé par toutes sortes de peines, d'indigences, de tribulations : tout m'a secouée; mais rien ne m'a abattue, que ce qui a attaqué mon cœur du côté de l'amitié. Ménagez donc ma sensibilité, Monsieur; et puisque je vous aime, aimez-moi un peu avec tous mes défauts; mon sauvage, ma retraite, mon divorce avec le monde, que tout cela ne vous rebute point; gardez-moi pour les moments où le goût de la solitude et des réflexions vous prendra; ne serai-je pas bien flattée de vous voir venir à moi, quand vous voudrez être à vous? J'avois dans ma jeunesse une amie du premier ordre pour la sagesse, le bon conseil, le bon esprit, la vertu, et je ne la voyois presque jamais, parce que j'étois toujours comme les gens ivres : mais dès que mon ivresse passoit un peu, ou qu'il m'arrivoit quelque encombre, je courois à elle; elle en badinoit, et me savoit très-bon gré de mes retours, dont elle connoissoit tout le prix. Ayez la bonté de ne pas croire que je veuille faire de comparaison; à Dieu ne plaise, je n'ai de tout cela que la solitude.

J'oublie avec vous, Monsieur, que j'ai fort mal aux yeux. Adieu donc, Monsieur, jusqu'au retour de ma vue.

LETTRE XVII.

Du 5 Décembre 1732.

JE n'ai vu de tout ce que vous m'envoyez, que la console qui est charmante; je vous en remercie de tout mon cœur, Monsieur. Je ne doute pas que vous ne l'ayez faite vous-même : toute la délicatesse de votre esprit aura passé dans vos doigts, et cela fait un ouvrage parfait. Je n'ai donc point vu la noce : mon premier mouvement m'y portoit, la réflexion m'a arrêtée, et n'ayant fait aucune visite dans la ville, celle-là auroit paru singuliere. La petite femme sera heureuse avec un très-honnête homme et dans une belle ville.

Je vous renvoie la lettre de notre ami M..... Monsieur, elle est écrite à merveille. J'y apperçois des sentiments pour vous que je comprends mieux que personne, et je l'en aime davantage. Quand il vous viendra quelque lettre de la petite Angloise, faites-m'en part, je vous en prie, mais surtout de ce qui se sera passé le deux de ce mois. Comptez sur ma discrétion, comme je compte ne pouvoir savoir rien de bien sûr, que ce que vous recevrez.

J'ai bien envie d'avoir l'honneur de vous voir ;

voir ; il me semble qu'il faudroit se rassembler pour écouter les nouvelles de ce moment présent..

LETTRE XVIII.

Du 29 Décembre 1732.

J'AI si peur que vous ne me souhaitiez la bonne année le premier, que je me dépêche de faire mon compliment : le voici. Bon jour et bon an, Monsieur, et tout ce qui s'ensuit : voilà mon affaire faite, et très-bien faite, je le soutiens : car trois mots qui viennent d'un cœur bien sincere et bien à vous, valent un trésor. Divertissez-vous à présent à tourner joliment votre réponse & vos souhaits ; cela ne m'embarrassera point et me fera grand plaisir. Je vous pillerai et ferai mon profit de ce que vous me direz. Et pourquoi non ? vous pillez mon sallon, mes corniches, etc. Il est vrai que le vol n'est pas égal ; mais il y a de grands et de petits voleurs..

Adieu, Monsieur. Que je vous plains ces jours-ci !

LETTRE XIX.

Du 1er. Février 1733.

O DAME ! c'est que je suis la plus raisonnable et la plus juste personne qui soit sur terre : vous allez voir. Je veux bien vous oublier ; mais je ne veux pas que vous m'oubliiez ; je n'entendrois aucune raillerie, et je gronderai dès qu'il y aura un intervalle un peu considérable. Voilà, Monsieur, sur quoi il faut que vous comptiez, s'il vous plaît : et ne venez point tenir de mauvais propos ; que c'est par discrétion que vous ne voulez pas interrompre ma retraite ; mauvaises raisons non reçues. Quant aux miennes, pour un marché qui paroît inégal, avec un peu de méditation, que vous y trouverez de choses flatteuses ! Je vous y renvoie, Monsieur. Je voudrois bien vous voir ici, je soupire après Belombre, je veux que vous vouliez y venir souvent passer des soirées avec nous ; vous savez parler toutes sortes de langues, vous savez vous accommoder à tous les esprits ; vous savez permettre que l'on tienne son imagination un peu enchaînée et dans le solide et le sérieux : n'êtes-vous pas charmant ? moyennant quoi ne

renoncez point à moi, et soyez persuadé que je vous suis sincérement et tendrement attachée, Monsieur, et pour la vie.

LETTRE XX.

Du 17 Février 1733.

QUAND je ne vous serois venue dans l'esprit que le vendredi des cendres, c'étoit bien assez, Monsieur, pour exciter ma reconnoissance ; mais vous souvenir de moi au milieu du bal et des plaisirs les plus vifs du carnaval, il y a de quoi me faire tourner la tête. Vous excusez mieux que moi le marché que je vous ai proposé ; je ne saurois parvenir à vous oublier, c'est une chose étrange que mon foible pour vous ; je prends le parti de ne plus combattre ce penchant, de vous aimer de tout mon cœur, et de penser à vous bien tendrement et bien solidement ; car mes pensées ne sont point frivoles : je vais au fait. Je vous enrichis, je vous établis, je vous marie, je vous fais le sort du monde le plus joli et le plus heureux ; je me place à portée de voir tout cela, je vous possede à Belombre. Enfin, que ne fais-je point ! je défie l'imagination vive et jeune de votre An-

gloise d'aller plus loin. Cette lettre de rencontre est en effet un portrait où l'on voit cette personne. Il y a dans mes châteaux en Espagne de la voir à Marseille à la suite de Madame votre mere, à qui je fais vous rendre une visite, et voir la Provence. Si vous ne trouvez pas que je m'occupe assez de vous, vous n'avez qu'à dire. Ne grondez point Madame d'Héricourt de vous avoir négligemment envoyé cette lettre : au contraire, dites lui de vous en envoyer tant qu'elle pourra : elles sont vives et jolies. Nous savons ici toutes vos fêtes : savez-vous les nôtres ? et la résurrection de l'ordre de Méduse ? J'ai reçu des descriptions de la Cour et de Paris, qui donneroient envie de s'en éloigner, si nous n'étions pas déja au bout du monde. Mais y sommes-nous mieux ? non : concluons qu'il faut se faire une habitation au-dedans de soi, y admettre bien peu de gens, la décorer d'ornements solides et agréables, avoir un M. Lainé qui donne de beaux desseins, les bien exécuter soi-même, et s'y renfermer. M'entendez-vous, Monsieur ? vous ferez fort bien : car pour moi je ne m'entends presque plus, et sens que j'extravague. Adieu, etc.

LETTRE XXI.

Du 19 Mars 1733.

VOUS avez eu la bonté, Monsieur, de faire espérer l'honneur de votre protection au sieur Ferraud qui se présente à vous aujourd'hui. Il a une grosse famille, de jeunes, jolies et sages filles; tout cela demande un peu de bien, et il n'en a point; un petit emploi pourvoiroit à tout; je vous le demande pour lui, et je joins mes prieres à celles de M. de B..... C'est la mouche du coche; mais n'importe, ma reconnoissance n'en perdra rien de sa force, non plus que tous les sentiments que vous me connoissez pour vous, Monsieur, et que je vous ai voués pour toute ma vie.

LETTRE XXII.

Du 28 Avril 1733.

IL m'est revenu que M. de B.... compte que vous souperez chez lui le jour que vous arriverez à Aix, Monsieur, et moi, je compte sur cet honneur-là aussi, et j'ai

invité et prévenu le P. de R.... qui s'y attend : évitez une querelle qui deviendroit sérieuse entre M. de B.... et moi, d'autant plus que les esprits sont aigris de part et d'autre par plusieurs poissons d'Avril qui ne sont pas encore digérés. Sérieusement ayez la bonté d'écrire un mot au P. pour lui apprendre votre engagement avec moi, et instruisez-moi de votre marche; elle me seroit bien agréable, si elle ne m'annonçoit pas une absence longue et insupportable.

LETTRE XXIII.

Du 25 Mai 1733.

Je fais tout le cas que je dois de votre aimable attention pour moi, Monsieur ; rien n'est perdu avec une personne qui en connoît tout le prix. Je vous remercie donc de tout mon cœur de m'avoir appris votre arrivée à Paris. Je m'étois avisée d'être inquiete de vous, au hasard que l'on se moquât de moi d'être en peine de quelqu'un qui est jeune, qui se porte bien, et qui voyage dans le mois de Mai. Votre lettre a tout rassuré, et m'a fait un grand plaisir; il n'y a que la date qui m'en déplaît. Quand je vous vois à deux cents

lieues de nous ; quand je pense que Belombre sera sans vous cet été, je m'afflige et je suis toute découragée. Mais de quoi vous vais-je parler ! vous avez bien d'autres idées. Nous voilà dans les grandes mers, vous avez trouvé M. votre pere encore foible et infirme, je le sais par le P. de R.... Madame votre mere en bonne santé ; vous leur avez nommé mon nom, j'en suis persuadée : vous avez trouvé Madame de .... toujours la même, et se souvenant de ses anciennes amies : mon Dieu, que cela est beau et rare ! Je suis effrayée de tous ces enfants uniques qui ont péri ou qui vont périr, et des maisons sans ressource : beau sujet de réflexion pour les personnes qui ont le temps d'en faire. Nous n'avons rien en ce pays-ci digne de vous être mandé ; des missions, des sermons, Aix en est farci. M. de B... est allé faire une course légere jusqu'à mercredi. Dites-moi des nouvelles de Mademoiselle de P.... (dis-je bien son nom ?) Pouponne est très-étonnée de se voir respectée ; elle vous fait ses petits compliments ; et tout ce qui m'environne vous respecte, vous honore, et me charge de vous le dire. Pour moi, Monsieur, je n'y fais pas tant de façon, je vous regrette et vous aime de tout mon cœur.

LETTRE XXIV.

Du 22 Juin 1733.

C'EST un tableau que tout ce que vous dites du pays où vous êtes, Monsieur; il me semble que j'y suis; gens affairés de riens; gens parlant beaucoup et ne disant rien; gens affectueux qui ne sentent rien; gens écoutants qui n'entendent rien; gens enfin fort aimables qu'il ne faut point aimer; gens sociables, qu'il faut, s'il vous plaît, quitter bientôt pour venir commercer avec gens simples, rustes, brutaux, si vous voulez, mais francs et sinceres, et qui desirent beaucoup votre retour. Ma lettre, Monsieur, est donc allée tout de suite à R..... J'aime mieux qu'elle y soit lue qu'à Versailles. Je n'ai point été surprise de la bonne réception qu'on a faite dans la rue .... à celle que vous avez eu la bonté d'y porter; c'étoit déja une grande avance d'être présentée par vous: mais d'ailleurs le cœur de cet ami n'est pas équivoque; il est de la bonne et vieille roche, et des meilleurs. Je ferai peut-être bientôt usage de son habileté et de son autorité; peut-être aussi que M. P... finira tout: c'est un autre ami à qui j'ai des obligations sans nombre. Il semble qu'il ne soit à Paris

que

que pour mes affaires. Celles qui me tourmentent à présent sont effrayantes : car il s'agit d'une vieille tante qui veut former opposition au paiement du prix d'une terre que j'ai vendue en Bretagne de son gré, de son consentement, et je craindrois quelque confication de la part des acquéreurs ; ce qui n'avanceroit pas les affaires de cette tante, et gâteroit fort les miennes : vous savez ce que c'est que les consignations. Tout ceci est une terreur qui sera peut-être vaine : il ne faut point en parler, s'il vous plaît, pour ne pas réveiller le chat qui dort.

M. le Marquis D..... a passé ici ; il y arriva à huit heures du matin, il a dîné, soupé et couché chez moi, et repartit le lendemain pour Marseille, et tout de suite à Toulon, où il est.

J'ai été charmée de la pension de notre pauvre Comtesse : je m'imagine que vous n'y avez pas nui ; car vous êtes un bon ami, Monsieur, sans faire semblant de rien, *vous ai destapat* : entendez-vous ces paroles ? Vous ne me dites rien de Mademoiselle votre sœur, je ne veux savoir que ce qu'il vous plaira, pourvu que vous sachiez que je m'intéresse sincérement à tout ce qui vous regarde.

Il n'y a rien de nouveau en ce pays-ci. Missions, processions, confessions, resti-

tutions, réconciliations : voilà ce qui nous occupe, et voici bientôt le temps de Belombre, qui m'occuperoit bien agréablement, s'il ne m'y manquoit rien. Mais hélas !.... hélas !.... Adieu, Monsieur, regrettez-nous la centieme partie de ce que nous vous regrettons ; je suis chargée de vous en assurer de la part de toute la société.

LETTRE XXV.

Du 17 Juin 1733.

MONSIEUR le Chevalier de C..... me rendit bien fidélement votre lettre à sept heures du matin, Monsieur : elle me fit grand plaisir. Il me faudroit un Chevalier de C... pour vous porter ma réponse : mais comme le vôtre n'a pas voulu retourner à Paris, me voilà fort embarrassée, et obligée de tout ravaler et de tout garder pour une allée de Belombre, ou pour le coin de mon feu à Aix. Ce que je puis bien dire tout haut, c'est la joie que j'ai qu'un grand personnage m'honore toujours de son amitié, et que les nuages que je craignois, et auxquels je donnois des causes extraordinaires, ne soient qu'un effet tout naturel. Avec cette certi-

tude je souffrirai tous les silences et les apparences d'oubli ; et l'oubli lui-même ; n'est-il pas bien dû aux pauvres absents ? il y a long-temps que l'on sait qu'ils ont tort. Mais revenons à notre affaire. Quand on ne peut rien dire ; que dit-on ? je vous le demande. Je n'ai pas assez d'esprit pour fournir à une conversation forcée ; quand mon cœur ne s'ouvre pas, mon esprit se bouche. Des nouvelles ? hélas ! la ville d'Aix n'en fournit point ; la mission est finie ; la Comédie lui succede demain, nous partons tous pour nos campagnes. La pauvre petite Castellane a eu la fievre ; sœur Lutine en a été bien malade, elle est hors d'affaire. M. de B.. a la fievre double-tierce, et Mademoiselle de.... épouse M. de N.... ; c'est comme si le P. G.... épousoit Mademoiselle C... Voilà pourquoi c'est une nouvelle. Et voici une commission : car vous croyez peut-être, Monsieur, que vous serez tranquillement à Paris sans être chargé de rien pour moi : ne vous en flattez pas. Vous saurez donc que dans un certain petit cabinet de ma maison d'Aix, cabinet où l'on va de ma chambre, cabinet soi-disant mon oratoire, il y a une petite tablette en encoignure, à plate terre, qui me sert de bibliotheque ; elle a trois pans et demi de hauteur : je voudrois une jolie serrure

et une jolie clef angloise ou façon d'Angleterre ; je vous supplie de m'en apporter une avec toutes ses appartenances. Cette encoignure est cintrée et fort jolie, vous vous en souviendrez peut-être. Je suis fort pressée de cette serrure, et je ne la veux que de votre main : vous voyez tout ce que cela veut dire. Que je vais vous regretter à Belombre, Monsieur ! cela ne se peut décrire.

LETTRE XXVI.

Du 28 Juin 1733.

Je vous réitere tous mes compliments, Monsieur, sur le mariage de Mademoiselle votre sœur. Mais, mon Dieu ! dans quelle situation vous trouvera-t-il ce compliment ? L'état où est M. votre pere ne laisse presque pas d'espérance pour lui ; ainsi je m'afflige avec vous plus encore que je ne me réjouis. La douleur se fait plus sentir que la joie, celle de votre noce aura été bien troublée : peut-être aussi que mon imagination va trop loin, et avance des malheurs qui seront éloignés, s'il plaît à Dieu. Je le souhaite bien sérieusement, Monsieur, car je partage vos peines avec beaucoup de tendresse.

Vous m'avez attiré une lettre, Monsieur, qui m'embarrasse infiniment. Quand j'admirois celles de Mademoiselle de P.... je ne croyois pas avoir un jour à y répondre, et cette commission me paroissoit bien entre vos mains. J'ai un style tout dégingandé qui lui paroîtra tout à fait ridicule. Je vais tâcher de le réduire au sens commmun: en tout cas vous corrigerez, s'il vous plaît, et vous la donnerez vous-même, ce qui lui servira d'excellent passe-port.

Rien n'est si solitaire que Belombre, il semble que tous mes amis se sont accordés cette année pour avoir affaire ailleurs. Le Chevalier de.... et moi allons tête à tête. L.... va à B.... ; M. de.... reçoit Madame de M.... ; D.... est à Aix, celui-là reviendra. *Je ne veux pas me dire qu'on s'ennuie à Belombre ; je veux, au contraire, me persuader que l'on est au désespoir de n'y pas être.* Adieu, Monsieur, vraiment j'ai bien d'autres affaires que de babiller avec vous ; je vais faire ma lettre, je suis votre servante très-humble.

LETTRE XXVII.

Dule Juillet 1753.

QU'EST-CE donc que vous avez, Monsieur ? vous êtes dans votre lit, vous avez mal à la jambe ; êtes-vous tombé ? vous êtes-vous cogné ? Je suis fort occupée de tout cela, et vous comprendrez aisément que c'est l'article qui me touche principalement, puisque je le fais passer avant celui de mes félicitations.

Voilà donc enfin Mademoiselle votre sœur, Madame de L. F. Il ne faut penser qu'au plaisir et à la douceur que vous aurez d'avoir cette chere sœur sous vos yeux, et mariée dans une famille où tout ce qui la compose est fait pour la rendre heureuse ; mais elle leur rendra bien un avantage si précieux ; j'en juge par tout ce que j'entends dire d'elle, et encore plus par le sang qui coule dans ses veines. Je ne veux rien dire de M. son frere en particulier, les louanges en face sont trop grossieres ; il suffit qu'il soit dans mon cœur tel qu'il doit y être ; mais je veux qu'il soit en bonne santé ; j'en reviens toujours là : il ne faut point troubler la fête, s'il vous plaît, Monsieur, par un article si considérable.

Oserois-je vous prier de présenter tous mes compliments, félicitations, vœux, souhaits, à tout ce qui vous appartient ? Faites, je vous prie, souvenir, M. et Madame d'H. de la façon dont je les honore. Madame votre mere ne viendra-t-elle jamais voir ces chers enfants? la Provence devient son pays. Il faut y mener cette aimable Angloise, sa présence dédommagera bien de la privation de ses lettres.

Tout est parti ou part, les vaisseaux sont à mille lieues de nous. Les B.... les L.... B... tous est déja décampé; votre petite servante part lundi, et va vous attendre, Monsieur, avec une grande tristesse de ne vous point trouver, et avec une grande impatience de votre retour.

On vous a mandé les hauts faits de M. de B...; le pauvre M. de R... en est affligé à mourir.

LETTRE XXVIII.

Du 17 Juillet 1733.

Je voudrois, Monsieur, que vous vissiez Belombre sans vous : le Chevalier de Castellane, qui est un épilogueur, dit que cela n'est pas possible. Pour moi, que le miracle de Saint Denis baisant sa tête n'a

jamais pu étonner, je trouverois tout simple que vous fissiez la triste expérience de voir la mélancolie d'un lieu où vous n'êtes point. Tout vous y redemande, tout crie après vous, il n'y a pas une feuille de mes arbres qui ne se plaigne de votre absence ; le fleuve en murmure. Mais ceci est trop commun, et j'ai vu le murmure des fleuves dans je ne sais combien de livres, à la différence que c'étoient des fictions, et que pour nous cela est très-vrai. Je voudrois bien que ce Chevalier avec sa physique me vînt dire que, dans une telle occasion, les choses inanimées ne sentent rien. Comme il leur plaira ; mais pour les choses animées, je réponds de leur sensibilité et de leur mal-aise. Mais, Monsieur, à votre absence se joignent les aventures les plus sinistres et les plus affligeantes. Vous n'ignorez pas la mort funeste de ce pauvre G.... assassiné à table au milieu de son repas et de ses amis. Cette catastrophe a mis la consternation dans tous le pays. Monsieur de...., qui prend des eaux à...., en est désespéré. Pour moi je n'en reviens point ; je regrette mon ami, mon conseil, l'homme du monde le plus vertueux et le plus aimable. Vous comprenez bien qu'avec quelques dispositions aux réflexions, ceci les augmente infiniment, et détache bien de la vie.

Nous sommes ici les solitaires de la Thébaïde : j'ai quelque peine de temps en temps d'imaginer que ma jeunesse s'ennuie peut-être ; mais je pense tout d'un coup, que l'amitié dans les cœurs bien faits, tient lieu des grands plaisirs, quand ce n'est pas pour toujours que l'on habite des déserts. Le mois de Septembre ramenera les voisins, et alors je serai moins inquiete de mes Chevaliers et de D..., c'est la seule compagnie que j'ai eue, et on m'a fait le plaisir à Marseille de me servir à ma mode. B.... me fait espérer de venir dans la semaine prochaine. Les grandes compagnies iront à B.... L.... y est furieusement invité, et ne sauroit résister, la tentation est trop forte. Nous ne faisons donc rien pour le pauvre garçon, Monsieur ! Sûrement ce n'est pas votre faute, mais une étoile maligne sur laquelle il a marché, comme dit fort bien je ne sais pas qui.

Le P. de R.... viendra aussi au mois de Septembre passer ses huit jours, si vos ordres ne l'arrêtent. Hé bien ! Monsieur, tout est-il fait ? dites-moi un peu des nouvelles de votre noce. Je ne sais rien, je n'entends rien dire ; je le veux bien, pour beaucoup de choses, mais non pas pour ce qui vous regarde : vous, oui vous, Monsieur, que j'honore, que j'estime, et

que j'aime tendrement, puisqu'il faut le dire.

Tout Belombre vous salue très-humblement, et même Pouponne.

LETTRE XXIX.

Du 22 Juillet 1733.

LIGONDÈS, tout éloquent qu'il est, ne peut pas atteindre à tout ce qu'il faudroit dire pour vous exprimer nos regrets, Monsieur. Enfin, Belombre est laid, jugez de tout le reste; j'y arrivai hier au soir munie d'une de vos lettres que je reçus à Aix. Je n'y répondrai, s'il vous plaît, que dans la premiere de mon fils; une Dame de château a mille occupations: il faut distribuer mon lard, ma chandelle, mon huile, prendre bien garde à tout; mais, avec ma bonne conduite, je vais être ruinée. Savez-vous à quoi, Monsieur? En glace. Je suis outrée de colere contre la ville de Marseille d'être si grande et si petite.

Je vous ai fait tous mes compliments, Monsieur, sur le mariage de Madame votre sœur; plus j'y pense, et plus je le trouve joli. Vous me dites à cette occasion des choses si jolies et si flatteuses, que je ne

saurois y répondre; mais je sais ce que je sais; et Ligondès vous l'a dit. Il faudra donc, Monsieur, se passer de nouvelles, et se contenter de savoir les gentillesses des jeunes gens de Paris : vous apprendrez que nous avons aussi nos histoires, et que l'Amiral de B.... est tout à fait du bel air. Nous allons être ici très-solitaires : vous pouvez nous mettre en chanson si vous voulez, nous sommes so.... nous sommes so....

Il n'y a point de délicatesse que vous ne receviez de notre part : point de plaisir, point d'esprit, point de joie, un ennui mortel, tant que votre absence durera. Mais, Monsieur, pourquoi, s'il vous plaît, *cette serrure, et cette clef immense?* J'ai ouï dire que quand on ne trouvoit point ce que l'on cherchoit, il ne falloit *rien mettre à la place* : c'est ainsi qu'on en usera pour vous à Belombre. L. B.... est chez lui assez infirme; je dînai hier avec lui en passant.

Le Chevalier de C.... vous rend mille et mille graces au sujet de son peintre.

On se prépare avec grande satisfaction à recevoir Madame votre sœur, à B.....

Je vous remercie, Monsieur, de toute mon ame, de vos bontés pour ces pauvres f..... J'ai encore cent mille choses à vous dire, ce sera pour la premiere fois.

LETTRE XXX.

Du 18 Septembre 1733.

J'AI une si grande quantité de choses à vous dire, Monsieur, que je ne sais pas comment en sortir, et j'ai pris le parti du silence, comme le seul moyen de me tirer d'affaires; mais il n'est pas trop soulageant, et j'y renonce. Je commence par le plus pressé: c'est la santé de M. votre pere. Mon Dieu! Monsieur, par quel miracle est-il revenu de l'agonie où nous l'avons vu, et à son âge? Il faut convenir que nos machines sont quelquefois bien parfaitement construites, et capables de résister à tout. Je souhaite que vous jouissiez encore long-temps d'une vie qui vous est si chere. Votre absence et votre retour seront mon second article; il est considérable, Monsieur, pour qui vous attend avec impatience, et s'est accoutumé à vivre quelquefois avec vous. Votre départ dépendoit de M. votre pere; le voilà mieux: il me semble que rien à présent ne doit vous arrêter, ni changer le projet de venir le mois prochain, et de nous amener Madame votre sœur, qui appartient à la Provence présentement. Madame sa belle-

mere a passé un mois à Marseille, elle est retournée à Aix : venez donc, Monsieur.

Me voici à la promotion ; elle est très-satisfaisante pour moi. Mon fils, mon cousin, je me trouve entourée de bonnes fortunes, je suis véritablement aise de L..... Que ne vous doit-il pas, Monsieur ! je vous réponds bien de son cœur et de sa reconnoissance ; je la partage avec lui, et vous remercie mille fois de tout mon cœur d'avoir si bien conduit cette affaire. Ce traître enfant est à B.... devant être à Belombre, selon nos arrangements ; mais le drôle s'amuse à B...., et je ne lui présente rien qui en approche. Il faut prendre son parti, et s'exécuter de bonne grace. Je ne lui ai point écrit, parce que je le compte ici à tout moment. Belombre est aujourd'hui dans son plus fort pour la compagnie ; j'y possede M. de L. B.... M. le P. de R..... et M. G.... qui n'a peut-être pas l'honneur d'être connu de vous. Tout cela me quittera dans quatre jours, et je retomberai dans une parfaite solitude. J'ai été accablée d'une fluxion épouvantable, il m'en a coûté une dent que l'on a soupçonnée être la cause du mal, et cette opération a été faite par un forçat qui vient d'avoir sa liberté. Si on pouvoit placer le mot de délicieux en pareil cas, je vous dirois que véritablement c'est une chose

délicieuse que de se faire arracher des dents par cet homme. Ma fluxion est passée, et me voilà comme une autre.

Je crois, Monsieur, que vous ne manquez pas de gazettes de Marseille, ainsi je ne m'aviserai pas de vous dire des nouvelles, ni les petites tracasseries de votre Académie ; mais je vous dirai que le Poëte Gros a fait une piece charmante pour Belombre : il faut que ce soit le Chevalier qui vous la lise, sans quoi je vous l'aurois envoyée. Ce Chevalier a été enchanté de l'honneur de votre souvenir ; imaginez-vous tout ce qu'il vous répond, et combien de compliments de tendresse et de respects. Mes deux Magistrats vous disent aussi mille belles choses. Voilà à peu près ce qui étoit accumulé ; mais voici une affaire sérieuse que je prends la liberté de vous confier, Monsieur. Je vous supplie de vouloir vous y employer, avec toutes les circonstances que j'aurai l'honneur d'ajouter à ma priere.

LETTRE XXXI.

Du 12 Octobre 1733.

JE quitte Belombre, Monsieur; mais helas! *j'ai beau changer de lieux, mon soin est inutile* (c'est une vieille chanson.) Je ne vous rencontre nulle part, les bruits de guerre ne vous émeuvent pas, je crains bien qu'un motif plus pressant ne vous retienne à Paris; la santé chancelante d'un pere, dont l'âge et les infirmités tiennent dans une inquiétude continuelle, nous annoncent une prolongation d'absence d'autant plus affligeante pour nous, qu'elle l'est infiniment pour vous. Je demande de vos nouvelles à tous ceux qui peuvent m'en donner, hors à vous, que je n'ose interroger, vous sachant bien occupé. J'ai cependant eu l'honneur de vous écrire pour deux petites affaires, mais sans me formaliser le moindre brin de n'avoir pas de réponse, persuadée que ce n'est ni par oubli, ni par indifférence. Aujourd'hui, par exemple, me voici à la tête de tous les Cast.... du monde, Commandeurs, Chevaliers et autres, pour vous apprendre la mort du pauvre Serre, peintre, et vous demander en grace d'employer tout

crédit, et le verd et le sec, pour placer notre petit peintre Bernard, dont l'habileté, l'esprit, le caractere, la sagesse, vous charmeront quand il aura l'honneur d'être connu de vous. Qu'il vous doive son établissement, je vous en conjure : c'est une bonne et très-bonne acquisition que vous ferez ; et sans vouloir nous faire valoir, il est heureux que sa famille, le climat et bien de petites circonstances le fixent à Marseille. Il vous devra son bonheur, Monsieur ; n'en est-ce pas un que de faire du bien ? Il n'y a pas un moment à perdre, cette place va être demandée avec empressement, il faut gagner du terrain : c'est ainsi qu'en partant je vous fais mes adieux. Je quitte le plus beau temps du monde : il semble qu'il le fasse exprès, après avoir été sauvage et froid pendant huit jours ; mais enfin je pars : je crois que l'envie de voir passer toute une armée à Aix, me détermine. Cette ville est ordinairement si languissante, que je crois que le mouvement lui siéra bien. L ... arriva hier au soir du château R.... ; c'est le séjour des plaisirs : le maître, la maîtresse et leur fille y sont avec Mesdames de B.... de M.... et des hommes tout plein. Adieu, Monsieur, souvenez-vous que vous avez au bout du monde une amie tendre et fidelle, et souvenez-vous aussi, s'il vous

plaît

plaît, de l'intérêt qu'elle prend au petit peintre.

LETTRE XXXII.

Du 25 Janvier 1734.

VOILA notre petit peintre, Monsieur, je vous présente tour à tour tout mon monde; je vous le recommande de tout mon cœur, je le mets sous votre protection, et je crois que je n'ai rien à ajouter à tout ce que j'ai eu l'honneur de vous dire ici sur cet article.

M. de la Fare est arrivé galamment, et a surpris mere, femme, grand'mere, et surpris bien agréablement. On dîne aujourd'hui chez le P... de Ricard; j'y vois tout cela dans le lointain qui convient à mon âge et à mon humeur sauvage. Mais, Monsieur, vous savez ce que vous savez, et que mon cœur est près de vous, et de tout ce qui vous appartient; avec une grande sincérité, et à toutes les épreuves dont je pourrois être capable. *Dixi.*

Je voudrois bien savoir par vous même des nouvelles de ce pauvre Olivier, si vous l'avez vu, et comment cela s'est passé.

LETTRE XXXIII.

Du 25 Février 1734.

Je voudrois bien trouver quelque façon de vous témoigner ma reconnoissance, Monsieur, qui convînt, et qui fût assortie à toute celle que j'ai dans le cœur pour le bien que vous venez de faire au pauvre petit Bernard ; vous en serez content, c'est un bon sujet, il répondra par son zele à toutes vos bontés. Voilà qui nous acquittera un peu tous. Soyez bien persuadé, s'il vous plaît, que vous n'obligez pas une ingrate, et que vos bienfaits me pénetrent à un point *qui vous acquiert mon moi tout entier. Si avec cela Varages est écrivain, je ne sais plus où donner de la tête. Ma grand'mere disoit en pareil cas, que quand on étoit obligé à quelqu'un à un certain point, il n'y avoit que l'ingratitude qui pût tirer d'affaire. Je ne sens point encore cette façon de penser à votre égard, Monsieur.*

Madame votre sœur est jolie, gentille, aimable au dernier point ; elle se conduit très-bien, elle a bien des devoirs à remplir, elle s'en acquitte, c'est beaucoup ; car tout cela n'est pas toujours ce qui plaît

roit à son âge. Soyez content, Monsieur, et jugez bien d'une petite ame, dont les fonctions sont raisonnables ; elle me fait l'honneur de venir quelquefois passer les soirées avec moi, et il ne paroît pas alors qu'elle desire d'être mieux ; l'esprit de couvent s'efface, le sien paroît : elle en a ; et pourquoi n'en auroit-elle pas ? le monde, la bonne compagnie perfectionneront tout : elle est en bonnes mains, elle est fort aimée dans sa famille : et je dirois trop, si elle avoit quelque petite chose sujette à correction ; car on ne l'appercevroit pas, et ce seroit alors un malheur. En tout c'est une fort jolie femme, et le temps manifestera les qualités solides dont je la crois pourvue, sans aucune flatterie ; vous savez combien je suis à elle et à vous, je le lui ai déja bien témoigné, et je le ferai encore : il n'y a pas lieu à la confiance si-tôt, et il est même du bon esprit de ne la donner qu'à propos. Soyez content encore une fois. J'entends murmurer d'un second voyage à Paris, Monsieur, cela est-il vrai ? Quoi ! Belombre seroit encore abandonné cette année ! quelle inhumanité ? Si vous ne pouvez pas venir nous voir jusqu'au départ des galères, j'irai vous rendre une visite, et par occasion à mes lilas.

Adieu, Monsieur : aimez-moi toujours,

vous le devez un peu, c'est moi qui vous en réponds.

Du même jour.

Le Chevalier m'accable : il est si aise, si content, si reconnoissant, qu'il ne sait où il en est ; il voudroit me charger de tout cela, comme si je n'en avois pas assez pour ma part. O mon Cousin! dites vous-même toutes vos affaires. » Je suis » si pénétré de reconnoissance, Monsieur, » du grand service que vous venez de ren- » dre à notre petit Bernard, que je ne » trouve pas de termes pour vous expri- » mer tout ce que je sens dans cette oc- » casion. Je ne l'entreprendrai donc pas, » et je vous ferai grace d'un compliment » et remerciement dans les formes que j'a- » vois d'abord imaginé de vous faire ; » permettez-moi seulement de vous re- » nouveller ici les assurances de mon at- » tachement et de mon respect «.

LETTRE XXXIV.

Du 28 Février 1734.

C'EST une vraie curiosité, et premiérement une grande rareté, que de voir un homme heureux ; en voilà un de votre façon, Monsieur : dites-moi, s'il vous plaît, si ce n'est pas une grande satisfaction que de disposer ainsi de l'ame d'un mortel. Je ne cesse de vous louer et de vous remercier ; je vous ai baisé ce matin sur deux joues plus jolies que les vôtres, ne vous en déplaise ; mais elle a su que c'étoit à vous à qui j'en voulois : c'est la seule occasion où l'on peut être bien aise qu'un autre tienne votre place. Cette aimable sœur étoit à sa toilette, Bernard lui a fait la révérence, et a pris une premiere idée du portrait qu'il fera d'elle, dès qu'il aura fini vos ouvrages.

On m'annonce le petit peintre parti ; je comptois lui donner cette lettre, il me semble qu'elle ne vaut plus rien par la poste : elle ira pourtant, et moi à vêpres. Adieu, Monsieur.

Le pauvre Ligondès est donc auprès de son pere mourant.

l'étendue de mon cœur, de la derniere marque que vous venez de m'en donner. Voilà deux grandes affaires finies, il ne reste plus que le pauvre B. M.; je vous le recommande de plus en plus, Monsieur. Je savois la promotion du sieur V. par une lettre de Madame de... la plus honnête et la plus jolie qu'on puisse imaginer. Cette circonstance doit être mise dans le nombre des surprises : car ordinairement, ou point de réponse, ou papier et style de Ministre ; ici c'est billet tout à fait doux; enfin la grace est bien assaisonnée et complete. Je fis hier votre commission auprès du Chevalier de Majastres : il est parti ce matin pour Marseille. Grand merci, Monsieur, grand merci, une fois, deux fois, mille fois.

Il y a quelques jours que je n'ai vu Madame votre sœur, mais c'est ma faute, et non la sienne. J'ai eu bien des petites affaires ces derniers temps-ci ; vous en allez avoir de plus sérieuses, Monsieur : l'arrivée des Généraux ; l'armement, le départ des galeres. Si vous avez quelques moments à donner aux réflexions, convenez qu'un solitaire philosophe, si vous ne le voulez pas mieux, est bien heureux, qu'il épargne par une totale séparation des hommes, la vue d'une grande quantité de sotises et d'inutilités ; mais il faut non-

non-seulement s'en séparer, mais s'en éloigner, le mauvais air pénetre les portes et les fenêtres les mieux calfeutrées. J'ai une grande envie d'être dans le bois de Belombre, nous y raisonnerons, Monsieur; et en attendant je vous suis et serai toujours tendrement attachée, n'en doutez jamais.

LETTRE XXXVII.

Du 13 Mai 1734.

DIEU soit loué et M. l'Intendant bien remercié de toutes les faveurs et marques d'amitié qu'il donne à sa très-humble servante remplie de reconnoissance, d'amitié, d'attachement et de tous les sentiments les plus sinceres et les plus tendres pour lui. Reposez-vous, conservez-vous, Monsieur : je meurs d'envie d'avoir l'honneur de vous voir.

J'espere que Boismortier se rendra digne de vos bontés, il en est transporté.

LETTRE XXXVIII.

Du 4 Juin 1734.

JAMAIS, au grand jamais, on n'a vu un oubli et un silence si complet ; j'ai voulu voir jusqu'où cela iroit, et si quelque remords ne surviendroit point. Si j'avois trouvé une rime en *elle*, j'aurois parodié une jolie chanson, et j'aurois dit :

Vole, tendre amitié, vole .....
Et ramene avec toi l'infidele .....

Enfin, les approches de Belombre ont dégourdi le cœur, l'esprit, les doigts : on me craint, si on ne m'aime, et sûrement j'appesantirai bien ma main sur les oublieux. Il faut pourtant avouer ma foiblesse. La nouvelle de venir habiter le château Montgraud m'a furieusement désarmée, et sans un vilain *si*, c'en étoit fait ; mais si ce *si* a lieu, je reprends toute ma colere, et je la mets en croupe pour vous suivre et accompagner à Paris, où sa fonction sera de troubler tous vos plaisirs, et de vous faire vivre de remords. J'ai été bien malade pendant cinq ou six semaines, je vous conterai tous mes maux. Les B. sont à B. où l'on croyoit vous voir. La B. est à D.... Tout le monde part, et moi aussi

ans huit jours ; j'attends ma fille, et elle ttend la santé de son mari, qui est déplo- able depuis quelque temps ; mais enfin out s'est déterminé à un gros rhume ap- ellé coqueluche, qui a son cours, et dont n entrevoit la fin. Je serai charmée de oir Mesdames de.... ; mais il faudra s'ar- anger : car vous savez que Belombre est omme Marly : nous parlerons de cette af- faire à fond. Vous gardez bien long-tems Madame votre sœur ; vous avez grande raison et elle aussi ; quelque aimable qu'elle soit, elle gagne auprès de nous : c'est mon sincere avis. Mais qu'elle ne me fasse pas le mauvais tour de revenir à Aix quand j'en partirai : en attendant, je lui fais ma très-humble révérence. Adieu, Monsieur ; j'ai plus d'envie d'avoir l'honneur de vous voir et de vous embrasser, que je ne veux vous le dire.

Et les grandes nouvelles, et les grandes morts, qu'en avez-vous dit ? que de pâture pour les allées de Belombre !

LETTRE XXXIX.

Du 8 Juin 1734.

MON Dieu! Monsieur, dans quelle situation devez-vous être, et Mesdames de B.; il n'y en a jamais eu de si cruelle. Je la partage de tout mon cœur, et je vous assure que cette nouvelle m'a jettée dans une tristesse dont je ne reviens point. Quelle espece de victoire où tout le monde périt. On est ici dans une peine mortelle; il n'y a point de famille qui ne soit intéressée à cet événement, et ceux qui savent leur sort sont moins à plaindre que les autres. Le courier d'aujourd'hui nous apprendra ces funestes détails. On attend des horreurs aussi du côté de l'Allemagne. *Pourquoi donc tant de sang répandu?* Il n'est pas possible que je vous parle d'autre chose. Je ne verrai pas tout à fait si-tôt les bords de l'Euvonne; je ne pourrai guere partir que vers la fin du mois; je regagnerai ce temps en Octobre. Soyez persuadé, Monsieur, que j'ai grande envie de vous voir; soyez-le aussi de la part que je prends à vos inquiétudes; assurez-en, je vous prie, Mesdames de .... Dieu veuille que nous ayons tous de bonnes nouvelles.

LETTRE XL.

Du 11 Juin 1734.

Je vous félicite, Monsieur, je vous félicite, Mesdames ; convenez que vous êtes bienheureux au milieu d'un carnage et d'une tuerie sans exemple, de ne voir pas une égratignure à votre cher enfant, à votre cher mari, à votre cher beau-frere. J'ai bien partagé toutes vos inquiétudes, je partage bien sincérement votre joie. La pauvre Madame d'O..... étoit mourante, elle est enchantée. Mais quel combat, quelle espece de victoire ! aura-t-on le courage de chanter un *Te Deum* ? il faut au moins que ce soit sur l'air du *De profundis*. Dès qu'on demande des nouvelles de quelqu'un : il est mort, voilà la réponse. Je suis en peine du petit .... donnez-m'en, je vous prie, des nouvelles ; et ce pauvre C.... ô mon Dieu ! et tant d'autres, et M. de M.... voilà qui est effroyable. Vous serez bien généreux de donner une larme aux malheureux, ayant par-devers vous une si grande fortune. Nous n'avons pas laissé ici de donner un grand bal la même nuit de cette nouvelle, et sous les fenêtres des affligés. Nous sommes tout hé-

roïques, et nous ne nous soumettons pas aux foiblesses humaines. Adieu, Monsieur; adieu, Mesdames; jouissez tranquillement de vos prospérités et d'une bonne santé : je vous fais à tous ma très-humble révérence, j'ai bien envie d'être à Belombre.

LETTRE XLI.

Du 25 Juillet 1734.

Le précurseur Verdun suivra de près cette lettre, Monsieur; il vous porte un exemplaire de celles de Madame de Sévigné, que je vous prie de recevoir comme un petit amusement que je vous présente pour les moments de loisir que vous aurez au bord du fleuve Euvone. Je n'ai cet ouvrage que depuis quatre jours, et je n'ai trouvé personne pour vous porter mon présent. Verdun va balayer, nettoyer, meubler et m'annoncer : son retour à Aix décidera de mon départ; mais à vue de pays, je crois pouvoir assurer que ce sera pour lundi 2 d'Août. Je mene ma fille, et son mari suivra de près; je mene la B..... Da..... et le Chevalier. Jettez un coup d'œil sur le château de Belombre, et voyez, Monsieur, si je puis recevoir Mesdames de.... et de la.... Il y a une im-

possibilité morale, j'en suis au désespoir. Mais puisque vous disposez du palais M.... ce seroit là une bonne ressource. Enfin, réglez et arrangez le voyage; je serois bien fâchée qu'il échouât. Mais je n'y puis contribuer que de mes desirs et de mon petit ordinaire. Je donnerai de tout, hors des lits, dont je n'ai point, pas même de place: vous le voyez. On dit que Madame de B.... arrive demain: est-ce au pluriel ou au singulier? et ne trouverois-je plus l'aimable sœur? cela seroit barbare. Mon Dieu! Monsieur, pensez-vous bien à la quantité de choses que nous avons à dire? j'en suis étouffée et pressée. Je compte les jours et les heures et les moments; et celui où j'aurai l'honneur de vous embrasser, me sera assurément bien agréable.

LETTRE XLII.

Du mardi au soir 4 Août 1734.

COMMENT vous appellez-vous?
D'où venez-vous?
Quel cheval montez-vous?
Quelle riviere avez-vous passée?
Où êtes vous arrivé? Que portiez-vous?
Qui avez-vous rencontré?
A quelle enseigne avez-vous logé?

Qu'avez-vous mangé ?
Dans quel lit avez-vous couché ?

Addition.

Quelles femmes avez-vous vues à E.... ?
Qu'y a-t-on fait ?
Qu'y a-t-on dit ?
A-t-on songé à Belombre ?
N'y reviendrez-vous plus ?

Or, cela étant dit, voici du sérieux. M. l'Abbé Calibeau, mon très-cher ami, homme d'esprit et de mérite, se présente à vous, Monsieur. Je vous prie de le recevoir dans la grande perfection ; il s'en va à Gênes trouver la Princesse de Modene, ayez la bonté de lui donner bon et sage conseil sur ce voyage. Ira-t-il s'embarquer à Antibes, ou s'embarquera-t-il à Marseille ? auroit-il quelque bon bâtiment tout prêt à partir ? Enfin, je mets cet Abbé sous votre conduite, ayez-en bien soin, il vous donnera un écrit admirable que je vous supplie de m'envoyer sur le champ par un de vos gens, bien enveloppé et cacheté, c'est-à dire, le papier : car si vous alliez cacheter le porteur, cela ne seroit pas chrétien. Je n'ai qu'un jour pour lire cet écrit, ainsi il ne faut pas perdre un moment, s'il vous plaît. Je prendrai la liberté de vous l'adresser quand je le renverrai.

et vous aurez la bonté de le faire remettre à l'Abbé. Tout ceci est un peu difficile à comprendre ; mais avec de l'esprit, on en vient à bout. Hélas ! Monsieur, ce pauvre Belombre, vous en souvenez-vous ? c'étoit un bon temps que celui-là ; que de choses se sont passées depuis ! Le Chevalier de Castelane est fort vieilli, l'Abbé Poule s'est morfondu sur les livres, il est devenu asthmatique. Pouponne est mariée ; cette petite fille que vous avez laissée faisant des poupées ; elle a épousé un Seigneur Napolitain, qui a cinq cents mille livres de rente ; il est bossu, mais d'ailleurs très-bien fait. Ce beau parc de Belombre est mort de vieillesse : c'est à l'heure qu'il est une grande prairie où paissent des moutons, des vaches. Il y avoit un certain endroit qu'on appelloit Belle-Isle : eh bien ! c'est à présent un beau college de Jésuites : voilà le changement que produisent les années. Bon soir, Monsieur. On soupe, je n'ai pas là un intendant pour me tenir compagnie, et je vous écris, ne sachant que faire.

LETTRE XLIII.

Du 24 Septembre 1734.

Je date mes regrets de plus loin que Marseille, Monsieur ; j'ai quelque envie même de n'y pas comprendre le temps de dissipation, de tumulte, d'embarras d'esprit et de corps, et de transporter tout à Belle-Isle et à Belombre, séjours de la paix et de la tranquillité, et à qui appartiennent de droit les chagrins de la séparation. Tout ce qui s'est passé depuis, n'a fait que fortifier en moi le goût de la retraite, de l'aimable et petite société, des mœurs douces, et de l'amitié pure et sincere. Je suis persuadée que vous pensez tout de même : et c'est ce qui m'attache encore plus à vous, Monsieur. N'appellez point cela mes bontés, je vous en prie, vous m'obligeriez à parler des vôtres, nous ne finirions plus, et nous tomberions dans les compliments : langage que le cœur n'entend point. Vous connoissez le mien pour vous, au moins je m'en flatte ; ainsi recevez-en toutes les marques qu'il peut vous en donner, qui sont bien bornées quant aux effets, mais bien étendues par la bonne volonté. Je suis très-fâchée sans

être étonnée des dernieres folies du pauvre C.... ; je l'ai toujours cru hors de son bon sens. Je crois qu'il faut songer bien sérieusement à mettre son adversaire en sûreté, tôt ou tard ce misérable périroit. Ce sera donc jeudi que nous aurons l'honneur de vous voir, Monsieur ; il y aura un petit dîner chez moi, vous en userez comme il vous plaira, et M. le Duc d'Enville aussi. Je n'ai pas bien compris s'il va à B.... ou si vous y allez tout seul. On disoit que notre courier étoit arrivé, vous me l'auriez dit. Tout est en mouvement ici, vous n'en doutez pas, et que tous les esprits ne soient bien agités dans l'attente de ce qui sera réglé et arrangé. Nous en dirons davantage jeudi. Souvenez-vous, s'il vous plaît, de Ferrand, et continuellement de nous, mere, fille et cousin. La fille souffre toujours. Cette lettre écrite dès ce matin, je reçois à midi la vôtre, Monsieur, par un Garde qui va à B. Me voilà éclaircie sur le fait de M. d'Enville. Je vous attends mercredi de pied ferme depuis la premiere aube du jour jusqu'à la derniere. Pouvez-vous croire, Monsieur, qu'il y ait quelque heure du jour ou de nuit où ma porte ne vous soit ouverte ?

LETTRE XLIV.

Du 13 Janvier 1735.

VERDUN que je gronde toujours de faire tout ce que j'ordonne, m'obéit quelquefois trop tôt. Il vous envoya hier, Monsieur, un panier contenant des citrons de Vence, d'une figure singuliere, sans avis et sans lettre de ma part. C'est à M. du Hamel que j'adresse cette galanterie, je suis bien aise de vous en avertir, il aime les fruits rares : en voilà, au moins, par la figure. Mais ce qui seroit digne de sa curiosité, c'est cette plante qui a empoisonné tous les Solitaires de Notre-Dame des Anges, et dont l'effet a été si singulier : On dit qu'on l'a envoyée à l'Académie des Sciences. Nous possédons un des plus illustres membres de ce corps fameux. Il devroit donc se faire apporter de ce légume, dont il y a quantité dans le jardin de ces Peres, et en faire l'anatomie.

On m'a dit que Madame votre sœur avoit des maux de reins, qu'elle gardoit le lit, et que Madame de.... la garderoit aujourd'hui. Pour moi je suis dans les vapeurs, dans les souffrances, et bonne à rien. Je vous écris par un matelot qui ne

me donne pas seulement le temps de finir. Adieu, Monsieur.

LETTRE XLV.

Du 17 Janvier 1735.

VOUS avez fait bien de l'honneur à nos monstres citrons, Monsieur; leur ambition ne passoit pas Marseille; nous les exposions à la curiosité de M. du Hamel, voilà tout; et les voilà eux-mêmes à la Cour. Ils seront bien étonnés. Mais puisque vous aimez ces choses-là, vous n'en manquerez pas, ma fille m'en envoya il y a un an de bien plus extraordinaires. Il y en avoit deux, j'en ai perdu un, l'autre est mutilé, mais je vous l'enverrai : c'étoit une main parfaite, le pouce est perdu. Je l'aurois mis dans cette lettre, sans qu'il se seroit brisé. Je le donnerai à un homme qui part aujourd'hui, vous verrez comme la nature se joue. J'ai deux petites graces à vous demander, Monsieur; toutes deux me sont demandées, l'une par M. de Caumont, l'autre par M. de Rousset. Celui-ci voudroit savoir le détail de la mort du pauvre Bailli, dont il ne sait pas un mot; quelle étoit sa maladie; combien elle a duré; qui l'a vu, traité; quels remedes on lui a faits;

s'il a été confessé ; en un mot, tout ce qui appartient à cet événement. Le Pasteur ou B. M. vous instruiront, et je vous demande bientôt cet éclaircissement.

Le Caumont voudroit le rapport du chirurgien qui a traité les empoisonnés. Il est de Marseille ; ainsi il peut vous être aisé de me donner de quoi satisfaire cette curiosité.

Je vous en prie, et bientôt : ne m'allez pas oublier, moi qui suis tout le jour avec vous dans ma Thébaïde, dont je parcours les landes avec vous. Madame de.... vient passer la soirée dimanche avec moi. Son médecin et son confesseur lui ont ordonné ce régime de temps en temps : *repos*, dit l'un ; *ennui*, dit l'autre : moyennant quoi, vie heureuse en ce monde et en l'autre. Savez-vous que le Chevalier de.... a la Lieutenance du Roi, ou Commandement de Landau ? Madame de.... est saignée et garde sa chambre, j'aurai l'honneur de la voir ; elle me fit celui de venir chez moi. Je trouvai en elle un changement très considérable : elle est toute posée, toute considérée ; ses discours ont totalement perdu l'air du couvent, et le ton aussi. On écoute les autres : on répond juste : on ne bat point la campagne : on ne parle point continuellement nippes. Je crois qu'en vous disant tout ce qu'on ne

dit et ne fait plus, c'est vous dire ce qu'on disoit et faisoit; mais il n'y a qu'honneur quand tout est corrigé. On jette de petits propos sur le bonheur unique de bien vivre avec un mari : on veut partager son temps entre une grand'mere où l'on s'ennuie, et avec une tante où l'on se divertira modérément; car on veut conserver et ménager beaucoup sa grossesse : enfin, Monsieur, je fus charmée : on ajoute des choses tendres et polies pour sa belle-mere. Je vous félicite de tout cela ; mais je vous gronde de ne me l'avoir pas annoncée, car vous vous en étiez bien apperçu. Je crois que vous aurez bientôt cette sœur, dont vous avez l'idée comme de la femme qui ne se trouve point; quand je dis que vous l'aurez, vous entendez bien figuré, elle *existera*, je ne crois pas que vous l'ayez avec Madame de..... nous voulons nous aimer infiniment.

Voilà ce que ma fille vient de me mander sur les citrons. On dit, Monsieur, que vous avez été à Aix; je n'en sais rien, je ne vous ai ni vu ni parlé, vous le voyez bien par cette lettre.

LETTRE XLVI.

Du 19 Janvier 1735.

CECI est pour vous dire, Monsieur, que vous recevrez une de mes lettres bien belle, bien conditionnée en faveur d'un M. qui m'a été recommandé. Vous entendez ce jargon, et vous avez le contre-coup de tout l'ennui qu'on me donne : c'est un plaisir qui satisfait ma malice. Bon jour, Monsieur, citrons, oranges, monstres, mere, grand'mere, Pouponne, tout est à vous.

Grand merci de la relation, elle partira demain.

LETTRE XLVII.

Du 3 Février 1735.

IL me semble, Monsieur, que vous me devez une réponse, et moi des tabatieres de bergamotte. Je m'acquitte pour huit, il en viendra d'autres, et pour des monstres il en arrive sans nombre ; jamais la terre n'en avoit tant produit ; c'est apparemment pour vous plaire. Dès que je les aurai,

aurai, je les ferai partir pour Marseille. Mais vous devriez bien en faire un petit brin ma cour à M. de Maurepas ; je vous tiens quitte des autres. Je vous félicite de la bonne compagnie qui vous arrive : je vous permets bien à présent de m'oublier ; mais auparavant vous me devez assurément une lettre.

J'attends à tous les instants le M. d'A.... S'il faisoit beau vous devriez mener votre compagnie à Belombre, M. Pène a les clefs d'en-bas.

Adieu, Monsieur : j'ai bien encore des choses à vous dire, mais vous n'avez pas le temps de les entendre.

LETTRE XLVIII.

Du jeudi gras, 7. Février.

MONSIEUR l'Intendant veut-il bien me donner un petit moment d'audience ? sans quoi plus de monstres, plus de boîtes, plus de greffes, et ma disgrace par-dessus le marché : or, écoutez donc, s'il vous plaît. Ce Belombre me tient en cervelle cruellement, et le silence profond de M. me désespere : il n'y a que vous, Monsieur, qui puissiez redonner un peu de mouvement à son esprit, à ses doigts,

et à sa langue. Vous savez ou vous ne savez pas ; et vous le saurez quand il vous plaira, qu'il y a de grands projets de bâtiments pour le Belombre : bâtiments si absolument nécessaires *à ma vie*, *à ma vie*, remarquez bien *à ma vie*, que s'ils ne se font point, il faut renoncer à la campagne cette année. J'ai prié, crié, supplié que l'on commençât cet ouvrage, afin qu'il pût être sec, et en état d'en pouvoir jouir. Un maçon malade, ceci, cela ; en un mot, je n'entends parler de rien. Pour l'amour de Dieu, envoyez querir notre chere Pene, et ayez la bonté de mettre un peu touté cette besogne en train ; mais ne l'oubliez pas, et faites-moi un quart de réponse. Je ne parle plus de chemin, c'est l'affaire de Madame la premiere Présidente, et si elle ne s'en tire pas bien, elle aura affaire à moi. Je vous prie de lui dire de ma part que tout languit ici en son absence, jusqu'à moi qui n'en jouis point, mais qui l'aime et la respecte de tout mon cœur, et M. le premier Président aussi, pour lui je vous assure que Madame est bien heureuse de ma caducité. M. d'A... arriva à midi avec le déluge, il ne sortit point de l'arche, il dîna et soupa bien, joua avec les poupées de Pouponne, et hier à six heures du matin onze chevaux de poste lui porterent le rameau d'olive

qui le fit partir, mais je le crois actuellement dans quelque bourbier. Vous avez des fêtes, vous avez des bals, vous avez des plaisirs, et vous avez mon très-fidele attachement, Monsieur.

LETTRE XLIX.

Du 12 Février 1735.

MON Dieu! Monsieur, que j'ai été inquiète de Madame de B. Sa maladie a été annoncée ici d'une façon terrible. Je suis charmée que vous en ayez été quitte pour la peur : elle est grosse apparemment; il faut bien ménager les premieres grossesses: je lui fais cent mille compliments avec votre permission. Me voilà inquiete de vous à présent, vous n'êtes point fait pour être garde-malade; votre délicatesse ne doit point suivre les mouvements de votre bon cœur : conservez-vous, au nom de Dieu, car malgré toutes mes fureurs, je vous aime tendrement : cela ne vous fait pas grand bien, dont je suis bien fâchée.

Je souhaite de tout mon cœur que vos affaires s'arrangent de façon à ne partir que quand vos parents seront arrivés. Si nous gagnons le mois de Mai, je vais me planter chez vous pour quinze bons jours,

pour aller tous les matins en donner un aux lilas de Belombre. Je m'en fais un grand plaisir ; mais vous m'échapperez, et alors je renonce aux lilas.

Adieu, Monsieur. B. M. est comblé de vos bontés, et moi aussi. Je ferai usage de votre réponse pour mes deux requêtes, c'est tout ce que j'en veux.

LETTRE L.

Du 22 Février 1735.

Ne faites faute, Monsieur, cette lettre reçue, de donner une place à celui dont voilà le mémoire. Le nom est effacé, mais cela n'y fait rien ; ne laissez pas d'accorder la demande : c'est pour le plus joli garçon du monde. Je ne l'ai jamais ni vu, ni connu ; il m'est recommandé par une personne que je n'ai jamais ni vue, ni connue, et le tout m'a été donné par l'Abbé de S. Andriol, mon cousin germain ; et à cause du cousinage, je vous prie de m'écrire en sérieux que ce que je vous demande est impossible, afin que je puisse montrer et lui lire votre lettre. Ce n'est pas tout, Monsieur, voilà le M. Chevalier de Castelane qui vous prie de le faire Archer de la marine ; il s'acquit-

tera fort bien de cet emploi, ou si vous voulez, il en fera exercer les fonctions par un de ses amis nommé Musel, grand, beau, bien fait, qui a servi dans la Maréchaussée. M. du Mont, qui vous rendra ceci, est, comme vous savez, rempli de talents et de mérite, il veut que je vous le recommande; mais je l'assure qu'il est tout recommandé auprès de vous, qui l'honorez de votre estime et de votre amitié : continuez-lui donc vos bontés.

Pourquoi ne voulez-vous point me répondre sur deux articles considérables; l'un qui regardoit vos affaires, et ce qu'il falloit que je répondisse; l'autre sur la priere que je vous avois faite de voir un peu ce pauvre Castelane Adhémar, et de vous faire instruire de sa triste situation, et pourquoi elle étoit telle qu'il me l'a dépeinte? Enfin, je ne puis pas tirer un mot de vous, Monsieur, sur tout cela; j'en suis en colere un petit brin. Est-ce que vous ne m'aimez plus? est-ce que je ne suis plus de vos secrets la grande dépositaire? je suis toujours pourtant bien à vous.

LETTRE LI.

Du 23 Février 1735.

Le pauvre B. M., surchargé de sa respectueuse reconnoissance envers vous, Monsieur, desire que je lui aide à vous la témoigner, et je le fais de tout mon cœur, et d'autant plus volontiers que je m'intéresse réellement à la fortune de ce garçon. Il a du mérite tout plein et est très-habile. Madame de Vence en sait des nouvelles, et criera comme un aigle à vos oreilles, soit pour demander, soit pour remercier. Voilà donc la mere et la fille dans les remerciments; et celle-ci n'étant à autre fin, je vous souhaite, Monsieur, mille tendres bonjours.

LETTRE LII.

Du 15 Mars 1735.

Monsieur de la B. se porte à merveille, Monsieur, et il est fort en état de lire les nouvelles de sa mort. Il étoit il n'y a que trois jours à E.... ; il faut apparemment que ce soit une mort subite, si

bien répandue à Marseille, qu'un de ses citoyens étant venu ici hier matin, et ayant rencontré ce prétendu mort, il fit un cri épouvantable, comme d'un revenant. Je ne comprends rien à ce funeste et faux bruit. Il est, au reste, très sensible à votre sensibilité, et m'a prié de vous en bien témoigner sa reconnoissance.

Je souhaite passionnément que Majastres perde son procès contre le Marquis de Levi. Il fait bien de le solliciter, et moi bien de desirer qu'il perde. Il n'est pas en état de s'embarquer assurément, et cette commission ne paroît pas exiger une sorte d'empressement qui aille jusqu'à hasarder sa vie: c'est là mon idée. J'ai eu l'honneur de voir Madame de Bomeval, elle est très-bien; mais elle est grosse: c'est une maladie à part qui doit avoir son cours. Voilà donc Mademoiselle B.... congédiée; il n'y a de mal à cela, selon moi, que d'avoir trop tardé à faire cette expédition. La petite sœur est, en vérité, pleine de douceur et de raison. Vos affaires traînent en longueur: d'où viennent-elles donc, Monsieur? de traînerie en traînerie, pourrions-nous gagner les lilas? si nous y parvenons, je cours, je vole. Mais il y a un préliminaire dont je vous confie et le secret et la conduite: c'est qu'il faut que M. de V.... ne le sache pas: amenez donc d'un peu loin ce

voyage et cette visite que vous exigez de moi, et que nous ayons toute sorte de permission et d'approbation. Le V. est extrêmement délicat en fait d'amitié. Je vous abandonne cette affaire, traitez-là, je vous en prie, avec lui, de façon que je n'aie nul embarras de vous aller voir et de loger chez vous. Je m'en fais un délice, à condition que vous serez bien persuadé qu'en m'ayant, vous n'ayez personne; il faut de plus que je sois avertie des premiers lilas. Enfin, Monsieur, conduisez-moi, et aimez-moi toujours, et cela parce que je vous suis fidélement attachée. Quand vous saurez quelque chose de nos Vice-Rois, dites-le-moi, s'il vous plaît.

Si vous pouvez faire perdre le procès de Majastres, faites-le, Monsieur.

LETTRE LIII.

Du 27 Mars 1735.

Revoila M. B... Monsieur: il n'étoit pas question de cors, au moins aux pieds, mais de quelque chose de plus considérable. Je vous remercie de tout mon cœur de m'avoir envoyé ledit Sieur, et je trouve que vous avez très-bien pensé d'apprendre son art. Je me présenterai pour la premiere

premiere expérience, après laquelle il faudra peut-être me couper les deux jambes; mais c'est une bagatelle.

Diantre ! comme vous allez vous goberger à ce B.... ! quelle chienne de vie ! n'y oubliez pas tout à fait les pauvres solitaires d'Aix Embrassez pour moi ce pauvre D. je vous en prie, je vous le rendrai ici; mais peut-être ne serez-vous pas touché de cette restitution; vous aimeriez mieux celle de S..... Je vous la souhaite, Monsieur.

LETTRE LIV.

Du 14 Avril 1735.

Ne vous fâchez point, ne me grondez point, ne me jugez point, ne me condamnez point; je n'irai pas voir les lilas, la chose est devenue impossible, la Providence en ordonne autrement. J'ai des affaires momentanées que je ne puis abandonner d'un clin d'œil; j'ai tout plein d'infirmes autour de moi et d'infirmités en moi; il me faut la pleine canicule; je veux espérer que nous serons comme l'année passée. Donnez-moi de vos nouvelles, et de vos affaires: n'accablez pas de vos regrets quelqu'un qui en est farci. Il ne faut

plus faire des projets agréables. Si vous ne me rendez pas justice, vous serez dans le comble de l'ingratitude. Je n'ose lever les yeux sur ces campagnes. Voilà un temps à souhait, tout contribue à me désespérer, et de tout ce que je perds, rien ne me touche tant que la niche jaune : croyez-le bien, Monsieur.

Madame de..... a fait une mention de moi très-honorable et très-aimable dans une lettre à Madame de B... ; je vous prie de l'en remercier quand vous lui écrirez.

Permettez moi de mettre ce billet pour B.... M. ; et permettez-lui de faire un petit tour à Aix. Adieu, Monsieur.

Je vous supplie, Monsieur, de vouloir dire tous mes chagrins à M. P.... ; j'avois trop de plaisir de voir ses ouvrages.

LETTRE LV.

Du 28 Avril 1735.

VOUS m'accablez, Monsieur, vous n'avez point de charité et fort peu d'équité : pouvez-vous douter du plaisir que je m'étois fait de vous aller voir ; d'être chez vous en toute liberté ; de jouir de toutes vos bontés, de votre belle maison, de cette jolie niche jaune ; de causer avec vous aux

heures que vous auriez eues libres; d'être sûre que je suis avec un ami de qui je puis tout dire, et de quoi j'aime à tout écouter? Hélas! Monsieur, c'est là le seul bonheur de ma vie. Je ne vous parle pas de mes lilas, ils n'étoient que prétexte. Et qu'est-ce que je préfere à tout cela? de vilaines affaires qui sont à Paris, qui sont dans leurs crises, pour lesquelles il faut d'un courier à l'autre être alerte pour ne pas perdre l'instant de la conclusion. D'ailleurs, le Sieur B. M.... vous dira dans quel état il m'a trouvée; un accès de goutte et de rhumatisme; il n'y a point de Moine plus chargé de chemises de laine que je ne le suis; je suis flanelle de la tête aux pieds, les doigts en souffrance. Enfin, c'est un état déplorable, mais c'est la moindre de mes raisons. B. M.... a mis mes pieds en état de marcher; c'est quelque chose: il n'y a pas moyen de nommer ce pauvre garçon sans vous le recommander, Monsieur. Il vient de perdre sa femme qu'il adoroit; il a sept petits enfants; rien ne peut le consoler, ni adoucir tant de peines, que l'honneur de votre protection; il en a besoin plus que jamais; il est pénétré de vos bontés, et j'y ai pour lui une entiere confiance; mais je me satisfais en vous le recommandant tout de nouveau.

Convenez, Monsieur, qu'il y a bien

loin de M. de Marseille, à M. de S. Papoul, et que ce seroit un beau miracle de les rapprocher. Dieu sait qui a raison. Les hommes se partagent; la vérité est dans le fond de son puits, et nous aurions grand besoin qu'elle parût, et qu'elle vînt nous éclairer. Appliquez, Monsieur, ce que nous en connoissons et ce que nous pouvons en avoir en nous, aux sentiments tendres et fideles que je vous ai voués. Le Chevalier, Pouponne, Madame de Vence, vous disent des choses infinies.

LETTRE LVI.

Du 3 Juin 1735.

COMMENT vous portez-vous, Monsieur?

Comment croyez-vous vous porter?

Deux questions distinctes et séparées sur lesquelles je vous supplie de satisfaire ma tendre curiosité.

Si votre santé, Monsieur, si vos affaires, si vos plaisirs, si vos distractions même vous permettent de jetter un coup d'œil de votre cabinet sur Belombre, oserois-je vous demander votre avis, et tout de suite votre secours pour l'exécution du projet que j'ai formé pour mon nouveau sallon,

qui ne vous plaît pas, dont je suis moult attristée ? Le voici ; puisqu'il ne mérite pas votre approbation, il ne mérite pas de meubles ; d'ailleurs, je ne veux point en faire davantage. J'ai donc imaginé un lambris, une peinture, tout ce qu'il vous plaira, dans le goût de votre petit arriere-appartement, un peu plus orné, et différent de ma salle à manger. Je crois que cela vaudra mieux que tout blanc. Vous voudriez peut-être des moulures, des encadrures : vous avez raison ; mais cela coûte trop : je suis dans une réforme étonnante ; j'en ai assez fait. Ayez donc la bonté de parler un peu avec M. Pene de tout ceci, et si tout de suite cette besogne pouvoit être faite avant mon arrivée à Belombre, c'est-à-dire, avant le commencement de Juillet, cela me seroit bien agréable, si vous vous en mêlez, Monsieur. Oui, sans doute, sinon je prendrai patience. Pardon mille fois.

Avez-vous lu Pope ? avez-vous lu Hyacinthe ? avez-vous la clef des portraits du Marquis de C.... ? ne trouvez-vous pas cet ouvrage admirable d'un homme de vingt-deux ans ? Nous avons tout cela ici, et un Chevalier de L.... arrivé depuis deux jours, fort aimable, et que vous devriez venir voir. Mille bons jours.

Monsieur, permettez-moi de mettre ici

Je ne saurois vous dire autre chose de vos parents, Monsieur, sinon qu'ils sont adorés dans ce pays-ci, jusqu'au plus petit cadichon, et qu'ils font bien tout ce qu'il faut pour l'être, chacun dans leur district. Madame... est un prodige d'attention, de politesse, de bonté; elle connoît tout le monde dès la premiere fois; elle sait que dire à toutes les femmes; elle joue comme la Reine doit jouer; elle fait beaucoup de dépense; une table qui ne désemplit point; une grace et une aisance à tout cela, qui en augmente le prix. Pour moi je ne la vois point: car vous comprenez bien que les talents qui attirent le monde, me bannissent de chez elle. Nous nous complimenterons de loin, nous faisons des projets de petites parties fines, quand tout ce tumulte sera passé: vous voyez où cela va. Madame votre sœur est l'enfant chéri de la maison: mais cela sera bien importun; car moyennant cette affiliation, nous ne pouvons pas aller faire notre récolte, semer nos grains, et habiter nos campagnes; mais nous irons à Toulon, nous reviendrons à la guinguette de Madame la P. P., et nous ne tâterons ni de... ni de.... où la belle-mere est déja. Celle-ci a une autre espece de rôle de faveur: ce sont les heures de la nuit ou du matin, les temps de maladies ou d'in-

commodités, point celles du grand monde. La cousine.... se glisse aussi. En un mot, cela paroît prendre ce train-là, comme on l'avoit prévu ; cela est naturel et très-bien. Si le public l'agrée, brûlez ceci, je vous en prie.

La B.... est à la seconde résurrection ; il étoit retombé, réenflé, révaporé ; il est sec à présent : on a changé de route ; il prend du chocolat, des cordiaux, des spiritueux, et point de laitues. Nous tâtonnons un peu, et ne connoissons point le principe et le fond du mal. On se souvient donc encore de moi, Monsieur : j'en suis autant charmée qu'étonnée. J'espere bien que vous aurez répondu de mes sentiments pour Mesdames de Villars et D.... Adieu, Monsieur : vous m'aimez un peu : vous faites très-bien ; car on ne peut assurément vous être plus fidélement et plus tendrement attachée que je ne le suis. Les cousins et Pouponne voudroient bien vous dire combien ils vous respectent et vous regrettent.

LETTRE LIX.

Du 8 Août 1735.

Il y a tout plein de choses dans la vie qui font plaisir et déplaisir en même temps. Tel est aujourd'hui, Monsieur, ce que vous m'annoncez pour.... Il partit hier pour aller à Marseille faire la cour à nos parents : il est difficile qu'il ignore vos bontés, et ce qui se prépare ; mais il n'en fera pas d'autre usage que d'être bien reconnoissant et bien confiant, et ne se donnera aucun mouvement. Le secret sera d'ailleurs très-gardé. Je le perdrai, voilà ce qui m'afflige, sur-tout dans un temps où réellement je suis toute fine seule. L'amitié me retient ici ; j'ai voulu voir ce que deviendroit la B...., et je n'ai pas voulu l'abandonner : il est à sa troisieme résurrection ; mais l'expérience du passé ne laisse pas pénétrer la joie et l'espérance dans nos cœurs.

Vous connoissez les soixante et douze petits malheurs qui arrivent tous les jours à chaque homme. En voici un, c'est d'écrire une page, de tourner le papier, et de trouver une demi-feuille ; avec les honnêtes gens on refait sa lettre....

Que vous me faites peur, Monsieur, avec vos trois petits vers! Comment donc! est-ce là l'allure que vous allez prendre pour votre retour? Plumé, boiteux: oh! cela est insupportable; vous avez fait quelque.... (j'ai pensé dire sottise, et je ne sais que mettre à la place) que vous ne me dites point. Vous aurez cent mille relations du voyage de M. et de Madame.... à Toulon, à B.... et à Marseille. Je n'en sais pas tant que vous, je crois qu'à la fin, j'irai à Belombre, et ce sera Pouponne desséchée qui me fera marcher. Il faut aller au pressé; Aix est un vrai désert; le Chevalier seul me reste, tout ce qui m'entoure est décampé, et je fais une vie très-mélancolique. Tout est tranquille ici; le P. P. est un homme admirable, il conduit tout ceci avec une dextérité charmante. Voyons la fin, vous avez raison; mais il faut que le feu Provençal agisse dans toute son activité. Que j'ai envie de vous revoir, Monsieur! elle est à un point que vous ne sauriez comprendre. J'ai besoin de mes amis, et quand je les ai, je n'en fais pas assez d'usage; ainsi est fait le monde. Les vaisseaux sont là, que deviendront-ils? de la rade au port, cela seroit bien joli. Aimez-moi, Monsieur: vous le devez; car assurément j'ai pour vous un attachement bien solide, bien fidèle et bien tendre.

LETTRE LX.

Du samedi 18 Septembre, pour lundi 20, 1735.

JE voudrois savoir tous les jours de vos nouvelles, Monsieur ; à quoi vous en êtes de vos affaires ; si vous finirez ; si vous êtes bon ; si vous êtes méchant ; si vous lâchez tout ; si vous vous soutenez. Enfin, l'intérêt que je prends à vous ne sauroit être ni plus vif, ni plus sincere ; et de là arrive que l'ignorance où je suis m'afflige : et cependant j'éleve mes mains au ciel, comme Moïse ; tirez-moi, s'il vous plaît, de cette posture gênante.

Je n'ai que des horreurs à vous apprendre de ce pays-ci. La B.... à la derniere extrêmité ! J'attends à tous les instants sa mort, et son état est tel que ce moment soulagera ses amis. L'étrange aventure de M. le P. P. vous affligera véritablement : on ne peut rien imaginer en-deçà de la mort, de plus cruel que de voir brûler jusqu'aux cendres une maison étrangere et d'emprunt, au hasard d'être brûlé soi-même dans une campagne, sans secours. Je ne sais encore tout cela qu'imparfaitement ; mais ce que je sais, c'est que ce-

lui qui a été cause de ce malheur, quel qu'il soit, mériteroit une grande punition. Cette affaire va coûter un argent immense, et des soins et des inquiétudes. Voilà un début en Provence qui les en dégoûtera ; pour moi ici dans ma solitude, j'en suis émue, touchée, en colere, comme si cela me regardoit. J'ai écrit à Madame de.... pour lui faire mon compliment ; elle me contera apparemment le détail de cette aventure. J'attends ici lundi, qui est après demain, jour que cette lettre partira, M. le P. de R...., et je n'ai eu jusqu'ici que D.... et le Chevalier, c'est-à-dire rien, au moins pour le dernier, car il court les bastides. Il fait un temps à souhait : je me trouve très-bien de la solitude, et avec tout cela les matins et les soirs commencent à être froids et humides ; ma machine s'en ressent, et quittera tout ceci à la fin du mois. Si vous étiez à... j'irois passer huit jours avec vous à la ville ; si je vis, ce sera pour l'année prochaine.

Voici, Monsieur, une très-humble requête : quelque intérêt que j'y prenne, je ne voulois point absolument m'en charger, ni vous importuner. Mais on m'a assuré que ce jeune homme, de trente ans pourtant, vous étoit connu, qu'il vous avoit été présenté ; que vous l'aviez trouvé digne de votre attention, et tel que vous

les voulez à présent, de bonne famille, de figure avenante, belle écriture, mœurs excellentes, en un mot toutes les perfections que vous exigez; de plus quatre places vacantes. On m'a dit cent fois cette parole qui m'impatiente toujours; *un mot de vous, Madame, un mot de vous à M... et tout est fait.*

Je le dis donc ce mot, Monsieur, et j'y ajoute que sincérement et véritablement, si vous pouvez me faire ce plaisir, j'y serai très-sensible. Je suis un peu honteuse de vous importuner si souvent; mais que faire? c'est le malheur de la place où vous êtes d'avoir une Madame de S..... à vos trousses, et qui veut ce qu'elle veut. Je n'affectionne pas tout de même, vous sentez bien quand le cœur parle; il est ici, par rapport aux personnes qui se sont adressées à moi. Faites-moi donc cette grace, je vous en conjure, et que l'article de votre réponse se puisse détacher de la lettre que j'espere que vous m'écrirez, afin que je la montre. Si elle donne de l'espérance, j'en aurai joie et reconnoissance. Adieu, Monsieur; portez-vous bien; aimez-moi toujours. Les cousins et Pouponne vous font la réverence très-humble: et moi, que n'aurois-je point à vous dire? vous savez ce que je vous suis, Monsieur, et combien tendrement.

La B... est toujours plus mal, il est aux abois, il n'attend plus que le dernier moment. Je vais dans ce moment à la ville: que n'y êtes-vous, Monsieur !

LETTRE LXI.

Du 17 Octobre 1735.

LA date de votre lettre met du baume dans mon sang, Monsieur : vous voilà donc au .... terre aimable, terre desirée; jouissez-en longues années. Je vous rends mille graces pour la pauvre B. M...; c'est votre ouvrage, Monsieur; il faut le finir, s'il vous plaît.

Vous renvoyez bien loin votre retour, je voudrois fixer le soleil qui me brûle dans ce moment pour vous recevoir; vous ne serez, en nul lieu du monde, vu et embrassé avec autant de sincérité et de tendresse, que dans ce petit cabinet, soyez-en bien persuadé. La Pauline qui court les cheminées d'autour de Paris, ne ressemble guere à celle qui vous attend; et par-dessus bien des années, et les changements qu'elles apportent, il m'en survient tous les jours depuis quinze jours que je suis de retour de Belombre, par une petite chose tierce qu'on ne veut pas ho-

norer du nom de fievre, mais vapeurs qui me tracassent, qui me minent, et qui occupent ma pauvre tête au point de n'en pouvoir rien tirer. La B.... est un cadavre tout pourri qui n'a plus que la voix; mais elle est si forte que l'on croit qu'il ira encore loin. Adieu, Monsieur. Pouponne, le Chevalier, tout cela vous respecte et vous aime: et moi je finis; car je n'en puis plus, ayant encore cent mille choses à vous dire.

Je n'ai pu aller encore au pavillon rendre mes devoirs à Madame de....; elle vint l'autre jour me voir, mon beau sallon, mon beau soleil. Nous étions trois: aimable conversation: elle y fut deux heures, et quand elle voulut partir, je l'arrêtai, et je lui dis: Demeurez, Madame, peut-être que de plus d'un an vous ne serez si bien, ni en si bonne compagnie. Que dites-vous de mon effronterie? Et cela étoit vrai. Ils sont toujours bien aimables vos chers parents. M. P.... vous donnera peut-être quelque chose pour moi, vous voudrez bien vous en charger. Ne lui laissez pas ignorer votre départ, s'il vous plaît.

LETTRE

LETTRE LXII.

Du 14 Novembre 1735.

VOUS avez bien raison, Monsieur, de me croire extrêmement affligée de la mort du pauvre la B..... Si vous saviez ce que je perds, vous en connoîtriez toute l'étendue; les fonctions de son amitié ne ressembloient point à celles des autres. On peut trouver un ami tendre, solide, secret (celui-là est plus rare): mais véridique jusqu'à la brutalité, ne vous passant rien, prévoyant tout, grondant toujours, et cependant ne mettant jamais d'humeur dans ses gronderies, ni de soupçon du principe dont elles viennent; où trouve-t-on tout cela? Je crois à présent faire autant de sottises que de pas. Mais vous, Monsieur, vous perdez aussi plus que vous ne pensez. Cet homme vous étoit infiniment attaché, je puisois dans sa bonne tête les petits avis que je prenois la liberté de vous donner quelquefois. Enfin, nous n'aurons qu'à nous bien tenir tous. Au surplus la dose de mon attachement, pour vous, mon cher Monsieur, n'a pas besoin d'un renfort qui nous coûte tant; mais je suis bien sensible à la pensée qui

vous est venue de vouloir remplir ce vuide. Je l'accepte de tout mon cœur ; mais grondez moi quand le cas y écherra, je ne vaux rien que battue. Dieu écarte bien de moi tous les soutiens humains : vous voilà à deux cents lieues, D... à mille, et celui-ci avec un nouvel emploi, dont je suis bien aise assurément, mais qui me l'ôte totalement : car il voudra exactement résider à...., et c'est pour moi comme s'il étoit à Cadix. Enfin, il faut faire comme on peut, et s'attacher à ce qui est immuable. J'entends votre logogryphe, mais point du tout les raisons qui ont écarté l'aimable Angloise, dont je suis bien fâchée. Vous me direz tout cela quelque jour, et moi je vous garde bien des choses, aussi je suis dénuée de secours pour l'écriture. Le Chevalier est chez son pere ; D.... est à Caderousse ; reste Pouponne, qui est bien touchée de l'honneur de votre souvenir, mais qui ne peut encore me servir. Mes yeux sont foibles, *ergo* je vous quitte. Il n'est plus question de vapeurs ; cette chose tierce étoit venue sans savoir pourquoi ; elle est demeurée un mois sans se nommer, elle est partie sans prendre congé, et on ne lui a opposé ni médecin, ni médecine ; quelques bouillons de poulet on fait l'affaire. Et savez-vous ce que c'étoit ? Je vais vous dire bien du

mal de moi.) Les grandes frayeurs du tonnerre qu'il n'a point fait, m'avoient gâté le sang à Belombre ; de façon que par ordre des médecins, on me fait une cache actuellement, et bien d'autres petites affaires qui vous surprendront ; et pour le coup je suis à vous au mois de Mai prochain. M. de la.... tient l'assemblée : Madame n'y est point, et je dîne avec elle aujourd'hui chez les B.... Madame votre sœur est à sa campagne, et moi à vous, Monsieur, avec une fidélité et une tendresse inexplicable et bien vraie.

LETTRE LXIII.

Du 16 Janvier 1736.

VOICI, Monsieur, une grande affaire mais affaire des plus sérieuses qui aient passé par vos mains, et sur laquelle il faut s'il vous plaît ne me point éconduire : écoutez bien.

Voici une lettre de l'Abbé P... qui est bien jolie ; elle est déja ancienne, dont je suis honteuse. Je n'y ai point répondu, cela est trop fort pour moi : j'avois chargé le Marquis de.... de ce service, et de me faire une jolie épître, il ne laisse pas de versifier assez bien ; mais soit paresse,

soit que mon style soit trop relevé, ou qu'il n'ait pas

fait les Muses à son badinage,

il a planté là cet ouvrage. On crie cependant à A.... où j'ai annoncé une réponse, et dit qu'on se donnât patience. Mais qui la fera cette réponse? Ce sera M. d'H.... oui, lui-même. Il connoît les acteurs, il sait l'aventure du pont S. G.... contée par M. de R.... de belles bastidanes qui en passant firent de grands éclats de rire, en voyant lui et L. B.... qui se redressoit, qui se campoit sur sa canne, qui rajustoit sa perruque.

L'aventure de D.... est que passant un jour maigre à dîner au moulin du Vernegue; on lui offrit du gras aussi-bien qu'à toute la compagnie, qui le refusa; et alors la maîtresse du logis en colere, leur dit: Messieurs, vous faites bien des façons; il y a là-haut un P. C.... qui n'en fait pas tant, et qui mange à lui tout seul une bonne perdrix et une bécasse. Or, ledit Révérend avoit la face large comme la lune, et vous le connoissez bien.

Pour Pouponne, cela s'entend; le Baron, le Chevalier et mon estomac, vous entendez tout cela.

Il faut donc, et je vous en supplie, nous tirer de ce mauvais pas; souhaitez une bonne année dans son goût à cet Ab-

bé, de la part de tous les nommés, et sur-tout ne rien faire de trop beau, car il ne nous faut qu'un badinage; et celui qui a mis l'Euvone dans un seau, est seul capable de répondre à cette lettre. Mais il nous la faut bientôt, et comme cet ouvrage doit être celui d'une imagination vive et prompte, les premiers traits font notre affaire Ne dites pas *non*, pour l'amour de Dieu. On ne vous déclarera point si vous voulez, et je m'engage d'avance à adopter l'ouvrage. Adieu, Monsieur; ne craignez point les négligences: c'est moi qui parle, et vous savez nos privileges.

Renvoyez-moi la lettre de l'Abbé, je vous en prie: personne ne sait tout ceci.

LETTRE LXIV.

Du 25 Janvier 1736.

O MONSIEUR! quel présent! le beau présent! le magnifique présent! le rare présent! Dieu vous le rende. Je ne m'attendois pas ni à la promptitude, ni à la perfection de cette faveur. J'en fais de toute façon et en tout sens le cas que je dois, et vous en remercie de toute l'étendue de mon cœur.

Vous avez défendu à M.... de passer à Aix, mais non pas de revirer de bord. Le diable le bat un peu, il va à Marseille, où tout est, dit-on, en mouvement, pour être employé à une expédition. Je souhaite que mon cousin le soit, puisqu'il le desire avec tant d'ardeur. Le voilà, il vous dira lui-même ses pensées.

Me voici pour vous donner mille tendres bonjours. Je crois qu'il est inutile de vous recommander mon cousin, et de vous prier de lui rendre dans l'occasion présente vos bons et utiles services. Vous savez, Monsieur, qu'il mérite un peu vos bontés, et vous n'ignorez pas l'intérêt que j'y prends.

LETTRE LXV.

Du 26 Février 1736.

VOILA des Monstres, Monsieur! j'en ai gardé un petit brin pour envoyer au Marquis d'A.... qui se mit à mes genoux pour en avoir. Mais je ne vous ai point fait de tort, et ce sera la derniere fripponnerie; vous aurez dorénavant tous les monstres du pays Vençois. Madame de V.... se flatte que l'âge, la maladie, et les austérités, la mettront bientôt au rang des monstres qui vous sont destinés.

Je vous pardonne, Monsieur, de ne pas écrire, dès que vous promettez de venir parler vous-même ; venez donc et ne nous traitez pas plus mal que Toulon, où vous avez fait un séjour fort honnête.

Dans la quantité des graces que je vous demande, vous sentez bien le degré de part que j'y prends : ordinairement c'est point du tout ; mais par-ci, par-là, il y a des choses qui me tiennent au cœur, et qui en partent. Il y en a une de cette espece, mais je ne veux pas vous la dire tout à fait ; je veux seulement vous prier de me mander loyalement, cordialement, et sincérement, si vous avez quelque vue et quelque engagement pour la place de Gerbier. Je sais que le R. P.... lorgne cette place, qu'il a des protections, sa robe n'en laisse pas douter. Mais peut-être ne voudra-t-on pas revêtir d'un emploi le membre d'un corps qui s'attribue tout, et qui tient bien ce qu'il tient une fois ; raison qui devroit éloigner ce Pere dans cette occasion. Mais tant y a, est-ce là votre choix, votre goût, votre penchant ? dites-le moi vrai, et selon votre réponse, je parlerai ou me tairai ; et cependant je vous prie de me garder le secret de tout ceci.

Je vous fais mon compliment, Monsieur, sur le beau mariage de Mademoiselle.... Je vaque à un gros rhume qui m'a empê-

chée d'aller rendre mes devoirs à.... mais on y est bien persuadé, du moins je m'en flatte, de ma sensibilité pour tout ce qui les touche.

Et vous, Monsieur, ne savez-vous pas bien que personne ne vous est plus attaché que moi ?

Madame de Vence vous remercie de son portier. Si je voulois, je me plaindrois bien, mais c'est à M. de Sineti que je dois mon mécontentement.

Et nos chemins de Belombre, Monsieur, y travaille-t-on ? Il ne faut pas rendre inutiles les bontés de Madame de..... vous y êtes intéressé pour Belle-Isle.

LETTRE LXVI.

Du 28 Février 1736.

Il est vrai qu'il peut y en avoir qui ne sont pas assez monstres, et d'ailleurs trop desséchés. J'ai pensé ne pas envoyer les cinq ou six que je vous ai volés pour le M. d'A.... il n'en sera point content. Enfin, que faire ? n'est pas monstre qui veut; mais aussi vous aurez par la premiere occasion douze tabatieres odoriférentes. Je les ai, les voilà.

Mon secret, le voici. Il y a un M. Gérard,

rard, dont la physionomie plaît ! c'eſt tout ce que mon ignorance peut connoître ; mais on dit que c'est un sujét excellent, et d'une habileté infinie dans le génie. C'est celui-là que je voudrois mettre sous votre aîle ; voudriez-vous le voir ? voudriez-vous le tâter ? voudriez-vous le prendre sous votre protection ? voudriez-vous le faire causer en tiers entre vous et M. du Hamel? En un mot, voudriez-vous qu'il concourût avec le R. P. ? je ne vais qu'en tâtonnant quand il s'agit des gens de cette robe. Mais ce que vous me dites à ce sujet me donne le courage de ſuivre la converſation. Je m'intéreſſe à ce Gérard ; mais je soumets tout à votre inclination, à vos lumieres et à vos projets.

Ne pourrois-je point savoir, Monsieur, à quoi en est Belombre? car chemin faiſant je ſerai bien-aise de voir mes bâtiments, je vous conjure de m'en faire donner quelques nouvelles.

LETTRE LXVII.

Du 1er. Mars 1736.

VOICI de beaux monstres tout nouveaux et tout frais, Monsieur; je les confie à un M..., qui promet de vous les rendre ce soir. Dites-moi, s'il vous plaît, s'il l'aura fait, et si vous avez été content de ceux-ci.

J'ai bien envie de m'adresser à vous, Monsieur, pour une commission; certaine bastide meublée au bord de la mer me fait prendre cette liberté, parce que j'y ai vu ce qu'il me semble qu'il me faudroit: ce sont des rideaux de fenêtre bien gros, bien vilains, bien chauds, bien à bon marché, pour une chambre au franc et froid nord, qui n'est destinée que pour des cousins sans façon, ou des gens d'affaires. Il ne s'agit que d'être couché et de ne pas transir de froid. Je ne veux donc rien au dessus de quatre ou cinq sols le pan, mais chaud, bon, grossier, ect. vous m'entendez. Elles sont deux ces fenêtres, et j'irai peut-être jusqu'à la portiere, si vous en usez bien avec moi. Avant que de cacheter ceci, mon Tapissier me donnera la largeur et hauteur des fenêtres et porte. Je suis un peu honteuse de vous donner pa-

reille commission; mais le Tasse dit de Renaud: *alta non teme, humile non sdegne.*

Je m'enfuis, je ne saurois soutenir ma confusion.

LETTRE LXVIII.

Du 8 Juillet 1736.

Je crois, Monsieur, que si vous pensez à moi par fois, vous pensez bien que je pense beaucoup à vous dans la conjoncture présente. Mon Dieu! quelle aventure! ce sont des occasions où il faudroit être ensemble et parler continuellement. On s'intéresse de toutes parts, on souffre, on craint, on ne sait où l'on en est, on ne s'arrête pas en chemin, on perce dans l'avenir, on rencontre ses amis par-tout, et M... à chaque pas; Dieu soit loué. Je vous assure que cette vie est pénible à passer. Je ne sais plus où j'en suis de mon départ. J'attends, je ne sais pas quoi, ni qui; mais enfin, j'attends quelques jours. Je suis déroutée sur votre départ aussi, il m'étoit important de vous voir dans Marseille même, je ne vois plus qu'un étang.

Cependant, Monsieur, j'ai une grace à vous demander: c'est une réitération, vous me ferez réellement plaisir de me

l'accorder. Madame de Vence se vante que vous ne lui refusez rien; et moi, glorieuse, je ne veux pas m'aider d'elle.

La voilà cette grace dans ce petit mémoire que je vous prie de lire. Je ne croyois pas, la premiere fois que j'eus l'honneur de vous en parler, m'y intéresser autant que je le fais aujourd'hui. Je vous donne mes bons et tendres bonjours, Monsieur. Je dîné demain avec M. et Madame de..... j'ai beau vous y inviter, vous ne m'écoutez pas.

LETTRE LXIX.

Du 8 Août 1736, en plein Marseille.

Je vous remercie, Monsieur, de m'avoir donné de vos nouvelles. J'en savois; mais c'est toute autre chose d'en savoir par vous-même, et d'apprendre que vous vous portez bien, et que vous m'aimez toujours. Je trouve que cela allant bien, tout va bien. Il n'en est pas de même des pauvres habitants de Belombre, pour la santé, s'entend; toutes sortes de guignons sont tombés sur cette malheureuse guinguette, en même temps que la brûlante canicule; le léger bâtiment n'a pu résister aux flammes qui le dévoroient, et nous avons été

obligés d'en sortir avec des insomnies, des dégoûts, des coliques; bref, je pris mon parti un beau matin, je remis Pouponne au Valentin Villemont, et je vins me refugier chez Madame de Gessant, qui, avec une amitié extrême, m'a reçue dans son bel appartement frais. J'y ai dormi; mais l'impression du chaud que j'ai souffert, m'a laissé des coliques et des vapeurs fatigantes. Je ne mange point, et bref, je crois que je m'en vais m'en retourner bien fort à Aix, pour être chez moi. Boismortier est mon unique Esculape, et me tâte bien le pouls: c'est tout ce que je veux de la médecine. Ce pauvre garçon, Monsieur, se recommande toujours à vos bontés, et je vous les demande bien sincérement pour lui. Il a des ennemis si diables, que ne sachant plus que lui faire, ils lui donnerent une petite intrigue avec sa servante qu'ils assuroient épousée. Ils ont été bien penauds quand ils l'ont vue mariée convenablement à son état, et bien éloignée de son maître qui est la sagesse même: les hommes sont par trop méchants. La lettre du Roi à sa maman est charmante, et je vous suis bien obligée de me l'avoir envoyée; le cœur, le sentiment, tout est là comme dans un honnête particulier, cela est rare. Le M. d'A... me mande toutes les alarmes qu'on

a eues sur M. de Penthievre; il a reçu ses tabatieres J'écrirai à M. le Comte quand je pourrai. Je compte que vous aurez eu la bonté de me nommer à votre G.... Je porte avec vous les détresses domestiques; mais, Monsieur, armez-vous de courage, et même d'une décente indifférence, je vous en conjure.

LETTRE LXX.

A Belombre, le 25 Août 1736.

M'y voilà, Monsieur; mais hélas! où sont mes voisins? on nous promet un beau mois de Septembre. Ce n'est point un compliment, je ne m'accoutume point à votre absence; votre lettre m'afflige et me console, j'y vois de tout. Calmez-vous, tranquillisez-vous au nom de Dieu, et revenez nous voir. Je dînai lundi à Bouc avec Monsieur et Madame de....; il y eut grand jeu qui a duré bien avant dans la nuit; pour moi j'arrivai, je dînai et je repartis. J'ai séjourné à Marseille pour aller voir notre pauvre malade qui est pis que jamais. Les vapeurs se sont tournées en frénésie, en rage, en hurlements, le tout sans perdre raison et connoissance. On ne sauroit soutenir ce spectacle. Il me fit dire

de m'en aller après avoir été deux minutes avec lui d'un cri à l'autre; si on se présentoit à contre-temps, il vous étrangleroit. Cette pauvre famille est complétement désolée. Je revins tout de suite à Belombre trempée de larmes. Je ne crois pas que ce pauvre homme puisse aller loin. M. du Moulin pouvoit se dispenser de le faire tant crier pour nous renvoyer à Joannis, qui avoue n'y entendre rien. Votre amitié dans cette occasion, est ce qu'il y a de plus essentiel. Le pauvre Ranché se meurt : j'ai vu Laubepin qui me paroît mourir aussi, ou peu s'en faut; il a bien du courage assurément; il me parla de votre apparition au Mollard, et de vos grosses bottes qui lui firent croire qu'il lui arrivoit un courier de cabinet; il vous aime fort, et nous parlâmes de toutes vos perfections; il n'y a que vos amis qui vous trouvent des défauts, parce que n'en ayant que contre vous, il n'y a que ceux qui vous aiment bien qui les apperçoivent, et qui en soient choqués. M. de Glené doit venir à Belombre, j'en serai ravie. Madame de Vence est si dévote qu'elle craint la dissipation de Belombre: elle y viendra un instant, à ce qu'elle promet. J'ai encore cent choses à dire, mais je m'arrange. Je gronde Verdun, je gronde Blave, je gronde tout le monde; vous voyez bien

qu'il faut que je vaque à toutes ces affaires sérieuses : rien ne l'est tant que mon attachement pour vous, Monsieur. Voilà Pouponne qui veut que je vous fasse ses petits compliments.

LETTRE LXXI.

Du 28 Août 1736.

Il est vrai, Monsieur, que vous m'avez permis d'aller loger chez vous ; il est vrai que j'y aurois été dans la grande perfection ; il est vrai que je n'y ai point été : voici mes raisons. Premiérement, vous n'y étiez point, je n'en devrois pas dire d'autres. Plus on aime le maître, moins on peut souffrir sa maison quand il n'y est pas. Tout rappelle tristement l'absence, ce grand et immense palais m'a fait peur, je m'y serois trouvée ou crue toute seule, mes vapeurs exigeoient quelque petite société les soirs. Eh ! le moyen de fermer votre porte ? eh ! le moyen de l'ouvrir ? Il faut pourtant qu'une porte soit ouverte ou fermée, vous le savez. Ce jardin charmant a trouvé mon imagination frappée de certaines vieilles erreurs de serein qui m'ont effrayée ; bref, j'ai trouvé chez Madame de Gessant tout ce qui m'étoit né-

cessaire. Je vous en ai, Monsieur, les mêmes obligations; vos reproches sont très-aimables. Mademoiselle.... m'en a fait aussi. Enfin, je vous remercie de tout mon cœur, je quitte tout ceci demain, je vais recevoir votre ami d'Orvés à Belombre; j'y serai au moins autant que lui, et plus si ma santé ne devient pas plus mauvaise. J'aurai Boismortier les soirs avec la permission du maître. Il faut me tâter le pouls, il faut me dire que je n'ai rien; il faut, en un mot, me traiter en enfant: cela est pitoyable; ma premiere enfance étoit bien plus raisonnable que celle-ci. Vous me mandez de si grandes et si belles nouvelles, qu'il n'y a pas moyen de les croire tout d'un coup. Je m'arrête aux amours de Daphnis et Chloé, c'est-à-dire, F.... et V.... Je crois cela, par exemple, et j'attendrai encore quelque temps pour tout le reste.

LETTRE LXXII.

Du 5 Septembre 1736.

Vous n'avez fait tout cela que pour en venir à votre ami le lait ; c'est votre foible ; c'est votre fort ; c'est votre endroit sensible ; c'est un baume qui adoucira tous les aigres, qui calmera le sang quelquefois agité ; mais c'est quelque chose aussi qui ôte, je crois, un peu de l'extrême vigueur du corps. N'en usez donc que quand vous aurez courageusement embrassé le célibat, ou n'en usez pas trop si vous en devez sortir. Voilà mon avis. Je suis à Belombre, Monsieur, et actuellement il est survenu une pluie abondante sans tonnerre ; j'y suis avec notre cher d'... ; nous parlons beaucoup de vous : à cela on répond ; je suis en bonnes mains : cela est vrai ; mais aussi ne vous flattez pas qu'on ne dise pas quelque mal de vous. Ces mains ne seroient plus ni bonnes, ni amies, si elles ne semoient que des fleurs. Ce qui doit vous faire plaisir, c'est que vos belles, grandes et solides qualités se présentent toujours, et que les petits défauts se font chercher et trouver avec peine ; moyennant quoi nous vous aimons et

nous vous estimons beaucoup, et vous devez nous aimer et nous compter au nombre de vos fideles amis.

Je m'associe pour raison avec mon ami d'.... J'ai tout plein de mérites et de vertus quand je suis là. Votre jardinier est en faction chez vous, Monsieur : lui et son fils donneront quelque coup d'œil au jardin de Belombre ; ce sera pour récréer votre vue autant que la mienne, et je ne laisse pas de vous être bien obligée de toutes les facilités et permissions que vous nous donnerez sur cela.

J'ai reçu dans une boîte remplie de toutes sortes de nippes masculines, les deux plus jolies petites serrures d'Angleterre qui en soient jamais venues : il y manque deux vis et les écussons ; mais nous tâcherons d'imiter Messieurs les Anglois.

Il est arrivé un accident à mes pauvres petits livres que vous avez eu la bonté de donner à M. Vial. On lui a saisi à la douane de Lyon, et les siens, et les miens, par des ordres, tous frais moulés, d'examiner tout ce qui est imprimé. Tout est donc à cette douane, il n'a pas eu le temps d'attendre. Il a recommandé cette affaire à un marchand de Lyon, dont il ne sait même pas le nom. Bref, j'ai écrit à M. P., et je n'ai qu'une chose à craindre ; c'est qu'il ne soit pas à Lyon ;

en ce cas, j'aurai recours à vous, Monsieur. Ces petits livres sont rares, chers et précieux, et destinés à Pouponne. Voilà de grandes raisons de vouloir les retrouver.

Vous ne savez donc rien encore de votre destinée, Monsieur? Mais, mon Dieu! que vous parlez bien sur tout cela, et sur les hommes, et sur la confiance en la pureté de la conscience et des intentions! Comment la délicatesse et la sensibilité peuvent-elles pénétrer dans une ame munie de principes si justes et si vrais! Quand irez-vous à votre charmante maison, ou pour mieux dire château? Je le desire pour vous, et que tous les bonheurs du monde vous arrivent, mais sur-tout celui de penser quelquefois que ceux de ce bas monde ne sont pas les véritables; et je vous laisse avec ce petit trait de morale, Monsieur, et vous embrasse sans façon de tout mon cœur.

Tous les habitans de Belombre vous font la très-humble révérence.

LETTRE LXXIII.

A Belombre, le 14 Septembre 1736.

SINETI a perdu son pere, j'ai toujours peur d'apprendre la premiere ces sortes de tristes nouvelles. Permettez-moi donc, Monsieur, pour éviter tout inconvénient, de vous adresser mon compliment, dont vous ferez l'usage qu'il conviendra, et pardon.

M. de V.... Aumônier de.... est, au respect de son caractere, un grand imbécille; je ne puis pas retrouver mes livres. M. P.... m'a mandé qu'ils n'étoient point à la douane, et me demande d'autres signalements. Sur cela j'écris à ce bon Prêtre: il me répond qu'ils n'ont point (les livres) été saisis à la douane, mais par des gens préposés pour examiner les livres. Mais qui sont-ils ces gens? à qui avez-vous parlé? recommandé? Point de réponse, il ne sait seulement pas le nom de celui à qui il a recommandé ces livres, et il est parti tout de suite. J'ai récrit à M. P...., et je le prie de deviner.

Accordez-moi, Monsieur, une grace, je vous la demande à genoux, elle intéresse des personnes que vous honorez de

votre estime. C'est le pauvre Gros, mes voisins de Belombre : donnez-moi une place pour un garçon qui est de bonne famille sans beaucoup de bien; éleve, enfin, éleve ne se refuse pas; il parviendra, s'il le mérite : c'est une autre affaire, et ce sera la sienne. Vous ferez une œuvre admirable; ce sera peut-être la fortune de qui n'en peut espérer d'ailleurs, et peut-être établirons-nous cette pauvre Nanon, qui le seroit, sans doute, si la vertu, la sagesse et le mérite étoient comptés; mais ce n'est pas la mode. Il arrive cependant que par des coups de hasard et de fortune, quelqu'un venant à desirer de certaines places, les acquiert par faveur, et la partage avec les personnes qui l'ont obtenue. Or, voyez, Monsieur, le grand bien que vous ferez, et quelle obligation, moi qui vous parle, je vous en aurois. Je vous demande un grand secret, je vous en conjure; mais un petit mot de réponse, vous n'en faites gueres aux articles de mes lettres. Je vous avois parlé du nommé Fabre qui vous a été recommandé par M. de Villemont et par moi, pour une place d'Archer chez vous, Monsieur; vous l'avez fait espérer, et puis plus rien.

Et Boismortier, le pauvre B. M. je n'ose plus vous en parler; je n'en pense pas moins, et vous savez ce que je pense et ce que je desire.

Après ma litanie, je vous quitte, et mon cher d'... me quitte aussi, dont je suis bien attristée Je le suivrai de près, et le premier d'Octobre je regagne mon Aix. Que voulez-vous que je fasse à Belombre sans vous, Monsieur ? Je jure et je promets de n'y revenir que quand vous serez à portée d'y être, et j'ajoute à mon serment un que je tiendrai encore mieux, qui est de vous être tendrement et fidélement attachée tout le reste de mes jours.

Notre homme s'appelle B... de B..., et de très-bonne famille et riche, vous en jugez bien par tout ce que j'ai eu l'honneur de vous dire.

LETTRE LXXIV.

D'Aix, le 5 Octobre 1736.

QUE vous êtes gai ! que vous êtes gaillard ! que vous vous portez bien dans ce...! que vous êtes content d'y être ! que vous adoucissez bien là votre sang ! Vous y faites passer bien plus de lait qu'il n'y a d'eau dans nos fleuves. Vous vous nourrissez comme les bergers de Ligiion : il me semble que je vous vois la houlette, la panetiere, etc. Mais Astrée, Philis, Diane, où sont-elles ? je n'en entends pas parler.

Avez-vous le Druide Adamas? Le ver solitaire et tous ses camarades sont bien assoupis pour le coup; mais comme vous dites fort bien, Monsieur, ils vous attendent sur le chemin. Par quel privilege, s'il vous plaît, seriez-vous l'unique mortel heureux? Tout au plus nous vous laisserons le temps du... Profitez-en bien, et puis revenez nous rejetter dans le mouvement et dans l'agitation de la Cour et de la ville, et ensuite dans les brasiers de Provence. Nous avalons du feu au lieu de lait, et il n'y a rien qui n'y paroisse. J'ai trouvé à Aix des tracasseries sans nombre, de toutes les especes, dans tous les états et étages, et la ville est pourtant déserte, jugez ce qu'elle sera quand elle sera remplie. L'histoire du jour est la grandissime séparation et brouillerie de M. et Madame de B.... avec Madame de M....; cela s'est fait à B.... et continue ici. Le sujet ne se dit pas; mais ce qu'il y a de vrai, c'est que ce ménage qui étoit l'enfer, est devenu le paradis; l'amitié, l'union, la confiance, y sont dans leur perfection; de façon qu'on ne souhaite point que les étrangers s'introduisent davantage dans cette maison à titre de tant d'amitié. M. et Madame de.... sont établis dans leur magnifique palais qui se perfectionne tous les jours, ils se portent tous deux très-bien. Madame

votre

votre sœur n'est point à Aix : voilà tout ce qui se peut écrire. D.... est chez sa niece D.... à une bastide à deux lieues d'ici, il a été vingt jours à Belombre : plus on le voit, plus on veut le voir. J'imaginai donc d'aller me promener à cette bastide ; deux petites lieues, un chemin comme la main ; l'exercice m'est nécessaire : j'emprunte le carrosse à six chevaux de M. le P. P. je m'embarque, Dantelmy, le Chevalier, et Mademoiselle Gros, après un léger repas à onze heures, et nous partons à midi. Monsieur, les deux petites lieues en sont trois mortelles : ce chemin comme la main est tout ce qu'il y a de plus horrible, bêtes et gens nous n'en pouvions plus, il fallut enrayer six fois ; enfin, nous arrivons, et à peine sommes-nous là, que le soleil nous annonce qu'il faut repartir. Nous revoilà sur le beau chemin, et tout de suite dans nos lits, brisés, roués : voilà notre aventure.

Je viens de perdre Madame de Grignan, ma belle-sœur, que j'aimois tendrement. C'étoit une sainte, ignorée du monde ; elle m'a toujours aimée, et m'en a donné en mourant des marques très-aimables. Elle m'a fait présent de toute sa bibliotheque qui est une chose parfaite, par le choix des livres et par les reliures recherchées : c'étoit là tout son plaisir et son amuse-

ment ; elle a ajouté à cela le portrait de feu mon frere en bracelet avec de beaux diamants.

La pauvre Mademoiselle Gros a été bien mortifiée de l'impossibilité qu'elle a vue dans votre lettre pour son éleve : je crois entre nous que c'étoit un mari en herbe ; et la pauvre créature sans bien, sans ressource, auroit trouvé là un établissement. Je ne le sais pas, mais je m'en doute. Le bon Dieu ne le veut pas, il aura soin d'elle ; elle a bien du mérite, et tout ce qu'il faudroit pour être desirée, hors du bien qui est à présent tout ce qu'on veut.

Adieu, Monsieur : les cousins, Pouponne, tout cela vous est acquis, et moi plus que tout, et bien solidement, et bien tendrement.

LETTRE LXXV.

Du 8 Octobre 1736.

PEUT-ÊTRE que les paroles de ce Valentin, dont vous faites l'éloge en le comparant à vos beaux arbres, auront plus de force que les miennes. Voilà ses complaintes sur notre pauvre cher.... Et n'a-t-il pas raison ? peut-on oublier un tel homme, dévoué à vous, qui a tant de mérite, de capacité, qui est fils de son pere, qui a bâti Belombre, qui a mis ma tête à l'abri des orages, enfin que vous aimez, que vous estimez, et nous aussi, si parfaitement ? Si vous traitez ainsi B. J.... ah ! Monsieur, il faut réparer cela, s'il vous plaît : c'est un oubli assurément, ce ne peut pas être autre chose ; mais un oubli qui afflige, qui va au cœur, qui laisse dans un état qui approche de la misere. Je réclame toute votre générosité, amitié, et j'espere que tout sera réparé : en tout cas je vous livre à Villemont.

LETTRE LXXVI.

Du 24 Octobre 1776.

CE n'est point une tante que j'ai perdue, Monsieur; c'est ma belle-sœur, veuve de mon frere, que j'aimois bien, et avec raison : mais cette méprise ne m'empêche pas de recevoir avec tendre reconnoissance les marques de votre sensibilité pour tout ce qui me regarde.

Vous apportez du.... un sang si doux, des réflexions si sages, que ce seroit bien dommage de gâter tout cela. J'ai envie de faire publier à son de trompe, que le premier qui aigrira votre sang, et qui interrompra votre tranquillité, de quelque façon que ce soit, sera puni sévérement.

Je voudrois pourtant vous agiter un petit moment au sujet des livres confiés à votre Aumônier.... et égarés; n'êtes-vous point un petit brin obligé de me les faire retrouver? Nous avons eu des événemens tragiques. M. G... employé ici et commis de la cause de Villemont, dévot Janséniste, mais en dernier lieu fanatique, vaillantiste, a été arrêté et mené au fort S. Nicolas à Marseille : c'étoit notre ami,

et nous déplorons sa folie et ses tristes suites.

Dans le moment on m'apporte mes petits livres de Lyon, je n'ai pas le plus petit mot à dire. Je vous recommande Boismortier, et je vous fais la révérence : car voilà que l'on m'interrompt. Adieu, Monsieur : aimez-moi toujours et revenez vîte, afin que je vous dise aussi combien je vous aime.

LETTRE LXXVII.

Du 3 Décembre 1736.

Il est vrai, Monsieur, que c'est du plus loin qu'il me souvienne d'avoir reçu de vos nouvelles, et d'avoir eu l'honneur de vous écrire : ce n'est pas que je ne le dusse faire pour mon soulagement, car vous savez que je suis accablée sous le poids de la reconnoissance de toute une famille qui m'en a chargée, comme du soin de leur aider à vous faire leurs très-humbles remerciments. Vous voyez d'ici tous les L.... les Ch.... et sans doute les G..... si le Prophete Elie ne lui avoit pas tourné la tête, et qu'il ne fût pas au fort S. Nicolas. Donc, Monsieur, ayez la bonté de vous tenir pour bien remercié, et croyez

que vous obligez des cœurs bien sensibles, bien bons, bien reconnoissants, et bien attachés à vous, et le mien brochant sur le tout. Il s'est en effet passé bien des événements depuis notre dernière conversation; nous ne les savons jamais qu'à demi, attendu cette phrase de tous ceux qui écrivent, *Vous savez sans doute*, moyennant laquelle on ne sait rien : je pensois être la seule à qui ce malheur arrivoit. J'ai trouvé Madame de.... en colere véritablement pour le même sujet. Nous savons les morts de M. d'A...., de M. de L...., de Madame de V...., et des fragments de leurs dernieres dispositions, et toujours par la supposition que nous savons tout; tant y a que nous n'en savons que trop, et quand on sait leur vie, on ne se dit que trop les circonstances de leur mort, à moins de ces graces finales de bon larron qui sont si rares qu'on ne doit pas y compter; il faut pourtant paroître tous à ce grand tribunal : et que feront ceux qui n'y apportent que des actions de Mississipi? Je tremble de plus en plus, mon cher Monsieur : je tremble pour moi, *primo*; je tremble pour mes amis, pour les morts, pour les vivants, pour vous en particulier; je voudrois vous voir un saint. Le tourbillon d'affaires, de devoirs, de Cour, d'Intendance : ah mon Dieu! que

d'obstables ! Je pleure ce pauvre Abbé de Bussy : car je ne connoissois guere M. de L...., et on ne le connoissoit pas dans son diocese. Je ne connois rien à ce codicile, et j'éloigne ma pensée de tout ce qu'il présente à l'esprit. Votre lettre, Monsieur, remplie de toutes ces morts, a été cause d'une chose qui vous fâchera peut-être, et dont je vous demande pardon : je vous avoue ingénuement que, saisie d'effroi, j'ai mal reçu la piece de M.... et annoncée comme peu chaste et peu chrétienne, je ne l'ai non-seulement pas lue, mais sur le champ je l'ai jettée au feu ; ainsi elle n'a point été vue ni envoyée, selon vos intentions. Je crois que vous ne me prendrez plus pour votre correspondante en pareilles matieres. Je suis à votre service pour tout le reste ; vous savez que je vous suis fidélement et tendrement dévouée ; mais s'il y a de la foiblesse, de la petitesse à ce que j'ai fait, ne faut-il pas se pardonner quelque chose ? Je ne lis plus aucune sorte de bagatelles, et je n'en ai même nulle curiosité. Pardon encore, Monsieur, pardon. Je n'ai pas commencé ni imaginé le mariage de M. B.... avec Mademoiselle de S... ; mais comme j'ai l'honneur d'appartenir à ceux-ci, et que j'ai fort connu Madame de S..... elle s'adressa à moi pour les instructions dont on est curieux en pa-

reil cas. Je n'avois rien à dire que de bon, je le dis, et tout de suite je me trouvai chargée de la confiance des uns et des autres, et de la continuation de cette besogne qui n'a point trouvé d'obstacles, et qui étoit si aisée que Pouponne l'auroit faite. A propos de cette Pouponne, vraiment nous sommes dans un beau mouvement: on joue Athalie dans son couvent, elle en fait le rôle, et nous aurions grand besoin de votre secours, Monsieur. Imaginez-vous que nous ne savons (parce que je l'ai oublié) comment elle est habillée, quand il faut qu'elle soit assise ou debout, en colere ou douce, ou hypocrite: tout cela nous embarrasse. J'ai demandé une poupée à Sineti pour modele, il l'oubliera, et je serai fâchée. Ne pourriez-vous pas, en remettant cette tragédie sous vos yeux à quelque moment perdu, nous marquer nos différentes situations? vous me feriez grand plaisir. On se porte bien à l'Intendance; Madame de.... a eu pourtant quelques accès de sa colique, et M. le P. P. un gros rhume; mais tout est passé. Je n'ai point de cousins autour de moi, ils courent les champs depuis un mois, je les attends ces jours-ci. On dit tout bas que M. votre frere l'Abbé vient en Provence avec vous. Vous ne sauriez mieux faire l'un et l'autre, et à vos amis plus de

plaisir.

plaisir. Mais venez donc, Monsieur : voilà un temps admirable, profitez-en. Je compte que..... nous dira beaucoup de nouvelles ; je compte aussi que vous savez toutes celles de Provence : et quand on est à Paris, on ne s'en soucie guere.

J'aurois encore une infinité de choses à vous dire ; mais huit pages c'est bien assez ; la discrétion s'empare de moi. Je vous souhaite bien de la santé, bien de la tranquillité, et tous les bonheurs ensemble, et je vous dis bien vrai, Monsieur, et sur cela, et sur mon tendre attachement pour vous.

LETTRE LXXVIII.

Du 19 Décembre 1736.

QUANT à moi qui n'aime pas qu'on se marie, je suis bien contente de la femme que vous nous amenez, Monsieur ; mais tout le monde en ce pays-ci en attendoit une autre. Ce que je crois fermement, c'est que si vous ne la cherchez pas dans le pays où vous êtes je ne pense pas qu'il y ait rien en Provence digne de vous. Peut-être que vous allez faire quelque découverte à Rome ; il seroit beau de nous amener une Dame Romaine, pourvu qu'el-

le ait les vertus et les inclinations des premieres de cette maîtresse du monde, les Lucreces, les Emilies, les Fulvies, etc. Parlons d'Athalie pour ne pas quitter la rime.

Vous m'avez dit, Monsieur, précisément tout ce que je voulois savoir. Me voilà bien en vous attendant; car si vous ne tenez parole, vous serez à temps de nous faire répéter notre leçon. Le fort de Pouponne, c'est le sentiment, d'où il arrive que ce qu'elle déclame selon son petit goût et son intelligence, vaut cent fois mieux que ce que nous lui apprenons, je viens de l'éprouver à cette derniere scene, qui commence : *Te voilà, séducteur....*

Je ne croyois pas qu'elle la sût, elle la dit mieux que tout le reste. Les choses qu'elle dit le moins bien, ce sont les simples, et où il ne faut pas de déclamation : c'étoit le triomphe de la le Couvreur. Pour Pouponne il lui faut de la fureur, c'est une petite Duclos. Pour l'habit, Madame de.... veut l'habiller elle-même; j'ai toujours demandé une poupée sur l'usage des diadêmes; nous ne l'avons point à Aix, le croiriez-vous bien ? Au reste, nous vous attendons par bien des raisons, Monsieur; mais entr'autres comme un soleil qui doit pénétrer et dissoudre des nuages sous lesquels sont cachées une in-

finité de choses que l'on ne nous dit de Paris qu'en style d'oracle, et qui sont cependant bien curieuses. Venez donc, mais venez avez la clef de tout, sans quoi vous ne serez pas bien reçu. Puisque Madame d..... a vos nouvelles, c'est à elle à vous dire des nôtres. Madame de..... est encore à la campagne : elle devient Dame Romaine insensiblement. Et moi, je suis toujours, Monsieur, Dame qui vous honore, et qui vous est bien tendrement attachée. A propos, je vous souhaite la bonne année en bref.

LETTRE LXXIX.

Du 19 Février 1737.

UNE longue lettre du milieu de Versailles me paroît une faveur moins grande, que quatre lignes de votre tourbillon, Monsieur, je vous en remercié donc. Pouponne vous attend le lundi gras, mais ne lui manquez pas de parole ; elle est toute neuve sur les manques, elle n'entendroit pas raillerie : avec le temps elle s'accoutumera au jargon, et le parlera peut-être elle-même : hélas ! que sait-on ? Mesdames de Verne, de Bournonville et de Sessac, avoient été élevées à Port-Royal, et le jour

qu'on les mena à l'opéra pour la premiere fois, elles ne tournerent jamais les yeux sur le spectacle.

Que de monde, Monsieur, que de monde va vous arriver! Envoyez-nous des journaux, sans quoi nous aurons peur des esprits. J'ai envoyé à Madame de S. Marc l'extrait de votre lettre qui parle de sa fille, elle en a été comblée de joie. Le tonnerre ne tombe donc pas encore? mais y a-t-il tant de fumée sans un peu de feu? le temps nous apprendra tout. Vous faites bien voir Marseille en beau à M. l'Abbé, cela n'est pas mal fin: nous vous sommes obligés de lui donner si bonne opinion de notre patrie. Ne le menerez-vous point à Belombre? pensez-vous à votre grand voyage? si vous devez le faire, dépêchez-vous pour l'amour de Dieu; car je vous déclare que plus de Belombre pour moi, sans vous, Monsieur, que j'honore, que j'aime bien tendrement en vérité. Faites recevoir mes très-humbles compliments, je vous en prie, par frere et sœur.

LETTRE LXXX.

Du 19 Février 1737.

COMMENT vous trouvez-vous de notre cher le.... ? pour lui il est dans l'enthousiasme et dans la parfaite reconnoissance, et moi je la partage. Il a bien envie de vous plaire et de mériter vos bonnes graces. Il est heureux, mais vous l'êtes aussi : vous avez auprès de vous le plus honnête homme du monde, et le plus digne de votre confiance en tout point ; car vous pouvez dormir en repos quand il sera une fois au fait, et il le sera sûrement bientôt. Vous l'avez admis à votre table, c'est un bénéfice pour lui ; si j'osois je vous dirois, et vous conseillerois, et vous prierois de n'en point faire un en *attendant*, mais une chose permanente. Les matins, je vous en aurois écrit ; mais dans le nombre des faveurs qu'il solemnise, j'y ai trouvé celle-là : continuez-la, Monsieur, je suis de moitié de tout. J'entends bourdonner à mes oreilles des choses qui m'affligent, je ne veux savoir de mes amis et de leurs affaires, que ce qu'ils veulent bien que j'en sache. Je réponds, il faut entendre les deux parties. Vous en-

trouvé dans les papiers que l'on saisit chez lui.

On sait qu'on étoit parvenu à faire croire à Louis XIV que Fouquet pouvoit être à craindre. On lui donna une garde de cinquante Mousquetaires pour le conduire à son exil. On craignoit qu'il ne lui restât des appuis formidables. Il lui resta Pélisson et la Fontaine ; l'un le défendit avec éloquence, & l'autre pleura ſes malheurs dans une Elégie très-belle et très-touchante, où il oſa même demander sa grace au Roi ; ce qui étoit courageux dans un temps où un homme qui avoit déplu à Louis XIV, n'étoit pas supposé excusable.

LETTRES

DE MADAME

DE SÉVIGNÉ

A MONSIEUR

DE POMPONNE.

LETTRE PREMIERE.

AUJOURD'HUI lundi 17 Novembre 1664, M. Fouquet a été pour la seconde fois sur la sellette; il s'est assis sans façons comme l'autre fois. M. le Chancelier a recommencé à lui dire de lever la main : il a répondu qu'il avoit déja dit les raisons qui l'empêchoient de prêter le serment. Là-dessus M. le Chancelier s'est jetté dans de grands discours, pour faire voir le pouvoir légitime de la Chambre; que le Roi l'avoit établie, et que les commis-

sions avoient été vérifiées par les Compagnies souveraines.

M. Fouquet a répondu que souvent on faisoit des choses par autorité, que quelquefois on ne trouvoit pas justes quand on y avoit fait réflexion.

M. le Chancelier a interrompu : Comment ! vous dites donc que le Roi abuse de sa puissance ? M. Fouquet a répondu : C'est vous qui le dites, Monsieur, et non pas moi : ce n'est point ma pensée, et j'admire qu'en l'état où je suis, vous me vouliez faire une affaire avec le Roi ; mais, Monsieur, vous savez bien vous-même qu'on peut être surpris. Quand vous signez un arrêt, vous le croyez juste ; le lendemain vous le cassez ; vous voyez qu'on peut changer d'avis et d'opinion.

Mais cependant, a dit M. le Chancelier, quoique vous ne reconnoissiez pas la Chambre, vous lui répondez, vous lui présentez des requêtes, et vous voilà sur la sellette. Il est vrai, Monsieur, a-t-il répondu, j'y suis, mais je n'y suis pas par ma volonté ; on m'y mene, il y a une puissance à laquelle il faut obéir, et c'est une mortification que Dieu me fait souffrir, et que je reçois de sa main ; peut-être pouvoit-on bien me l'épargner après les services que j'ai rendus et les charges que j'ai eu l'honneur d'exercer.

Après cela M. le Chancelier a continué l'interrogatoire de la pension des gabelles, où M. Fouquet a très-bien répondu. Les interrogations continueront, et je continuerai de vous les mander fidélement; je voudrois seulement savoir si mes lettres vous sont rendues sûrement.

Madame votre sœur, qui est à nos Dames du fauxbourg, a signé; elle voit à cette heure la Communauté, et paroît fort contente.

Madame votre tante ne paroît pas en colere contre elle; je ne croyois point que ce fût celle-là qui eût fait le saut, il y en a encore une autre. Vous savez sans doute notre déroute de Gigerie, et comme ceux qui ont donné les conseils veulent jetter la faute sur ceux qui ont exécuté. On prétend faire le procès à Gadagne; il y a des gens qui en veulent à sa tête; tout le public est persuadé pourtant qu'il ne pouvoit pas faire autrement. On parle fort ici de M. d'Alais, qui a excommunié les Officiers subalternes du Roi qui ont voulu contraindre les Ecclésiastiques à signer. Voilà qui le brouillera avec M.r votre pere, comme cela le réunira avec le Pere Annat.

Adieu, je sens l'envie de causer qui me prend, je ne veux pas m'y abandonner, il faut que le style des relations soit court.

LETTRE II.

Le jeudi, 20 Novembre 1664.

MONSIEUR Fouquet a été interrogé ce matin sur le marc d'or; il a très-bien répondu. Plusieurs Juges l'ont salué; M. le Chancelier en a fait reproche, et a dit que ce n'étoit point la coutume, étant Conseiller Breton. » C'est à cause que vous » êtes de Bretagne que vous saluez si bas » M. Fouquet «. En repassant par l'Arsenal, à pied pour se promener, M. Fouquet a demandé quels ouvriers il voyoit: on lui a dit que c'étoit des gens qui travailloient à un bassin de fontaine; il y est allé et a dit son avis, et puis s'est retourné en riant vers Artagnan, et lui a dit: » N'admirez-vous point de quoi je me mêle? » Mais c'est que j'ai été autrefois assez habile sur ces sortes de choses-là «. Ceux qui aiment M. Fouquet trouvent cette tranquillité admirable, je suis de ce nombre; les autres disent que c'est une affectation: voilà le monde. Madame Fouquet, sa mere, a donné un emplâtre à la Reine, qui l'a guérie de ses convulsions, qui étoient, à proprement parler, des vapeurs.

La plupart, suivant leurs desirs, se vont

imaginant que la Reine prendra cette occasion pour demander au Roi la grace de ce pauvre prisonnier ; mais pour moi qui entends un peu parler des tendresses de ce pays-là, je n'en crois rien du tout. Ce qui est admirable, c'est le bruit que tout le monde fait de cet emplâtre, disant que c'est une sainte que Madame Fouquet, et qu'elle peut faire des miracles.

Aujourd'hui vingt-un, on a interrogé M. Fouquet sur les cires et sucres ; il s'est impatienté sur certaines objections qu'on lui faisoit, et qui lui ont paru ridicules. Il l'a un peu trop témoigné, et a répondu avec un air et une hauteur qui ont déplu. Il se corrigera, car cette maniere n'est pas bonne ; mais, en vérité, la patience échappe : il me semble que je ferois tout comme lui.

J'ai été à Sainte-Marie, où j'ai vu Madame votre tante qui m'a paru abymée en Dieu, elle étoit à la messe comme en extase. Mademoiselle votre sœur m'a paru jolie, de beaux yeux, une mine spirituelle ; la pauvre enfant s'est évanouie ce matin ; elle est très-incommodée, sa tante a toujours pour elle la même douceur. M. de Paris lui a donné une certaine maniere de contre-lettre qui lui a gagné le cœur ; c'est cela qui l'a obligée de signer ce diantre de formulaire ; je ne leur ai parlé ni à

l'une ni à l'autre. M. de Paris l'avoit défendu. Mais voici encore une image de la prévention; nos Sœurs de Sainte-Marie m'ont dit : » Enfin, Dieu soit loué, Dieu » a touché le cœur de cette pauvre en» fant, elle s'est mise dans le chemin de » l'obéissance et du salut «. De là je vais à Port-Royal : j'y trouve un certain grand solitaire que vous connoissez, qui commence par me dire : » Eh bien ! ce pauvre » oison a signé; enfin Dieu l'a abandon» née, elle a fait le saut «. Pour moi, j'ai pensé mourir de rire, faisant réflexion sur ce que fait la préoccupation. Voilà bien le monde en son naturel. Je crois que le milieu de ces extrêmités est toujours le meilleur.

Samedi au soir..... M. Fouquet est entré ce matin à la Chambre, on l'a interrogé sur les octrois; il a été très-mal attaqué, et s'est très-bien défendu. Ce n'est pas, entre nous, que ce soit un endroit des plus glissans de son affaire. Je ne sais quel bon ange l'a averti qu'il avoit été trop fier, il s'en est corrigé aujourd'hui, comme on s'est corrigé de le saluer. On ne rentrera que mercredi à la Chambre, je ne vous écrirai aussi que ce jour-là. Au reste, si vous continuez à me tant plaindre de la peine que je prends à vous écrire, et à me prier de ne point continuer,

je croirois que c'est vous qui vous ennuyez de lire mes lettres, et que vous vous trouvez fatigué d'y faire réponse; mais sur cela je vous promets encore de faire mes lettres plus courtes, si je puis; et je vous quitte de la peine de me répondre, quoique j'aime encore vos lettres. Après ces déclarations, je ne pense pas que vous espériez d'empêcher le cours de mes gazettes. Quand je songe que je vous fais un peu de plaisir, j'en ai beaucoup. Il se présente si peu d'occasions de témoigner son estime et son amitié, qu'il ne faut pas les perdre quand elles viennent s'offrir. Je vous supplie de faire tous mes compliments chez vous et dans votre voisinage. La Reine est bien mieux.

LETTRE III.

Le lundi 24 Novembre 1664.

Si j'en croyois mon cœur, c'est moi qui vous suis véritablement obligée de recevoir si bien le soin que je prends de vous instruire. Croyez-vous que je ne trouve point de consolation en vous écrivant ? Je vous assure que j'y en trouve beaucoup, et que je n'ai pas moins de plaisir à vous entretenir, que vous en avez à lire mes lettres. Tous les sentiments que vous avez sur ce que je vous mande sont bien naturels ; celui de l'espérance est commun à tout le monde, sans que l'on puisse dire pourquoi ; mais enfin cela soutient le cœur. Je fus dîner à Sainte Marie de S. Antoine, il y a deux jours ; la Mere Supérieure me conta en détail quatre visites que Puis.... lui a faites depuis trois mois, et dont je suis infiniment étonnée. Il lui vint dire que le bienheureux Evêque de Geneve lui avoit obtenu des graces si particulieres pendant la maladie qu'il a eue cet été, qu'il ne pouvoit douter de l'obligation qu'il lui avoit ; qu'il la supplioit de faire prier pour lui toute la Communauté. Il lui donna mille écus pour accomplir son vœu ;

vœu ; il la pria de lui faire voir le cœur du bienheureux. Quand il fut à la grille, il se jetta à genoux, et fut plus d'un quart-d'heure fondu en larmes, apostrophant ce cœur, lui demandant une étincelle du feu dont l'amour de Dieu l'avoit consumé. La Mere Supérieure pleuroit de son côté : elle lui donna des reliques du bienheureux. Il les porte incessamment. Il parut pendant ces quatre visites si touché du desir de son salut, si rebuté de la Cour, si transporté de l'envie de se convertir, qu'une plus fine que la Supérieure y auroit été trompée. Elle lui parla adroitement de l'affaire de M. Fouquet ; il lui répondit comme un homme qui ne regardoit que Dieu seul, qu'on ne le connoissoit point, qu'on verroit, et qu'on lui feroit justice selon Dieu, sans rien considérer que lui. Je ne fus jamais plus surprise que d'entendre tout ce discours. Si vous me demandez maintenant ce que j'en pense, je vous dirai que je n'en sais rien, que je n'y comprends rien, et que d'un côté je ne conçois pas à quoi peut servir cette comédie, et si ce n'en est pas une, comment il accommode tous les pas qu'il a faits depuis ce temps avec de si belles paroles.

Voilà de ces choses qu'il faut que le temps explique, car d'elles-mêmes elles sont obscures : cependant n'en parlez pas ;

car la Mere Supérieure m'a priée de ne pas faire courir cette petite histoire.

J'ai vu la mere de M. Fouquet : elle me conta de quelle façon elle avoit fait donner cet emplâtre par Madame de Charost à la Reine. Il est certain que l'effet en fut prodigieux ; en moins d'une heure, la Reine sentit sa tête dégagée, et il se fit une évacuation si extraordinaire, et de quelque chose de si corrompu, et de si propre à la faire mourir la nuit suivante dans son accès, qu'elle-même dit tout haut que c'étoit Madame Fouquet qui l'avoit guérie ; que c'étoit ce qu'elle avoit vuidé qui lui avoit donné les convulsions dont elle avoit pensé mourir la nuit d'auparavant. La Reine-mere en fut persuadée, et le dit au Roi qui ne l'écouta pas. Les médecins, sans qui on avoit mis l'emplâtre, ne dirent point ce qu'ils en pensoient, et firent leur cour aux dépens de la vérité. Le même jour le Roi ne regarda pas ces pauvres femmes qui furent se jetter à ses pieds ; cependant cette vérité est dans le cœur de tout le monde. Voilà encore une de ces choses dont il faut attendre la suite.

Ce matin M. le Chancelier a interrogé M. Fouquet ; mais sa maniere a été différente ; il semble qu'il soit honteux de recevoir tous les jours sa leçon par B.....

Il a dit au Rapporteur de lire l'article sur quoi on vouloit interroger l'accusé; le Rapporteur a lu, et cette lecture a duré si long-temps, qu'il étoit dix heures et demie quand on eut fini. Il a dit, qu'on fasse entrer Fouquet, et puis s'est repris, M. Fouquet; mais il s'est trouvé qu'il n'avoit point dit qu'on le fît venir; de sorte qu'il étoit encore à la Bastille. On l'est donc allé querir, il est venu à onze heures. On l'a interrogé sur les octrois: il a fort bien répondu; pourtant il s'est allé embrouiller sur certaines dates, sur lesquelles on l'auroit bien embarrassé, si on avoit été bien habile et bien éveillé; mais au lieu d'être alerte, M. le Chancelier sommeilloit doucement; on se regardoit, et je pense que notre ami en auroit ri, s'il avoit osé. Enfin, il s'est remis, et a continué d'interroger; et quoique M. Fouquet ait trop appuyé sur cet endroit où on le pouvoit pousser, il s'est trouvé pourtant que par l'événement il aura bien dit; car dans son malheur, il a de certains petits bonheurs qui n'appartiennent qu'à lui. Si l'on travaille tous les jours aussi doucement qu'aujourd'hui, le procès durera encore un temps infini.

Je vous écrirai tous les soirs; mais je n'enverrai ma lettre que le samedi au soir ou le dimanche, elle vous rendra compte

de jeudi, vendredi et samedi ; et il faudroit que l'on pût vous en faire tenir encore une le jeudi qui vous apprendroit le lundi, mardi et mercredi : ainsi les lettres n'attendroient pas long-temps chez vous. Je vous conjure de faire mes compliments à votre Solitaire et à votre chere moitié. Je ne vous dis rien de votre chere voisine, ce sera bientôt à moi à vous en demander des nouvelles.

LETTRE IV.

Du jeudi 27 Novembre 1664.

ON a continué aujourd'hui les interrogatoires sur les octrois. M. le Chancelier avoit bonne intention de pousser M. Fouquet aux extrêmités, et de l'embarrasser, mais il n'en est pas venu à bout. M. Fouquet s'est bien tiré d'affaire, et n'est entré qu'à onze heures, parce que M. le Chancelier a fait lire le Rapporteur, comme je vous l'ai mandé ; et malgré toute cette belle dévotion, il disoit tout le pis contre notre pauvre ami. Le Rapporteur prenoit toujours son parti, parce que le Chancelier ne parloit que pour un côté ; enfin il a dit : Voici un endroit sur quoi l'accusé ne pourra pas répondre. Le Rapporteur a dit : Ah ! Monsieur, pour cet endroit-là

voici l'emplâtre qui le guérit ; et a dit une très-forte raison, et puis il a ajouté : Monsieur, dans la place où je suis, je dirai toujours la vérité, de quelque maniere qu'elle se rencontre.

On a souri de l'emplâtre qui a fait souvenir de celui qui a fait tant de bruit. Sur cela on a fait entrer l'accusé qui n'a pas été une heure dans la Chambre ; et en sortant, plusieurs ont fait compliment à D... de sa fermeté.

Il faut que je vous conte ce que j'ai fait. Imaginez-vous que des Dames m'ont proposé d'aller dans une maison qui regarde droit dans l'Arsenal, pour voir revenir notre pauvre ami. J'étois masquée, je l'ai vu venir d'assez loin. Monsieur d'Artagnan étoit auprès de lui ; cinquante mousquetaires à trente à quarante pas derriere. Il paroissoit assez rêveur. Pour moi, quand je l'ai apperçu, les jambes m'ont tremblé, et le cœur m'a battu si fort, que je n'en pouvois plus. En s'approchant de nous pour entrer dans son trou, M. d'Artagnan l'a poussé, & lui a fait remarquer que nous étions là. Il nous a donc saluées, et a pris cette mine riante que vous lui connoissez. Je ne crois pas qu'il m'ait reconnue ; mais je vous avoue que j'ai été étrangement saisie quand je l'ai vu entrer dans cette petite porte. Si vous saviez com-

bien on est malheureux quand on a le cœur fait comme je l'ai, je suis assurée que vous auriez pitié de moi ; mais je pense que vous n'en êtes pas quitte à meilleur marché de la maniere dont je vous connois. J'ai été voir votre chere voisine ; je vous plains autant de ne l'avoir plus, que nous nous trouvons heureux de l'avoir. Nous avons bien parlé de notre cher ami ; elle a vu Sapho qui lui a redonné du courage. Pour moi j'irai demain en reprendre chez elle ; car de temps en temps je sens que j'ai besoin de réconfort, ce n'est pas que l'on ne dise mille choses qui doivent donner de l'espérance ; mais, mon Dieu ! j'ai l'imagination si vive, que tout ce qui est incertain, me fait mourir.

Vendredi 28. Novembre.

Dès le matin on est entré à la Chambre, M. le Chancelier a dit qu'il falloit parler des quatre prêts ; sur quoi D... a dit que c'étoit une affaire de rien, et sur laquelle on ne pouvoit rien reprocher à M. Fouquet, qu'il l'avoit dit dès le commencement du procès. On a voulu le contredire : il a prié qu'il pût expliquer la chose comme il la concevoit, et a prié son camarade de l'écouter. On l'a fait, et il a persuadé la Cour que cet article n'étoit

pas considérable. Sur cela on a dit de faire entrer l'accusé, il étoit onze heures. Vous remarquerez qu'il n'est pas plus d'une heure sur la sellette. M. le Chancelier a voulu parler de ces quatre prêts. M. Fouquet a prié qu'on voulût lui laisser dire ce qu'il n'avoit pas dit la veille sur les octrois ; on l'a écouté, il a dit des merveilles ; et comme le Chancelier lui disoit : » Avez-» vous eu votre décharge de l'emploi de » cette somme ? il a dit : Oui, Monsieur, » mais ç'a été conjointement avec d'autres » affaires, « qu'il a marquées, et qui viendront en leur temps. Mais, a dit M. le Chancelier, quand vous avez eu vos décharges, vous n'aviez pas encore fait la dépense ? Il est vrai, a-t-il dit, mais les sommes étoient destinées. Ce n'est pas assez, a dit M. le Chancelier. Mais, Monsieur, par exemple, a dit M. Fouquet, quand je vous donnois vos appointements, quelquefois j'en avois la décharge un mois auparavant, et comme cette somme étoit destinée, c'étoit comme si elle eût été donnée. M. le Chancelier a dit, il est vrai, je vous en avois l'obligation. M. Fouquet a dit que ce n'étoit pas pour lui reprocher, qu'il se trouvoit heureux de le pouvoir servir dans ce temps-là ; mais que les exemples lui revenoient selon qu'il en avoit besoin.

On ne rentrera que lundi. Il est certain qu'il semble qu'on veuille traiter l'affaire en longueur. Puis... a promis de faire parler l'accusé le moins qu'il pourroit. On trouve qu'il dit trop bien. On voudroit donc l'interroger légérement, et ne pas parler sur tous les articles. Mais lui, il veut parler sur tout, et ne veut pas qu'on juge son procès sur des chefs sur lesquels il n'aura pas dit ses raisons. Puis... est toujours en crainte de déplaire à Petit. Il lui fit excuse l'autre jour de ce que M. Fouquet avoit parlé trop long-temps, mais qu'il n'avoit pu l'interrompre. Ch... est derriere le paravent quand on interroge; il écoute ce que l'on dit, et offre d'aller chez les Juges leur rendre compte des raisons qu'il a eues de faire ses conclusions si extrêmes. Tout ce procédé est contre l'ordre, et marque une grande rage pour ce pauvre malheureux. Pour moi je vous avoue que je n'ai plus aucun repos. Adieu, Monsieur, jusqu'à lundi : je voudrois que vous puissiez connoître les sentiments que j'ai pour vous, vous seriez persuadé de cette amitié que vous dites que vous estimez un peu.

LETTRE

LETTRE V.

IL y a deux jours que tout le monde croyoit que l'on vouloit tirer l'affaire de M. Fouquet en longueur; présentement ce n'est plus la même chose, c'est tout le contraire : on presse extraordinairement les interrogations. Ce matin M. le Chancelier a pris son papier, et a lu comme une liste dix chefs d'accusation, sur quoi il ne donnoit pas le temps de répondre. M. Fouquet a dit : » Monsieur, je ne prétends pas tirer les choses en longueur; » mais je vous supplie de me donner le » loisir de vous répondre; vous m'interrogez, et il semble que vous ne vouliez » pas écouter ma réponse; il m'est important que je parle. Il y a plusieurs » articles qu'il faut que j'éclaircisse, et » il est juste que je réponde sur tous ceux » qui sont dans mon procès «. Il a donc fallu l'entendre contre le gré des mal-intentionnés; car il est certain qu'ils ne sauroient souffrir qu'il se défende si bien. Il a fort bien répondu sur tous les chefs; on continuera de suite, et la chose ira si vîte, que je compte que les interrogations finiront cette semaine. Je viens de souper à l'hôtel de Nevers, nous avons bien cau-

sé, la maîtresse du logis et moi, sur ce chapitre. Nous sommes dans des inquiétudes qu'il n'y a que vous qui puissiez comprendre, car je viens de recevoir votre lettre, elle vaut mieux que tout ce que je puis écrire. Vous mettez ma modestie à une trop grande épreuve, en me mandant de quelle maniere je suis avec vous et avec votre cher Solitaire. Il me semble que je le vois et que je l'entends dire ce que vous me mandez : je suis au désespoir que ce ne soit pas moi qui aie dit : *La métamorphose de Pierrot au Tartuffe.* Cela est si naturellement dit, que si j'avois autant d'esprit que vous m'en croyez, je l'aurois trouvé au bout de ma plume.

Il faut que je vous conte une petite historiette, qui est très-vraie, et qui vous divertira. Le Roi se mêle depuis peu de faire des vers; Messieurs de S. Aignan et Dangeau lui apprennent comment il faut s'y prendre. Il fit l'autre jour un petit madrigal, que lui-même ne trouva pas trop joli. Un matin il dit au Maréchal de Gramont : M. le Maréchal, lisez, je vous prie, ce petit madrigal, & voyez si vous en avez jamais vu un si impertinent : parce qu'on sait que depuis peu j'aime les vers, on m'en apporte de toutes les façons. Le Maréchal, après avoir lu, dit au Roi : Sire, Votre Majesté juge divinement bien

de toutes choses, il est vrai que voilà le plus sot et le plus ridicule madrigal que j'aie jamais lu. Le Roi se mit à rire, et lui dit : N'est-il pas vrai que celui qui l'a fait est bien fat ? Sire, il n'y a pas moyen de lui donner un autre nom. Oh ! bien, dit le Roi, je suis ravi que vous m'en ayez parlé si bonnement ; c'est moi qui l'ai fait. Ah ! Sire, quelle trahison ! que Votre Majesté me le rende, je l'ai lu brusquement. Non, M. le Maréchal, les premiers sentiments sont toujours les plus naturels. Le Roi a fort ri de cette folie, et tout le monde trouve que voilà la plus cruelle petite chose que l'on puisse faire à un vieux Courtisan. Pour moi qui aime toujours à faire des réflexions, je voudrois que le Roi en fît là-dessus, et qu'il jugeât par là combien il est loin de connoître jamais la vérité. Nous sommes sur le point d'en avoir une bien cruelle, qui est le rachat de nos rentes sur un pied qui nous envoie à l'hôpital ; l'émotion est grande, mais la dureté l'est encore plus. Ne trouvez-vous point que c'est entreprendre bien des choses à la fois ? Celle qui me touche le plus, n'est pas celle qui me fait perdre une partie de mon bien.

Mardi 3 Décembre.

Notre cher et malheureux ami a parlé deux heures ce matin ; mais si admirablement bien, que plusieurs n'ont pu s'empêcher de l'admirer. M. Renard a dit entr'autres : » Il faut avouer que cet homme » est incomparable, il n'a jamais si bien » parlé dans le Parlement, il se possede » mieux qu'il n'a jamais fait «. C'étoit encore sur les six millions et sur ses dépenses. Il n'y a rien de comparable à ce qu'il a dit là-dessus. Je vous écrirai jeudi et vendredi, qui seront les deux derniers jours de l'interrogation, et je continuerai encore jusqu'au bout.

Dieu veuille que ma derniere lettre vous apprenne ce que je souhaite le plus ardemment. Adieu, mon très-cher Monsieur, priez notre Solitaire de prier Dieu pour notre pauvre ami. Je vous embrasse tous deux de tout mon cœur, et par modestie, j'y joins Madame votre femme.

Suite de la lettre cinquieme.

Par toute la famille du malheureux, la tranquillité y regne. On dit que M. de Némond a témoigné en mourant que son plus grand déplaisir, étoit de n'avoir pas

été d'avis de la récusation de ces deux Juges ; que s'il eût été à la fin du procès, il auroit réparé cette faute ; qu'il prioit Dieu qu'il lui pardonnât celle qu'il avoit faite.

Mardi 3 Décembre.

M. Fouquet a parlé aujourd'hui deux heures entieres sur les six millions ; il s'est fait donner audience, il a dit des merveilles, tout le monde en étoit touché, chacun selon son sentiment. Pussort faisoit des mines d'improbation et de négative, qui scandalisoient les gens de bien.

Quand M. Fouquet a eu cessé de parler, M. Pussort s'est levé impétueusement, et a dit : » Dieu merci, on ne se plaindra » pas qu'on ne l'ait laissé parler tout son » saoul «. Que dites-vous de ces paroles ? ne sont-elles pas d'un bon Juge ? On dit que le Chancelier est fort effrayé de l'érésipelle de M. de Némond qui l'a fait mourir ; il craint que ce ne soit une repelion pour lui. Si cela pouvoit lui donner les sentiments d'un homme qui va paroître devant Dieu, encore seroit-ce quelque chose ; mais il faut craindre qu'on ne dise de lui comme d'Argante : *è morì come visse.*

Mardi au soir.

J'ai reçu votre lettre qui m'a fait bien voir que je n'oblige pas un ingrat; jamais je n'ai rien vu de si agréable, ni de si obligeant: il faudroit être bien exempte d'amour-propre pour n'être pas sensible à des louanges comme les vôtres. Je vous assure donc que je suis ravie que vous ayez bonne opinion de mon cœur, et je vous assure de plus, sans vouloir vous rendre douceurs pour douceurs, que j'ai une estime pour vous infiniment au-dessus des paroles dont on se sert ordinairement pour expliquer ce que l'on pense, et que j'ai une joie et une consolation sensible de vous pouvoir entretenir d'une affaire où nous prenons tous deux tant d'intérêt. Je suis bien aise que votre cher Solitaire en ait sa part. Je croyois bien aussi que vous instruiriez votre incomparable voisine. Vous me mandez une agréable nouvelle, en m'apprenant que je fais un peu de progrès dans son cœur; il n'y en a point où je sois plus aise d'avancer: quand je veux avoir un peu de joie, je pense à elle et à son palais enchanté. Mais je reviens à nos affaires, insensiblement je m'amusois à vous parler des sentiments que j'ai pour vous et pour votre aimable amie.

Aujourd'hui notre cher ami est encore

allé sur la sellette. L'Abbé d'Effiat l'a salué en passant ; il lui a dit en lui rendant le salut : » Monsieur, je suis votre très-» humble serviteur «, avec cette mine riante et fixe que nous connoissons. L'Abbé d'Effiat a été si saisi de tendresse, qu'il n'en pouvoit plus.

Aussi-tôt que M. Fouquet a été dans la Chambre, M. le Chancelier lui a dit de s'asseoir. Il a répondu : » Monsieur, » vous prîtes hier avantage de ce que je » m'étois assis ; vous croyez que c'est re-» connoître la Chambre : puisque cela est, » je vous prie de trouver bon que je ne me » mette pas sur la sellette «. Sur cela M. le Chancelier a dit qu'il pouvoit donc se retirer. M. Fouquet a répondu : » Je ne » prétends point par là faire un incident » nouveau : je veux seulement, si vous le » trouvez bon, faire ma protestation or-» dinaire, et en prendre acte, après quoi » je répondrai «.

Il a été fait comme il a souhaité ; il s'est assis, et on a continué la pension des gabelles, à quoi il a parfaitement bien répondu. S'il continue, ses interrogations lui seront bien avantageuses. On parle fort à Paris de son admirable esprit et de sa fermeté. Il a mandé une chose qui me fait frissonner. Il conjure une de ses amies de lui faire savoir son arrêt par une voie en-

sonne du monde à son retour en France, je me vis payé d'une si noire ingratitude. J'ai une lettre de lui et une de la Reine-mere, qui font foi de ce que je dis ; mais on les a prises dans mes papiers avec plusieurs autres. Mon malheur est de n'avoir pas brûlé ce misérable papier, qui étoit tellement hors de ma mémoire et de mon esprit, que j'ai été près de deux ans sans y penser, et sans croire l'avoir. Quoi qu'il en soit, je le désavoue de tout mon cœur, et je vous supplie de croire, Monsieur, que ma passion pour la personne et pour le service du Roi, n'en a pas été diminuée. M. le Chancelier a dit : Il est bien difficile de croire, quand on voit une pensée opiniâtre exprimée en différents temps. M. Fouquet a répondu : Monsieur, dans tous les temps, et même au péril de ma vie, je n'ai jamais abandonné la personne du Roi ; et dans ce temps-là vous étiez, Monsieur, le chef du Conseil de ses ennemis, et vos proches donnoient passage à l'armée qui étoit contre lui.

M. le Chancelier a senti ce coup ; mais notre pauvre ami étoit échauffé, et n'étoit pas tout à fait le maître de son émotion. Ensuite on lui a parlé de ses dépenses; il a dit : Je m'offre à faire voir que je n'en ai fait aucune que je n'aie pu faire, soit par mes revenus, dont M. le Cardi-

nal avoit connoissance, soit par mes appointements, soit par le bien de ma femme ; et si je ne prouve ce que je dis, je consens d'être traité aussi mal qu'on le peut imaginer. Enfin, cet interrogatoire a duré deux heures, où M. Fouquet a très-bien dit, mais avec chaleur et colere, parce que la lecture de ce projet l'avoit extrêmement touché.

Quand il a été parti, M. le Chancelier a dit : Voici la derniere fois que nous l'interrogerons. M. Poncet s'est approché de M. le Chancelier, et lui a dit : Monsieur, vous ne lui avez pas parlé des preuves qu'il y a, comme il a commencé à exécuter le projet. M. le Chancelier a répondu : Monsieur, elles ne sont pas assez fortes, il y auroit répondu trop facilement. Là-dessus Ste. Hélene et Pussort ont dit : Tout le monde n'est pas de ce sentiment. Voilà de quoi rêver et faire des reflexions. A demain le reste.

Vendredi 5 Décembre.

On a parlé ce matin des requêtes, qui sont de peu d'importance, sinon autant que les gens de bien y voudront avoir égard en jugement. Voilà qui est donc fait : c'est à M. d'Ormesson à parler, il doit récapituler toute l'affaire ; cela du-

rera encore toute la semaine prochaine, c'est-à-dire, qu'entre-ci et là, ce n'est pas vivre que la vie que nous passerons. Pour moi je ne suis pas connoissable, et je ne crois pas que je puisse aller jusques là. M. d'Ormesson m'a priée de ne le plus voir que l'affaire ne soit jugée; il est dans le conclave, et ne veut plus avoir de commerce avec le monde Il affecte une grande réserve; il ne parle point, mais il écoute, et j'ai eu le plaisir en lui disant adieu, de lui dire tout ce que je pense. Je vous manderai tout ce que j'apprendrai. Hé! Dieu veuille que ma derniere nouvelle soit bonne; je la desire. Je vous assure que nous sommes tous à plaindre, j'entends vous et moi, et ceux qui en font leur affaire comme nous. Adieu, mon cher Monsieur, je suis si triste et si accablée ce soir, que je n'en puis plus.

LETTRE VII.

Mardi 9 Décembre 1664.

JE vous assure que ces jours sont bien longs à passer, et que l'incertitude est une épouvantable chose : c'est un mal que toute la famille du pauvre prisonnier ne connoît point. Je les ai vus, je les ai admirés. Il me semble qu'ils n'aient jamais su ni lu ce qui est arrivé dans les temps passés ; ce qui m'étonne encore plus, c'est que Sapho est tout de même, elle dont l'esprit et la pénétration n'ont point de bornes. Quand je médite là-dessus, je me flatte, et je suis persuadée, ou du moins je me veux persuader, qu'elles en savent plus que moi. D'un autre côté, quand je raisonne avec d'autres gens moins prévenus, et dont le sens est admirable, je trouve nos mesures si justes, que ce sera un vrai miracle si la chose va comme nous la souhaitons. On ne perd souvent que d'une voix, et cette voix fait tout. Je me souviens de ces récusations, dont ces pauvres femmes pensoient être assurées ; il est vrai que nous les perdîmes de cinq à dix-sept ; depuis cela leur assurance m'a donné de la défiance. Cependant au fond de mon

cœur, j'ai un petit brin d'espérance. Je ne sais d'où il vient, ni où il va, et même il n'est pas assez grand pour faire que je puisse dormir en repos. Je causai hier de toute cette affaire avec Madame du P... je ne puis voir que les gens avec qui j'en puis parler, et qui sont dans les mêmes sentiments que moi. Elle espere, comme je fais, sans en savoir la raison. Mais pourquoi espérez-vous ? Parce que j'espere. Voilà nos réponses. Ne sont-elles pas bien raisonnables ? Je lui disois avec la plus grande vérité du monde, que si nous avions un arrêt tel que nous le souhaitons, le comble de ma joie étoit que je vous enverrois un homme à cheval à toute bride, qui vous apprendroit cette agréable nouvelle, et que le plaisir d'imaginer celui que je vous ferois, rendroit le mien entiérement complet. Elle comprit cela comme moi ; et notre imagination nous donna dans cette pensée plus d'un quart-d'heure de campos. Cependant je veux rajuster la derniere journée de l'interrogatoire sur le crime d'Etat. Je vous l'avois mandé comme on me l'avoit dit, mais la même personne s'en est mieux souvenue, et me l'a redit à moi. Tout le monde en a été instruit par plusieurs Juges. Après que M. Fouquet eut dit que les seuls effets que l'on pouvoit tirer du projet, c'étoit de lui avoir donné

la confusion de l'entendre. M. le Chancelier lui dit : Vous ne pouvez pas dire que ce ne soit là un crime d'Etat. Il répondit : Je confesse, Monsieur, que c'est une folie et une extravagance, mais non pas un crime d'Etat. Je supplie ces Messieurs, dit-il en se tournant vers les Juges, de trouver bon que j'explique ce que c'est qu'un crime d'Etat ; ce n'est pas qu'ils ne soient plus habiles que nous, mais j'ai eu plus de loisir qu'eux pour l'examiner. Un crime d'Etat, c'est quand on est dans une charge principale, qu'on a le secret du Prince, et que tout d'un coup on se met du côté de ses ennemis, qu'on engage toute sa famille dans les mêmes intérêts, qu'on fait ouvrir les portes des villes dont on est Gouverneur à l'armée des ennemis, et qu'on la ferme à son véritable maître ; qu'on porte dans le parti tous les secrets de l'Etat. Voilà, Messieurs, ce qui s'appelle un crime d'Etat. M. le Chancelier ne savoit où se mettre, et tous les Juges avoient fort envie de rire. Voilà au vrai comme la chose se passa. Vous m'avouerez qu'il n'y a rien de plus spirituel, de plus délicat, & même de plus plaisant.

Toute la France a su & admiré cette réponse. Ensuite il se défendit en détail, et a dit ce que je vous ai mandé. J'aurois

eu sur le cœur que vous n'eussiez point su cet endroit ; notre cher ami y auroit beaucoup perdu Ce matin M. d'Ormesson a commencé à récapituler toute l'affaire, il a fort bien parlé et fort nettement. Il dira jeudi son avis. Son camarade parlera deux jours ; on prend quelques jours encore pour les autres opinions. Il y a des Juges qui prétendent bien s'étendre ; de sorte que nous avons encore bien à languir jusqu'à la semaine qui vient. En vérité, ce n'est pas vivre que d'être en l'état où nous sommes.

Mercredi 20 Décembre.

M. d'Ormesson a continué la récapitulation du procès, il a fait des merveilles ; c'est-à-dire, il a parlé avec une netteté, une intelligence, et une capacité extraordinaires. Pussort l'a interrompu cinq ou six fois sans autre dessein que de l'empêcher de si bien dire ; il lui a dit sur un endroit qui paroissoit fort pour M. Fouquet : Monsieur, nous parlerons après vous, nous parlerons après vous.

LETTRE

LETTRE VIII.

Jeudi 22. Décembre 1664.

MONSIEUR d'Ormesson a continué encore : quand il est venu sur un certain article du marc d'or, Pussort a dit: Voilà qui est contre l'accusé. Il est vrai, a dit M. d'Ormesson, mais il n'y a pas de preuves. Quoi ! a dit Pussort, on n'a pas fait interroger ces deux Officiers là ? Non, a dit M. d'Omesson. Ha ! cela ne se peut pas, a répondu Pussort. Je n'en ai rien trouvé dans le procès, a dit M. d'Ormesson. Là-dessus Pussort a dit avec emportement : Ha ! Monsieur, vous deviez le dire plutôt, voilà une lourde faute. M. d'Ormesson n'a rien répondu ; mais si Pussort lui eût dit encore un mot, il lui eût répondu : Monsieur, je suis Juge, et non pas dénonciateur. Ne vous souvient-il plus de ce que je vous contai une fois à Fresné ?

Voilà ce que c'est : M. d'Ormesson n'a découvert cela que lorsqu'il n'y a point eu de remede. M. le Chancelier a interrompu plusieurs fois encore M. d'Ormesson, il lui a dit qu'il ne falloit point parler du projet, et c'est par malice ; car plusieurs jugeront que c'est un grand cri-

LETTRE IX.

Mercredi 17 Décembre.

VOUS languissez, mon pauvre Monsieur, mais nous languissons bien aussi. J'ai été fâchée de vous avoir mandé que l'on auroit mardi un arrêt; car n'ayant point eu de mes nouvelles, vous avez cru que tout étoit perdu; cependant nous avons encore toutes nos espérances. Je vous mandai samedi comme M. d'Ormesson avoit rapporté l'affaire et opiné; mais je ne vous parlai point assez de l'estime extraordinaire qu'il s'est acquise par cette action. J'ai ouï dire à des gens du métier, que c'est un chef-d'œuvre que ce qu'il a fait, pour s'être expliqué si nettement, et avoir appuyé son avis sur des raison aussi fortes; il y mêla de l'éloquence, et même de l'agrément. Enfin jamais homme de sa profession n'a eu une plus belle occasion de paroître, et ne s'en est jamais mieux servi. S'il avoit voulu ouvrir la porte aux louanges, sa maison n'auroit pas désempli; mais il a voulu être modeste, et s'est caché avec soin. Son camarade, très-indigne, Ste. Hélene, parla lundi et mardi: il reprit l'affaire pauvrement et misérablement, lisant ce qu'il

disoit et sans rien augmenter, ni donner un autre tour à l'affaire ; il opina, sans s'appuyer sur rien, que M. Fouquet auroit la tête tranchée à cause du crime d'Etat. Et pour attirer plus de monde à lui, et faire un trait de Normand, il dit qu'il falloit croire que le Roi donneroit grace, et pardonneroit ; que c'étoit lui seul qui le pourroit faire. Ce fut hier qu'il fit cette belle action, dont tout le monde fut touché autant qu'on avoit été aise de l'avis de M. d'Ormesson.

Ce matin Pussort a parlé quatre heures ; mais avec tant de véhémence, tant de chaleur, tant d'emportement, tant de rage, que plusieurs Juges en furent scandalisés, et on croit que cette furie peut faire plus de bien que de mal à notre pauvre ami. Il a redoublé de force sur la fin de son avis, et a dit sur ce crime d'Etat, qu'un certain Espagnol nous devoit faire bien de la honte, qui avoit eu tant d'horreur d'un rebelle, qu'il avoit brûlé sa maison, parce que Charles de Bourbon y avoit passé ; qu'à plus forte raison nous devions avoir en abomination le crime de M. Fouquet ; que pour le punir, il n'y avoit que la corde et les gibets ; mais qu'à cause des charges qu'il avoit possédées, et qu'il avoit plusieurs parents considérables, il relâchoit à prendre l'avis de M. de Ste. Hélene.

Que dites-vous de cette modération ? C'est à cause qu'il est oncle de M. N... et qu'il a été récusé, qu'il a voulu en user si honnêtement. Pour moi, je saute aux nues quand je pense à cette infamie. Je ne sais si on jugera demain, ou si l'on traînera l'affaire toute la semaine. Nous avons encore de grandes salves à essuyer; mais peut-être que quelqu'un reprendra l'avis de M. d'Ormesson, qui jusqu'ici a été si mal suivi. Mais écoutez, je vous prie, trois ou quatre petites choses, qui sont très-véritables, et qui sont assez extraordinaires. Premièrement, il y a une comete qui paroît depuis quatre jours : au commencement elle n'a été annoncée que par des femmes, on s'en est moqué ; mais à présent tout le monde l'a vue. M. d'Artagnan veilla la nuit passée, et la vit fort à son aise. M. de Neuré, grand Astrologue, dit qu'elle est d'une grandeur considérable. J'ai vu M. du Foin qui l'a vue avec trois ou quatre Savants. Moi, qui vous parle, je fais veiller cette nuit pour la voir aussi : elle paroît sur les trois heures ; je vous en avertis, vous pouvez en avoir le plaisir ou le déplaisir.

Berrier est devenu fou, mais au pied de la lettre ; c'est-à-dire, qu'après avoir été saigné excessivement, il ne laisse pas d'être en fureur ; il parle de potences,

de roues, il choisit des arbres exprès; il dit qu'on le veut pendre, et fait un bruit si épouvantable, qu'il le faut tenir et lier. Voilà une punition de Dieu assez visible et assez à point nommé. Il y a eu un nommé Lamothe qui a dit, sur le point de recevoir son arrêt, que Messieurs de B... C... et B... (on y met P... mais je n'en suis pas si assurée) l'avoient pressé plusieurs fois de parler contre M. Fouquet et contre de Lorme; que moyennant cela, ils le feroient sauver, et qu'il ne l'a pas voulu, et le déclare avant que d'être jugé. Il a été condamné aux galeres. Mesdames Fouquet ont obtenu une copie de cette déposition qu'ells présenteront demain à la Chambre. Peut-être qu'on ne la recevra pas, parce que l'on est aux opinions; mais elles peuvent le dire, et comme ce bruit est répandu, il doit faire un grand effet dans l'esprit des Juges. N'est-il pas vrai que tout ceci est bien extraordinaire?

Il faut que je vous raconte encore une action héroique de Masnau: il étoit malade à mourir il y a huit jours d'une colique néphrétique; il prit plusieurs remedes et se fit saigner à minuit. Le lendemain à sept heures, il se fit traîner à la Chambre de Justice, il y souffrit des douleurs inconcevables. M. le Chancelier le

vit pâlir, il lui dit : Monsieur, vous n'en pouvez plus, retirez-vous. Il lui répondit : Monsieur, il est vrai ; mais il faut mourir ici. M. le Chancelier le voyant quasi s'évanouir, lui dit, le voyant s'opiniâtrer : Hé bien, Monsieur, nous vous attendrons. Sur cela il sortit un quart d'heure, et dans ce temps il fit deux pierres d'une grosseur si considérable, qu'en vérité cela pourroit passer pour un miracle, si les hommes étoient dignes que Dieu en voulût faire. Ce bon-homme rentra gai et gaillard, et chacun fut surpris de cette aventure.

Voilà tout ce que je sais. Tout le monde s'intéresse dans cette grande affaire. On ne parle d'autre chose, on raisonne, on tire des conséquences, on compte sur ses doigts, on s'attendrit, on craint, on souhaite, on hait, on admire, on est accablé ; enfin, mon pauvre Monsieur, c'est une chose extraordinaire que l'état où l'on est présentement ; mais c'est une chose divine que la résignation et la fermeté de notre cher malheureux. Il sait tous les jours ce qui se passe, et tous les jours il faudroit faire des volumes à sa louange. Je vous conjure de bien remercier Monsieur votre pere de l'aimable billet qu'il m'a écrit, et des belles choses qu'il m'a envoyées. Hélas ! je les ai lues, quoique

que j'aie la tête en quatre. Dites-lui que je suis ravie qu'il m'aime un peu, c'est-à-dire beaucoup, et que pour moi je l'aime encore davantage. J'ai reçu votre derniere lettre. Hé ! mon Dieu, vous me payez au-delà de tout ce que je fais pour vous ; je vous dois du reste.

LETTRE X.

Vendredi 19 Décembre 1664.

VOICI un jour qui nous donne de grandes espérances ; mais il faut reprendre de plus loin. Je vous ai mandé comme M. Pussort opina mercredi à la mort ; jeudi Nogués, Gifaucourt, Fériol, Heraut à la mort encore. Roquesante finit la matinée ; et après avoir parlé un heure admirablement bien, il reprit l'avis de M. d'Ormesson. Ce matin nous avons été au-dessus du vent, car deux ou trois incertains ont été fixés, et tout d'un article nous avons eu la Toison, Masnau, Verdier, la Baume et Catinat de l'avis de M. d'Ormesson. C'étoit à Poncet à parler ; mais jugeant que ceux qui restent sont quasi tous à la vie, il n'a pas voulu parler quoiqu'il ne fût qu'onze heures. On croit que c'est pour consulter ce qu'on veut qu'il

dise, et qu'il n'a pas voulu se décrier et aller à la mort sans nécessité. Voilà où nous en sommes, qui est un état si avantageux, que la joie n'en est pas entiere ; car il faut que vous sachiez que M. N... est tellement enragé, qu'on attend quelque chose d'atroce et d'injuste qui nous remettra au désespoir. Sans cela, mon pauvre Monsieur, nous aurions la joie de voir notre ami, quoique malheureux, au moins avec la vie sauve, qui est une grande affaire. Nous verrons demain ce qui arrivera. Nous en avons sept, ils en ont six. Voici ceux qui restent. Le Ferron, Moussy, Brillac, Bernard, Renard, Voisin, Pontchartrain et le Chancelier. Il y en a plus qu'il ne nous en faut de bons à ce reste-là.

Samedi.

Louez Dieu, Monsieur, et le remerciez, notre pauvre ami est sauvé : il a passé de treize à l'avis de M. d'Ormesson, et neuf à celui de Ste Hélene. Je suis si aise que je suis hors de moi.

Dimanche au soir.

Je mourois de peur qu'un autre que moi vous eût donné le plaisir d'apprendre la bonne nouvelle. Mon courier n'a pas

fait une grande diligence; il avoit dit en partant qu'il n'iroit coucher qu'à Livry. Enfin, il est arrivé le premier, à ce qu'il m'a dit. Mon Dieu que cette nouvelle vous a été sensible et douce, et que les moments qui délivrent tout d'un coup le cœur et l'esprit d'une si terrible peine, font sentir un inconcevable plaisir! De long-temps je ne serai remise de la joie que j'eus hier, tout de bon elle est trop complette, j'avois peine à la contenir. Le pauvre homme apprit cette nouvelle par l'air, peu de moments après, et je ne doute pas qu'il ne l'ait sentie dans toute son étendue. Ce matin le Roi a envoyé son Chevalier du Guet à Mesdames Fouquet leur recommander de s'en aller toutes deux à Montluçon en Auvergne; le Marquis et la Marquise de C... à Ancenis, et le jeune Fouquet à Joinville en Champagne. La bonne femme a mandé au Roi, qu'elle avoit soixante et douze ans, qu'elle supplioit Sa Majesté de lui donner son dernier fils pour l'assister sur la fin de sa vie, qui apparemment ne seroit pas longue. Pour le prisonnier, il n'a point encore su son arrêt. On dit que demain on le fait conduire à Pignerol, car le Roi change l'exil en une prison. On lui refuse sa femme contre toutes les regles. Mais gardez vous bien de rien rabattre de votre joie

pour tout ce procédé, la mienne est augmentée s'il se peut, et me fait bien mieux voir la grandeur de notre victoire. Je vous manderai fidélement la suite de cette histoire : elle est curieuse. Voilà ce qui s'est passé aujourd'hui, à demain le reste.

Lundi au soir.

Ce matin à dix heures ou a mené M. Fouquet à la chapelle de la Bastille. Foucaut tenoit son arrêt à la main. Il lui a dit : Monsieur, il faut me dire votre nom, afin que je sache à qui je parle. M. Fouquet a répondu : Vous savez bien qui je suis, et pour mon nom je ne le dirai pas plus ici que je ne l'ai dit à la Chambre ; et pour suivre le même ordre, je fais mes protestations contre l'arrêt que vous m'allez lire. On a écrit ce qu'il disoit, et en même temps Foucaut s'est couvert, et a lu l'arrêt. M. Fouquet l'a écouté découvert. Ensuite on a séparé de lui Pecquet et Lavalée, et les cris et les pleurs de ces pauvres gens ont pensé fendre le cœur de ceux qui ne l'ont pas de fer; ils faisoient un bruit si étrange, que M. d'Artagnan a été obligé de les aller consoler; car il sembloit que c'étoit un arrêt de mort qu'on vînt de lire à leur maître. On les a mis tous deux dans une chambre à la Bastille, on ne sait ce qu'on en fera.

Cependant M. Fouquet est allé dans la chambre de M. d'Artagnan; pendant qu'il y étoit, il a vu par la fenêtre passer M. d'Ormesson qui venoit de reprendre quelques papiers qui étoient entre les mains de M. d'Artagnan. M. Fouquet l'a apperçu, il l'a salué avec un visage ouvert et plein de joie et de reconnoissance; il lui a même crié qu'il étoit son très-humble serviteur. M. d'Ormesson lui a rendu son salut avec une très-grande civilité, et s'en est venu le cœur tout serré me conter ce qu'il avoit vu.

A onze heures, il y avoit un carrosse prêt où M. Fouquet est entré avec quatre hommes, M. d'Artagnan à cheval avec cinquante Mousquetaires; il le conduira jusqu'à Pignerol, où il le laissera en prison sous la conduite d'un nommé S. Marc, qui est fort honnête homme, et qui prendra cinquante soldats pour le garder. Je ne sais si on lui a redonné un autre valet-de-chambre; si vous saviez comme cette cruauté paroît à tout le monde, de lui avoir ôté ces deux hommes Pecquet et Lavalée, c'est une chose inconcevable; on en tire même des conséquences fâcheuses, dont Dieu les préserve, comme il a fait jusqu'ici: il faut mettre sa confiance en lui, et le laisser sous sa protection qui lui a été si salutaire. On lui refuse toujours

sa femme. On a obtenu que la mere n'iroit qu'au Parc chez sa fille qui en est Abbesse. L'Ecuyer suivra sa belle-sœur; il a déclaré qu'il n'avoit pas de quoi se nourrir ailleurs. Monsieur et Madame de C..... vont toujours à Ancenis. M. Bailly, Avocat-Général, a été chassé pour avoir dit à Gisaucourt, avant le jugement du procès, qu'il devoit bien remettre la compagnie du Grand-Conseil en honneur, et qu'elle seroit déshonorée si C..... et P..... et lui alloient le même train. Cela me fâche à cause de vous: voilà une grande rigueur. *Tanta ne animis cœleſtibus ira*!

Mais non, ce n'est point de si haut que cela vient. De telles vengeances rudes et basses, ne sauroient partir d'un cœur comme celui de notre maître. On se sert de son nom, et on le profane, comme vous voyez. Je vous manderai la suite; il y auroit bien à causer sur tout cela; mais il est impossible par lettres. Adieu, mon pauvre Monsieur, je ne suis pas si modeste que vous; et sans me sauver dans la foule, je vous assure que je vous aime et vous estime très-fort. J'ai vu aujourd'hui la comete, sa queue est d'une belle longueur. J'y mets une partie de mes espérances. Mille compliments à votre chere femme.

Mardi.

Voilà de quoi vous amuser quelques moments: assurément vous trouverez quelque chose de beau et d'agréable à ce que je vous envoie. C'est une vraie charité de vous divertir tous deux dans votre solitude. Si l'amitié que j'ai pour le pere et le fils, vous étoit un remede contre l'ennui, vous ne seriez pas à plaindre. Je viens d'un lieu où je l'ai renouvellée, ce me semble, en parlant de vous à cinq ou six personnes qui se mêlent comme moi d'être de vos amis et amies; c'est à l'hôtel de Nevers, en un mot. Madame votre femme y étoit; elle vous mandera les admirables petits comédiens que nous y avons vus. Je crois que notre cher ami est arrivé; je n'en ai pas de nouvelles certaines. On a su seulement que M. d'Artagnan, continuant ses manieres obligeantes, lui a donné toutes les fourrures ordinaires pour passer les montagnes sans incommodité. J'ai su aussi qu'il avoit reçu des lettres du Roi, et qu'il avoit dit à M. Fouquet qu'il falloit se réjouir et avoir toujours bon courage, que tout alloit bien. On espere toujours des adoucissements, je les espere aussi; l'espérance m'a trop bien servie pour l'abandonner. Ce n'est pas que toutes les

fois qu'à nos ballets je regarde notre maître, ces deux vers du Tasse ne me reviennent à la tête :

Goffredo ascolta, e in rigi da sembianza
Porge piu di timor, che di speranza.

Cependant je me garde bien de me décourager, il faut suivre l'exemple de notre pauvre prisonnier, il est gai et tranquille, soyons-le aussi. J'aurai une sensible joie de vous revoir ici. Je ne crois pas que votre exil puisse être long. Assurez bien M. votre pere de ma tendresse; voilà comme il faut parler, et me mandez un peu votre avis des stances. Il y en a qui sont admirées, aussi-bien que des couplets.

LETTRE XI.

Jeudi au soir, Janvier 1665.

ENFIN, la mere, la belle-fille et le frere ont obtenu d'être ensemble; ils s'en vont à Montluçon au fond de l'Auvergne. La mere avoit permission d'aller au Parc aux Dames avec sa fille; mais sa belle-fille l'entraîne. Pour Monsieur et Madame de Charost, ils sont partis pour Ancenis. Pequet et Lavallée sont encore à la Bastille.

Y a-t-il rien au monde de si horrible que cette injustice? On a donné un autre

valet-de-chambre au malheureux. M. d'Artagnan est sa seule consolation dans le voyage. On dit que celui qui le gardera à Pignerol est un fort honnête homme. Dieu le veuille! ou pour mieux dire, Dieu le garde! Il l'a protégé si visiblement, qu'il faut croire qu'il en a un soin tout particulier. La Forêt, son défunt Ecuyer, l'aborda comme il s'en alloit; il lui dit: Je suis ravi de vous voir, je sais votre fidélité et votre affection: dites à nos femmes qu'elles ne s'abattent point, que j'ai du courage de reste, et que je me porte bien. En vérité, cela est admirable. Adieu, mon cher Monsieur, soyons comme lui, ayons du courage, et ne nous accoutumons point à la joie que nous donna l'admirable arrêt de samedi.

Madame de Grignan, Angélique-Claire d'Angennes, première femme de M. de Grignan, est morte.

Vendredi au soir.

Il me semble par vos beaux remercîments que vous me donniez mon congé, mais je ne le prends pas encore. Je prétends vous écrire quand il me plaira; et dès qu'il y aura des vers du Pont-neuf et autres, je vous les enverrai fort bien. Notre cher ami est par les chemins. Il a couru un bruit qu'il étoit bien malade; tout le monde

disoit: quoi! déja ... On disoit encore que M. d'Artagnan avoit envoyé demander à la Cour ce qu'il feroit de son prisonnier malade, et qu'on lui avoit répondu durement, qu'il le menât toujours en quelque état qu'il fût. Tout cela est faux; mais on voit par là ce qu'on a dans le cœur, et combien il est dangereux de donner des fondements sur quoi on augmente tout ce qu'on veut. Pequet et Lavalée sont toujours à la Bastille; en vérité, cette conduite est admirable On recommencera la Chambre après les Rois.

Je crois que les pauvres exilés sont arrivés présentement à leur gîte. Quand notre ami sera au sien, je vous le manderai; car il le faut mettre jusqu'à Pignerol; et plût à Dieu que de Pignerol nous le puissions faire venir où nous voudrions bien! Et vous, mon pauvre Monsieur, combien durera encore votre exil? J'y pense bien souvent. Mille compliments à M. votre pere. On m'a dit que Madame votre femme est ici, je l'irai voir. J'ai soupé hier avec une de nos amies, nous parlâmes de vous aller voir.

F I N.

TABLE
GÉNÉRALE
DES
MATIERES
Contenues dans cet Ouvrage.

Le chiffre Romain marque le Volume ; le chiffre Arabe indique la page.

A.

Abbadie, (Jacques) Auteur de la *Vérité de la Religion Chrétienne*, VII, 118. 260. VIII, 83. 94. 135. 154. 161. Son ouvrage loué, 420. 422. IX, 113.

Adhémar, (le Comte d') I, 40; obtient un régiment de cavalerie, 356. II, 10. 11. 19. 20. 22; appellé *le petit glorieux*, ibid. *& ailleurs.*

Aguesseau (M. d') épouse Mademoiselle d'Ormesson, IX, 168.

Aire (la ville d') assiégée par le Maréchal d'Humieres, IV, 124; rendue, 131.

Aix, (la ville d') procession qu'on y fait le jour de la Fête-Dieu, blâmée, VII, 300.

Albret (M le Duc d') pris pour un voleur dans une visite nocturne qu'il rendoit à une Dame, et tué, VIII, 330; épouse Mademoiselle de la Trémoille, IX, 322.

Albret, (le Maréchal d') trahi par une Dame I, 37, gagne un procès considérable, 113; le Cardinal de Retz sollicite pour lui, IX, 21.

Alexandre VIII, élu Pape, VIII, 37; son éloge, 38. 41. 56. 68. *& ailleurs.*

Aligre, (M. d') Garde des Sceaux, est nommé Chancelier de France, II, 384. 387.
Allemands (les) assiegent Philisbourg, IV, 112; se laissent noyer par un petit ruisseau, *ibid.*
Allégorie sur la Cour, IV, 373.
Almanach de Milan. Ses prédictions, VIII, 389.
Alteste (l') n'est point contestée à Madame la Princesse de Tarente depuis son veuvage, III, 398.
Alluye. (le Marquis d') Plaisanterie sur son sujet, II, 189.
Amelot. (le Président) Sa mort, I, 48.
Amitié (l') condamnable quand elle remplit tout le cœur, III, 35.
Ammonio, médecin Italien; son portrait, IV, 6. 7; gouverne Madame de Sévigné dans une maladie, 168; intrigues à l'Abbaye de Chelles à son occasion, 191; est obligé de sortir de Chelles, 207. 208; va demeurer chez M. de Nevers, *ibid.*; part pour Rome, 212. 228.
Amour (l') ne devroit être que pour les gens choisis, I, 221; ses effets trop communs et trop répandus, *ibid.* plaisant détail sur les symptômes de l'Amour, II, 121.
—— (la cour d') VIII, 76.
Angleterre (le Roi d') se refugie à Saint-Germain, VIII, 31.
—— (la Reine) passe en France avec le Prince de Galles, VII, 59 *et suiv.*; arrive à Boulogne, 64; Louis XIV va au-devant d'elle avec toute sa maison, 90; comment reçue de Louis XIV, *ibid.*; ne salue personne selon la mode d'Angleterre, 97; ce qu'elle dit au Roi voyant caresser le Prince de Galles, 101; a toute la mine de regretter la Cour d'Angleterre, 137; veut s'enfermer à Poissy avec son fils, 174 *et ailleurs.*
Anglois (les) battent les Hollandois sur mer, II, 142.
Anjou. (le Duc d') Sa mort, I, 244.
Anselme. (l'Abbé) Son éloge, VII, 192. 221. 232.
Aquin, (M. d') premier Médecin du Roi, II, 173.
Argent, très-rare en France, VIII, 275.
Argouges, (M. d') Evêque de Vannes, VII, 354.
Arlequin, (Dominique Bianconelli) I, 281.
Armagnac. (Mademoiselle d') Son mariage avec le Duc de Cadaval, III, 67.
Armagnac. (M. d') Ce qu'il dit au Roi au sujet de

la dispute des Princes & des Ducs pour la Cene, III, 401.

Arnaud d'Andilly. (M.) Sa conversation avec Madame de Sévigné, I, 163; publie le *Recueil des Lettres de M. de S. Cyran*, 274. 275; son agréable entretien avec le Roi, 328; ce qu'il disoit de la Mere Angélique de S. Jean, sa fille, V, 119.

Arnaud. (la Mere Angélique de S. Jean) Sa lettre à Madame de Lesdiguieres, V, 119.

——— (Henri) Evêque d'Angers, VII, 211; son éloge, VIII, 54 *et ailleurs*.

——— (Antoine) V, 377, VI, 130.

——— (Simon) Marquis de Pomponne, Ministre et Secrétaire d'Etat, I, 316. IV, 11 *et ailleurs*; sa disgrace, V, 103. 104 *et suiv.* Détails au sujet de cette disgrace, 121. 122 *et suiv.* Ses grandes qualités, 108. 111. 117. 118. 154. 155. 163; sa façon de penser sur la Cour, 180; comment reçu par le Roi, 227. 228. 282. 283; le Roi lui fait ordonner d'aller à Saint-Cyr, VII, 138; revient de Saint-Cyr, 142.

Arnoux, Musicien de la Sainte-Chapelle, IV, 379. 391, V, 28.

Arsenal, (la Chambre de l') V, 226. 233. 253.

Asfeld; (le Comte d') sa mort, VIII, 53. 54; regretté du Roi et de M. de Louvois, *ibid.*; son éloge, *ibid.*

Assemblée des Etats de Provence, réglement au sujet des Evêques qui doivent y assister, IV, 238.

Atys, Opéra, III, 345. 358, IV, 10.

Avarice. Trait plaisant au sujet de ce défaut, IV, 64.

Avaux, (le Comte d') VII, 58; accompagne le Roi d'Angleterre (Jacques II) qui partoit pour aller en Irlande, 174. 182. 183. 195.

Aubigné, (M. d') frere de Madame de Maintenon. Sa mort, IX, 415.

Aubin. (M. de Saint-) Sa mort chrétienne, VI, 8; son éloge, 423 *et suiv.* 427 *et suiv.* VII, 11. 17.

Augustin. (Saint-) Traduction d'un de ses ouvrages, IV, 235; pense sur la grace comme Saint Paul, 249.

Avignon. (le Comtat d') Le Roi s'en saisit, VI, 362; cela fait une douceur pour M. de Grignan, VII, 342; rendu au Pape, VIII, 41. 42 *et ailleurs*.

Avignon (la ville d') VII, 287. 292. 294. *et suiv.* Eloge de la procession qu'on y fait le jour de la Fête-Dieu, 300. 301; description de cette ville, 304. 305; rendue au Pape, VIII, 41. 42 *et ailleurs.*

B.

Bagnols. (M. et Madame du Gué-) I, 9 *et ailleurs.*

——— Mademoiselle du Gué-) I, 9.

——— (Madame de), II, 383; ses rêveries, son style, IV, 383.

Bajazet, Tragédie de Racine. Comment louée par M. de Tallard, II, 67. Jugement de Madame de Sévigné sur cette Piece, 70. 71; doit beaucoup au jeu de la Champmêlé, 127; critique de cette Piece, 133. 134 *et suiv.*

Balaruc, (les eaux de) X, 32.

Bandol, (le Président de) I, 106. 111.

Barantin, (le Président de) meurt à sa place au Grand-Conseil, VII, 179. 183.

Barbantane, (M. de) II, 383.

Barbarigo, Evêque de Padoue et Cardinal, eût été élu Pape, si l'*accessit* n'eût tout gâté; VIII, 29.

Barbeirac (M. de) consulté sur l'état de Madame de Grignan, X, 104. 106. 107.

Barbezieux. (Madame de) Sa mort, IX, 126.

Barillon. (M. de) Sa lettre à Madame de Grignan, I, 98, II, 34, VII, 116. 117. 123. 155. 182. 210.

Baroir. (Madame de la) Son histoire, IV, 47.

Bassette, (la) jeu ruineux, VIII, 336.

Bateliers d'Orléans, IX, 63.

Bayard, (l'Abbé) IV, 62; son caractere, 66. 72. 76; sa mort, V, 6 *et suiv.*

Beaumanoir, Evêque du Mans; sa mort, I, 263.

——— Evêque de Rennes, VIII, 81.

Beaumont, (M. de) petit-fils du parrain de Madame de Sévigné, V, 296. 297.

Beauvilliers, (le Duc de) VII, 383. 412, VIII, 16.

Beaux esprits; (les) ce qu'on en doit penser, II, 65.

Belombre, maison de campagne de Madame de Simiane, X, 114 *et suiv.*
Bellefond (le Maréchal de) s'accommode avec ses créanciers, I, 96; parle fiérement à M. de Louvois, II, 156; refuse d'obéir à M. de Turenne, 176. 177; est exilé à Tours, *ibid.* vend sa charge de premier Maître-d'Hôtel du Roi à M. de Sanguin, III, 411, V, 230. 231, VII, 76.
Benserade. (M. de) Son éloge, VIII, 380.
Béringhen. (M. de) Sa réponse au Roi sur le sujet de son fils, III, 119.
Bernard (Mademoiselle) fait de jolis vers, IX, 182. 188.
Berni (M. de) tombé d'un premier étage, II, 80.
Bertillac. (Madame de) Sa mort, V, 226.
Bienfaits (les) jettent dans l'ingratitude, II, 128.
Bigorre, (l'Abbé) bon nouvelliste, VII, 84. 118. VIII, 37. 42. 92 *et ailleurs.*
Blois, (Mademoiselle de) II, 386. 399. 400; épouse le Prince de Conti, V, 155; détails à ce sujet, 156. 157. 160 *et suiv.*
Bois de la Roche, (Madame du) VII, 285.
Boisjourdan, Capitaine de cavalerie. Sa trahison pendant le siege de Treves, III, 173. *note* 2.
Bossu. (le Pere le) Son éloge, IV, 193; bon philosophe, 198; son *Traité du Poëme Epique*, 213. 214. 235; son discours sur la lune, 333.
Bossuet, (Jacques-Bénigne) Evêque de Condom, est pourvu de l'Abbaye de Rébais, I, 253; se démet de son Evêché, 260, son livre de *l'Exposition de la Foi*, 317; son Sermon à la profession de Madame de la Valliere, III, 7, V 235. Eloge de son livre *des Variations*, VII, 281, VIII, 93; ses Oraisons funebres, 168 *et ailleurs*; celle de M. le Prince, 391.
Bouchain, (la ville de) IV, 27.
Boufflers (le Comte de) Sa mort, II, 103; tue un homme après sa mort, 112, *note* 3.
——— (le Marquis, depuis Maréchal Duc de), VII, 405. 422. 427; se jette dans Namur assiégé, IX, 274; fait Duc, 286; le Prince d'Orange le fait prisonnier, 288.
Bouhours. (le Pere) Ses démêlés avec Ménage, IV, 192; son esprit, VIII, 340; sa *maniere de bien penser*, 413.
Bouillon (le Cardinal de) ne se console point de la

mort de M. de Turenne, III, 77, 87, 98, 120 *et ailleurs.*
Boulai. (M. du) Son aventure avec Madame de Courcelles, III, 313.
Bourdaloue. (le Pere) Son éloge, I, 18, 53, 70, 80, 87, 88, 91, 110; son Sermon de la Passion, 117; son Sermon de la Purification, II, 417. V, 324. VII, 221 *et ailleurs*; son Sermon contre la prudence humaine, VIII, 361; son Oraison funebre de M. le Prince, 397.
Bourdelot, III, 278, 306.
Bourgogne, (la Duchesse de) Princesse de Savoie, IX, 374.
Brancas. (le Comte de) Ses distractions, I, 3. 135. 166. 182. 204. II, 190. 223; ses délicatesses sur l'amitié, I, 137; sa passion pour Madame de Coulanges, IV, 200. VI, 98; son caractere singulier, 129. 130 *et ailleurs.*
Brébeuf, (Guillaume) Poëte, VI, 41.
Bretagne; (la) malheurs de cette Province, III, 284. 285. 303. 304. 315.
Bretons, (les) III, 26. 43. 59. 60. 177. 207. 222. 250. VII, 265. 269. 270.
Brinon, (Madame de), VII, 100.
Brinvilliers, (Madame de) III, 426. 429. 431. 432. IV, 88. 103. 104. 108. 109. 121 *et ailleurs.*
Brisacier. Son aventure, IV, 204 205 *et suiv.* 220. 224 *et suiv.*
Brissac, (Gabrielle-Louise de Saint-Simon, Duchesse de) I, 21. 119. II, 68. 90. 101. 377. IV, 12. 26. 30. 36. 42. 44 *et ailleurs.*
Bruxelles, bombardé, IX, 282.
Bunelaie, (M. de la) premier Président de la Chambre des Comptes de Nantes. Son portrait, V, 375.
Buron,) le) terre en Basse-Bretagne, qui appartenoit à la maison de Sévigné. Description plaisante à ce sujet, V, 373.
Bury, (Madame de) nommée Dame d'honneur de Madame la Princesse de Conti, V, 188; son arrivée à la Cour, 200. VII, 222.
Bussy. (le Comte de) Ses Mémoires, IV, 220; Extraits de ses Lettres pour servir à l'intelligence de celles de Madame de Sévigné, VIII, 245 *et suiv.* S'occupe de l'ancienne Chevalerie, 268; destine à Madame de Sévigné la généalogie de sa maison, *ibid. et* 272. Madame de Sévigné

vigné lui parle de son fils, 276. 278 ; le félicite sur le mariage de Mademoiselle de Bussy (sa mere) avec le Marquis de Coligny, 302. 304 ; le plaisante sur ce qu'il ne veut pas qu'on l'appelle Comte, 305 ; lui parle de ses *Mémoires*, 309. 314 ; le loue sur ses Lettres au Roi, 353 ; le remercie de la généalogie de leur maison, 371 ; il revient à la Cour, après 18 ans d'éloignement, X, 20.

——— (la Comtesse) Madame de Sévigné la félicite sur son style, VIII, 202.

C.

CABRIERES (le Prieur de) entreprend de guérir Madame de Fontanges, V 321 ; succès de ses remedes, 338. VI, 32.

Cadmus, (Opéra) II, 382. 412.

Caen. (la ville de) Eloge et description de cette ville, VII, 263.

Camus, (M. le) Procureur-Général de la Cour des Aides, en devient le premier Président, II, 59.

——— (Etienne le) Cardinal, Evêque de Grenoble, VII, 391. 434. 448.

Canaples (M. de) va servir dans l'armée du Roi d'Angleterre, II, 155.

Cardinaux (les) ne donnent point la main chez eux aux Princes d'Italie, IV, 169.

Carman, (Madame de) V, 307 ; son éloge, VII, 245. 257. 272. VIII, 37.

Carpentras, (l'Evêque de) homme ennuyeux, I, 325.

Carrette, Médecin, IX, 138. 140. 143.

Cassepot. Son aventure, VII, 215. 216. 218. 219. 224.

Castelnau. (Madame de) Comment consolée de la mort de M. de Longueville, II, 263.

Castries (le Marquis de) se distingue à la retraite de Nuys, VII, 211. 213.

Catinat, (le Maréchal) IX, 419.

Chaise. (Jean Filleau de la) Sa mort, VI, 386 ; auteur d'une Vie de Saint Louis, VII, 301.

Chamboa, médecin, IX, 407 ; mis à la Bastille, 427.

Chambonnas (l'Abbé de) nommé à l'Evêché de Vodeve, I, 37.

Champmêlé, (la) excellente actrice, II, 70. 71 *et ailleurs.*
Chanoines negres, tous nuds avec des bonnets quarrés et une aumuce au bras gauche, I, 101.
Chapelain (M.) Son jugement sur l'*Adone*, II, 110; est malade d'une apoplexie, 320.
Chapelles, (le Comte des) II, 18 *et ailleurs.* Ecrit à Madame de Grignan, 216 *et suiv.*
Charier, (l'Abbé) VI, 91. 189. VII, 146. 160. 342. VIII, 81 *et ailleurs.*
Charleroi assiégé, IV, 374; la levée du siege, 387. 395. 397. IX, 31.
Charost (M. de) obtient des lettres de Duc et Pair, II, 125; se justifie auprès du Roi, VII, 129; sa conversation avec le Roi, 134. 135. 148.
Chartres. (M. de) Son mariage avec Mademoiselle de Blois, VIII, 453.
Chaseu, maison de campagne du Comte de Bussy-Rabutin, VIII, 354 *et ailleurs.*
Chastaurenaud (M. de) s'embarque avec M. de Seignelay, VII, 338 *et ailleurs.*
Chaulnes (le Duc de) arrive à Vitré pour y tenir les Etats de Bretagne, I, 266 *et suiv.* 271 *et ailleurs*; reçoit Madame la Princesse de Tarente à Rennes, VI, 63 *et suiv.*; son commerce de lettres avec Madame de Grignan, VII, 127; reçoit le Roi d'Angleterre à Roche-Bernard, 196; sa vigilance, son exactitude, 210; vient au-devant de Madame de Chaulnes, 266, sa grande dépense à Rennes, 272. 273; fait le mariage de M. du Guesclin, 292; est à table auprès de Madame de Sévigné, et s'entretient entre bas et haut avec Madame de Grignan, qui est absente, 352. 353. 366. 367; reçoit une lettre du Roi, 373; nommé pour la troisieme fois Ambassadeur à Rome, *ibid.*; son entrée au Parlement de Bretagne, 375; arrive à Versailles, 390. 391; justifié par Madame de Sévigné sur la députation de M. de Sévigné, VIII, 14. 19. 32. 33 *et ailleurs*; comment reçu à Rome, 35; contribue à l'élection d'Alexandre VIII, 37; ses négociations à Rome, 54. 58 *et suiv.*; écrit plaisamment à Madame de Sévigné, 63; relation d'une conversation qu'il avoit eue avec le Pape; sa premiere audience du Pape, 97. 98.

Chaulnes. (Madame de) Réception qu'on lui fait à Vitré, I, 251; les États de Bretagne lui font des présents, 300. VI, 64 *et suiv.* 340. *et ailleurs*; reçoit un Bref du Pape, VIII, 71.
Chauvri, généalogiste des ordres du Roi, VII, 86. 87.
Chelles, (l'Abbesse de) sœur de Madame de Fontanges. Son sacre, VI, 100, 116.
Chevreuse, (le Duc de) VII, 72.
Chocolat. Sujet à la mode, I, 137; source des vapeurs et des palpitations, 138; fait des merveilles à Madame de Grignan, 357; agit selon l'intention, II, 5.
Choisy, (l'Abbé de) VII, 80.
——— le Roi le cede à Madame de Louvois, IX, 250.
Chouin, (Mademoiselle) aimée de Monseigneur. Sa disgrace, IX, 154.
Christophe aux dnes, laboureur et médecin, IX, 321.
Citrons singuliers, X, 181.
Clagny. Description de ses jardins, III, 86.
Cléopatre. (Roman de) I, 218.
Clergé; (le) fin de son assemblée, VI, 14; sa lettre au Pape, 32, improbation de cette lettre, 44; sa lettre au Roi, 52. 99.
Cleves. (Roman de la Princesse de) V, 263.
Coëffures singulieres, I, 96. 97. 115. Description d'une coëffure à la mode, 122 *et suiv.* 138.
Coetlogon, (M. de) Gouverneur de Rennes, VII, 415. 416. VIII, 27. 32. 33. 59.
Coetquen, (M. de) inconsolable de la mort de sa fille, 186; ses démêlés avec M. de Chaulnes, III, 341. 382. 400.
——— (Madame de) très-affligée de la mort de sa fille, I, 286; sa parure singuliere, II, 377; prend à Madame d'Elbeuf un petit portrait de M. de Turenne, III, 150.
Cœur. (le) Quel est la vraie mesure de son mérite, II, 124; prix de ses sentiments, IV, 74.
Colbert, (Jean-Baptiste) Contrôleur-général des finances, V, 107 *et ailleurs.*
——— (le Président) envoyé en Baviere, V, 73; est fait Ministre et Secrétaire d'Etat, 107; VII, 374.

——— (l'Abbé) Coadjuteur de Rouen, V, 230; quarante-deux Evêques assistent à son sacre, VI, 70.

——— (Jean-Baptiste) Marquis de Seignelay, est chargé de l'exécution d'une grande affaire, VII, 338; est embarqué à Brest, 345. 356. 364. 367; retourne à Versailles, 405; Ministre d'Etat à 36 ans, VIII, 15.

Coligny; ancienneté de cette maison, VIII, 415 *et ailleurs.*

——— (M. de) Sa mort, IV, 91.

——— (Madame de) avoit toujours souhaité d'être veuve, IV, 91.

Condé, (Louis, Prince de) donne une fête au Roi à Chantilly, I, 144. 153; description de cette fête, 158 *et suiv.*; commande en Allemagne, III, 127; voudroit causer avec l'ombre de M. de Turenne, *ibid.*; se fait raser pour la noce de M. le Prince de Conti, V, 192. 193; assiste à l'oraison funebre de Madame de Longueville, 309.

——— (la ville) assiégée, III, 417. 418; prise d'assaut, 425. 426.

Cône. (la ville de) Description de ses forges, IV, 436.

Confesseurs; (les) d'où vient l'attachement des femmes pour eux, III, 301.

Conestage, Gentilhomme Génois, auteur *de la Réunion du Portugal.* Eloge de cette Histoire, V, 345. 363.

Conti (la Princesse de) est une des meres de l'Eglise, I, 88; tombe en apoplexie, II, 87; sa mort, 89; son testament, 90.

——— (le Prince de) épouse Mademoiselle de Blois, V, 155. 161; ses grandes qualités, 200; revenu à la Cour, X, 50; propose au Chevalier de Lorraine un duel, qui n'a point lieu, 61; sa mort 66.

——— (la jeune Princesse de) nomme une des filles de M. le Duc, V, 229.

Corbinelli, (M. de) I, 186. 190; son billet à Madame de Grignan, II, 402. III, 8. 35; est dangereusement malade, 86; son rétablissement, 93. 395; autre billet à Madame de Grignan, 416 *et suiv.* IV, 91. 96. 164 *et ailleurs.* V, 81. 99. 212. 255. 271. 326 *et suiv.* 435. VI, 88. 366. 377. VII, 246. 296. 410. 411.

Corneille, (Pierre) I, 165. 191. II, 71. 134. V, 382.
Cornuel, (Madame) Ses bons mots, II, 134. III, 417. IV, 11. 186. 218.
Cosnac, (Daniel de) Archevêque d'Aix, VI, 402. 411. 435. VII, 13. 52. 96. 112. 277. 442.
Coulanges, (l'Abbé de) I, 2. *et ailleurs*; oncle de Madame de Sévigné, sa mort, VIII, 406; son éloge, 407 *et suiv.*
——— (M. de) I, 8. 9; reçoit quatre lettres de Madame de Sévigné sur le mariage de MADEMOISELLE, 22 *& suiv.* 49 *et ailleurs*; va à Rome; sa correspondance avec Madame de Sévigné, IX, 81 *et suiv. jusqu'à* 116. Gouverneur de Guyenne.
——— (Madame de) I, 17. 19 *et ailleurs*; est dangereusement malade, IV, 197. 201. 206; est hors de danger, 212. 217; sa lettre à Madame de Grignan, 238; sa réponse à M. de Louvois, V, 30; sa querelle avec la Comtesse de Grammont, 113; reçoit des relations d'Espagne, 254; rang qu'elle tient à la Cour, 302. 303. 305 *et ailleurs*. VI, 31 *et ailleurs*; ses lettres à M. et à Madame de Grignan, 416. 417 *et ailleurs*.
Cour de Louis XIV. Détails de ses plaisirs, II, 282. 413. 415. 416. IV, 115, *et ailleurs*.
Courcelle, (M. de) I, 60.
Créqui, (le Marquis de) III, 84.
——— (le Maréchal de) exilé pour avoir soutenu les droits de sa dignité, II, 177; sa conversation avec le Roi avant son départ, 185; est défait par le Duc de Lunebourg, III, 103; épithete que le Duc de Lorraine lui donnoit à cette occasion 145; comment traité à Treves, 173. IV, 362. sa mort, VIII, 388.
Croisilles, (Monsieur de) frere du Maréchal de Catinat, VI, 361.

D.

DAMES du Palais; leur sujétion, II, 376.
Dangeau (M.) Présent qu'il fait à Madame de Montespan, IV, 269.
Danio (Madame) de la maison de Baviere, X, 48. 52.

Davila, (Henrico-Catherino) Historien, VIII, 123. 168.

Dauphin. (Monsieur le) Sa maladie, I, 55; ce qu'il dit au sujet des amours de Louis XIII, II, 378; demande plaisante qu'il fait à M. de Montausier, V, 202; Courtisans nommés pour être assidus auprès de lui, 245. 247; est instruit par le Roi, 283; siege qu'il fait en Allemagne, VI, 361. 364. 370. 380. 385. 393. 398. 399. 435; son retour à Versailles, et comment il est reçu du Roi, VII, 15. 16; est de tous ses conseils, IX, 116.

Dauphine. (Madame la) Son portrait, V, 269. 270; détails au sujet de son mariage, 190. 198. 200. 202; son éloge, 166. 257. 269. 270. 278. 282. 283 *et ailleurs*; vient à Paris pour la premiere fois, 337. 432. 437. VI, 21; accouche d'un Duc de Bourgogne, X, 27.

Descartes, (René) V, 390. 395. 429. Portrait de ses nieces et de ses neveux, VI, 74. 101. Sa philosophie donne lieu à une agréable dispute, VII, 154.

——— (Mademoiselle) fait un joli impromptu, VII, 270; sa lettre à Madame de Grignan, 273. 274. 289. 290; prend le parti de son oncle contre M. Huet, 297. 303. 319. 343.

Desmares, (le Pere) billet comique qu'on lui donne en montant en chaire, I, 102.

Despréaux, (Nicolas Boileau) I, 309; un de ses bons mots, II, 308; sa Poétique louée, 349. 390; s'attendrit pour Chapelain, 350; préfere Pascal aux anciens et aux modernes, VII, 436 *et suiv.*; a deux mille écus de pension pour travailler à l'histoire du Roi, VIII, 316.

Détachement, (le) Ses avantages, I, 324.

Douche, (la) comment on la prend, IV, 38.

Douleurs, (les) tiennent l'ame et le corps, II, 187.

Dreux (Madame de) sort de la Bastille, V, 322; comment elle apprend la mort de sa mere, 323.

Duc (M. le) s'ennuie à Utrecht. Petit conte à cette occasion, IX, 53.

Duchesse (Madame la Grande) arrive à Montelimart, III, 42; se retire à l'Abbaye de Montmartre, 63; son éloge, 65; s'ennuie dans la solitude, IV, 13; est appellée à la Cour, 125.

Duguet, (l'Abbé) IX, 242.
Duras (M. de) fait Capitaine des Gardes-du-Corps, II, 125; est nommé Maréchal de France, III, 204.
Duval, Galérien. Son éloge, I, 131.

E.

Echecs. Eloge et description de ce jeu, V, 225; effets qu'il produit sur notre orgueil, 256.
Edit de Nantes. Sa révocation, VIII, 377.
Elbeuf (M. d') pénétré de la mort de M. de Turenne, III, 99. 133.
Elections de Liege et de Cologne contre les vues du Roi, VIII, 423.
Eloignement (l') Ses effets, II, 20 *et ailleurs*.
Enflure du cœur. Expression blâmée, ensuite approuvée par Madame de Sévigné, I, 287. 327.
Epernon. (le Duc d') Sa vie écrite par Girard, VII, 255. 263. 294. VIII, 94.
Espagne (le Roi d') amoureux et jaloux sans savoir de qui, ni de quoi, V, 255.
——— (la Reine d'). Sa politique au sujet de la guerre avec les Hollandois, II, 117; sa mort, IX, 363.
Esprit (l') est la dupe du cœur, IV, 32.
——— (l'Ordre du Saint-). Promotion de 74 Chevaliers, VII, 19. Circonstances particulieres de cette promotion, 20 *et suiv.* 72. 76 *et suiv.*
Esther (la Tragédie d') VII, 73; Eloge de cette piece, 194. *et suiv.* 305.
Estrées (le Maréchal d') va à Brest, VII, 121. 124. 338. 345. 367; commande en Bretagne dans l'absence de M. de Chaulnes, 385. 391; tient les Etats de Bretagne, 401. 416. 426 *et ailleurs*.
——— (le Comte d') VII, 368; son éloge, VIII, 86.
——— (M. d') Evêque de Laon, veut faire donner à l'Evêque de Marseille le chapeau du Cardinal de Retz, III, 195.
——— (Maison d') son élévation, VIII, 360. 362.
Etats de Bretagne tenus à Dinan, III, 245; détail de ce qui s'y passe, 251. 271. 295. 308.

Evêques de France, le Roi leur fait défendre d'avoir commerce avec le Nonce du Pape, III, 418.
Evreux. Eloge et description de cette ville, V, 241; revenu de son Evêché, *ibid* et 246.

F.

FAGON, (M.) son avis sur la maniere de se nourrir, V, 140. 162.
Falluere, (M. de la) premier Président du Parlement de Bretagne, VII, 349. 354. 397.
Fantôme. (Apparition d'un) X, 30.
Fauchier, peintre Provençal, peint Madame de Grignan, II, 138; sa mort singuliere, *ibid*. et 153.
Fausseté (la) ne se persuade point, I, 44.
Fayette, (Madame de la) comment reçue du Roi et à la Cour, I, 146, III, 297; reçoit une visite de M. le Prince, IV, 119; beau présent qu'elle reçoit de Madame de Savoie, 127; sa maladie, 217. 319. 331; affligée de la maladie de M. de la Rochefoucauld, V, 272. 274; est inconsolable de sa mort, 276. 277. 299. 301; son esprit contribue à la rendre malade, 362; est bien traitée de Madame la Dauphine, 389; Réflexions sur sa nouvelle amitié avec Madame de Schomberg, VI, 167. 169. 170; écrit au Maréchal d'Estrées pour la députation de M. de Sévigné, VII, 402. 404. Mariage de M. son fils avec Mademoiselle de Marillac, 417; écrit à Madame de Sévigné pour l'engager à quitter les Rochers, VIII, 20. 22. 39. 40; obtient une pension de cinq cents écus, IX, 38; sa façon de vivre, *ibid*. Ses Lettres, 34. 43. 48. 50. 51. 54. 56. 59. 71. 80. 117. 119. 120. 122.
——— (M. de la) son mariage avec Mademoiselle de Marillac, VII, 417. 440. VIII, 124. Sa mort, IX, 155.
——— (Madeleine de Marillac, Comtesse de la) VIII, 143; épouse M. le Duc de la Tremoille, IX, 255.
Fénélon (l'Abbé de) nommé à l'Archevêché de Cambray, IX, 217.
Fermiers de campagne, ne se croient plus en sûreté depuis la mort de M. de Turenne, III, 224.

Féron, (Madame de) V, 314.
Ferté, (le P. de la) Jésuite, célebre Prédicateur, IX, 353.
Fête-Dieu, (la) ridiculement célébrée à Aix, I, 209. 214.
Feuillade, (M. de la) reçu par le Roi Mestre-de-Camp du régiment des Gardes, II, 58 ; son voyage à Versailles après la défaite du Maréchal de Créqui, III, 110 ; sa pensée touchant l'impresssion des pieces de théatre, VII, 194 ; exalte le génie du Prince d'Orange, 197 ; fait venir un bloc de marbre pour y tailler la figure du Roi, VIII, 345.
Feuquieres, (le Marquis de) Son éloge, III, 98.
Fiesque. (la Comtesse de) Son billet à Madame de Grignan, I, 135.
Fieubet, (M. de) VIII, 47.
Figures de la Sainte-Ecriture. Eloge de ce livre, IV, 171.
Fléchier, (l'Abbé) depuis Evêque de Nîmes. Son discours à la vêture d'une Capucine, V, 326 ; son beau style dédommage Madame de Sévigné de la lecture des livres de Maimbourg, VIII, 93 ; éloge de la vie de Théodose, 96. 97 ; ses Oraisons funebres, 168.
Flotte Angloise. 1200 hommes descendent devant Brest, et sont repoussés, IX, 133.
Foix. (l'Abbé de) Sa mort, I, 188.
Folie (la) presque universelle, V, 123.
Fontaine. (M. de la) Ses Fables admirées, I, 166 ; critique de ses Contes, 175. 176 ; sort quelquefois de son genre, *ibid.*
Fontanges. (Madame de) Ses libéralités, V, 183 ; est du voyage que le Roi fait pour aller au-devant de Madame la Dauphine, 254 ; répand comme elle reçoit, 260 ; ce qui lui arrive au bal, 266. 279 ; est faite Duchesse avec vingt mille écus de pension, 303 ; sa maladie, 321 ; revient à la Cour, 338. 346 ; est au plus haut degré de faveur, 394 *et ailleurs* ; pleure tous les jours de n'être plus aimée, 435. VI, 21 ; sa retraite à Chelles, 32 ; est toujours dans une extrême tristesse, 38. 100.
Fontanges et coëffures changées, IX, 104.
Forbin (M. de) envoyé pour punir les Bretons, III, 71.
Forbin-Janson, (Toussaint de) Evêque de Mar-

seille. Sa conduite aux Etats de Provence, I, 15. Tour de ses lettres à Madame de Sévigné, 202; sincérité de son amitié, 323; sa conduite dans son ambassade de Pologne, III, 226; la premiere place vacante dans l'Ordre du Saint-Esprit lui est promise, VII, 22; est fait Commandeur des Ordres du Roi, *ibid.*

Fouquet (M.) supporte sa prison avec courage, II, 141: sa mort, V, 295. 299. 301.

——— (Madame); discours qu'elle tient à Madame de Montespan, IV, 24. 25.

——— (l'Abbé) plaisante au sujet du Cardinal de Bonzi, IV, 114.

Frangipani, (le Comte de) exécuté à Vienne, I, 200.

Frémiot (le Président de) laisse son bien à Madame de Sévigné, VIII, 264.

Froullay (M. de) tué au combat de Treves, III, 128.

——— (Gabriel-Philippe de), Evêque d'Avranches. Son éloge, VII, 264.

G.

GADAGNE. (M. de) Pourquoi il n'est pas fait Maréchal de France, III, 79.

Gaffarel (le Pere) de l'Oratoire, IX, 429.

Gaillard, (le Pere) Jésuite: ce qui lui arrive en prêchant devant le Roi, VI, 398. 401: prêche avec beaucoup de succès à Paris, VII, 206. 208 *et ailleurs.*

——— (Joseph) frere du Jésuite. Son éloge, VII, 206. 222 *et ailleurs.*

Ganges (M. de) VII, 344.

Ganges (Madame de) VIII, 7.

Gard, (Pont du), VII, 254.

Garde. (le Baron de la) Ses bonnes qualités, IV, 324. V, 316. VI, 66. 82: est dans un commerce réglé de nouvelles avec Madame d'Huxelles, 290 *et ailleurs*: sa sagesse paroît à Madame de Sévigné une folie mûe, VII, 336: veut vendre la terre de la Garde, 337: réflexions sur son envie de prêcher et de gronder, VIII, 61. 69: Madame de Sévigné lui rend justice, 136: éloge de ses vertus et de sa piété, 137. 138. 144. *et ailleurs.*

Geneviève. (Sainte) Description d'une de ses pro-

cessions, III, 55. 81. IX, 130.
Gentilhomme Angevin. Son portrait, VI, 52.
——— Breton, tué dans un bal, V, 260. 261.
Germanicus. Réflexions sur son caractere, I, 237.
Gévres. (Madame de) Son aventure chez MADEMOISELLE, I, 91.
Godeau, (Antoine) Evêque de Grasse. Eloge de son *Histoire de l'Eglise*, VIII, 83 *et ailleurs.*
Gordes (le Marquis de) Son portrait, VI, 402.
Gourville, V, 234. 273. 289 : ses Mémoires, IX, 420.
Grace. (la) Réflexions sur ce Mystere, V, 418 *et suiv.* VI, 27.
Gramont (le Maréchal de) parle hardiment au Roi, II, 178 : vivement affligé de la mort de son fils, 338.
——— (le Comte de) Discours qu'il tient au sujet de M. de Saint-Géran, V, 152 : son compliment à M. le Prince de Conti sur son mariage, 156 : épouse Mademoiselle de Noailles, VIII : 392 : simplicité de cette noce, *ibid.*
Grignan, (François de) Archevêque d'Arles, VI, 73. 426. VII, 23. 24. 52 : sa mort, 207 : son éloge, 208 : conserve la bonté de son esprit jusques dans l'âge le plus avancé, VIII, 38.
——— (le Comte de) VI, 66. 72. 434 ; sa harangue aux Etats de Provence, I, 351 : ses lettres admirées dans le Conseil, II, 91 : accusé de paresse, 104 : loué par le Roi au sujet du siege d'Orange, 341 : accrédité en Provence, 347. 348 : est nommé Chevalier des Ordres du Roi, VII, 19 : la goutte le guérit d'un mal d'entrailles, VIII, 9 : ses regrets sur la mort de Madame de Sévigné, X, 110.
——— (la Comtesse de) : son caractere, I, 42 ; sa tendresse pour son mari, *ibid. 6 et ailleurs.* Badine avec esprit, 14. 15 *et ailleurs* : sincérité de ses sentiments pour sa mere, 44. 45 *et ailleurs* : caractere de son style, 54 : amie de M. de la Rochefoucauld, 70 ; aimée par M. de Grignan, 71 : son goût pour la paresse, 72 : faillit à périr sur le Rhône, 75. 78. 113 : plaisanterie de M. de la Rochefoucauld à ce sujet, 89 : fait son entrée à Aix, 94 : narre agréablement et avec esprit, 111. 112. *et ailleurs* : ses lettres jugées dignes de l'impression, I, 126 : jalouse de l'amitié de Madame de Sévigné, 147. 148, 174 : hait les détails, 217 ; ses réflexions, 270. 275. II,

114. IV, 72 *et ailleurs* : son nom plaisamment défiguré par un Breton, I, 286 : faisoit de jolis vers, 291 : veut traduire les sonnets de Pétrarque, 218 : aimée de MONSIEUR, II, 60. 61 : sa modestie, 64 : louée par Madame Scaron et par Madame de la Fayette, 83 : éloge de ses lettres, 120. III, 39. 225. 270. 312. IV, 412 *et ailleurs* : a des périodes de Tacite, II, 197 : écrivoit bien dès l'âge de dix ans, III, 181 : accouche à huit mois, 372 : comparée à Mallebranche, IV, 192 : n'estime point Virgile, 346. 347, ni Homere, 349 : caractere de son amitié, 368 : a des pensées originales, 370 : s'intéresse à la santé du Cardinal de Retz, 404 : accusée de ne pas connoître le prix de l'amitié de Madame sa mere, V, 11 : son injuste froideur pour Corbinelli, 55 : lui rend son amitié, 124 : ses petits soupers particuliers, 229 : mise au premier rang des esprits du premier ordre, 236 : sa pensée sur les échecs, 256 : son voyage à Marseille, 280 : éloge de son esprit et de sa philosophie, 297. 392. 393. 431 *et ailleurs*. Madame de Sévigné veut la convaincre d'être hérétique, VI, 30 : injustice des jugements qu'elle fait d'elle-même, 128. 129 *et ailleurs* : charmes de son amitié, *ibid. et ailleurs* : ses inquiétudes sur la santé du Marquis de Grignan son fils, pendant le siege de Philisbourg, 394 *et ailleurs* : fait sa compagnie de cavalerie, VII, 26. 27 : écrit des choses plaisantes sur un savantas, 121 : est à Marseille, 163 : revient à Aix, 171 : son voyage à Avignon, 287. 294. 298 : son retour à Grignan, 301. 302. 304 : ses regrets sur la mort de Madame de Sévigné, X, 108.

Grignan, (Jean-Baptiste de) Coadjuteur d'Arles, III, 93. V, 282. 302 : ses harangues au Roi, III, 112. 117. 129. 223. 224. VI, 52. 60. 131 : aime les équivoques, 169 *et ailleurs* : succede à l'Archevêché d'Arles, VII, 215 : plaisanterie de Madame de Sévigné au sujet de deux pierres qu'il avoit faites, 279.

——— (Philippe Adhémar, Chevalier de) dangereusement malade, II, 83. 89 : sa mort chrétienne, 95. 96 : ses lettres à ce sujet, 96. 97. 98 : son éloge, 98.

——— (le Comte d'Adhémar, depuis Chevalier de), prend le nom de Chevalier de Gri-

Ghan, I, 40; *note* : est fait Maréchal-de-Camp, *ibid.* : reprend le nom de Comte d'Adhémar, II, 160, *note* : fait des actions de valeur, III, 97. 101. 109. 254 : est fâché de n'être pas Brigadier, 381 : obtient une pension sur l'Evêché d'Evreux, V, 242. VI, 102. 114 : est choisi pour être un des menins de MONSEIGNEUR, V, 247 : sa maladie, VI, 139 : empêche Madame de Grignan de périr, 168 : est attaquée de la goutte, 361 : ce qu'il écrit au Marquis de Grignan son neveu, 378 : on est flatté de son estime, 389 : le dérangement de sa santé est un malheur pour sa famille, 400 : soupers où il se trouve, VII, 92 : est charmé de la Tragédie d'Esther, 143 : se joint à Madame de Sévigné pour solliciter les Juges de Madame de Grignan, 198 *et suiv.* : passe par Grignan en allant prendre les eaux de Balaruc, 276 *et suiv.* Réflexions sur sa mauvaise santé, 298. 299 *et ailleurs* : est regardé comme un oracle sur la réputation des courtisans, 386 : sa prévention injuste à l'égard de M. de Chaulnes, 436 ; se trouve bien des eaux de Balaruc, VIII, 6. 7 : retombe malade, 18. 51. 52 : est d'une grande consolation pour Madame de Grignan, 105. 133. 134.

Grignan, (l'Abbé de) nommé à l'Evêché d'Evreux, V, 241 : détail de ce qui s'est passé à sa nomination, 242. 243 : aimé du vieux Evêque d'Evreux, 280 : aspire à l'Evêché de Marseille, VI, 116.

[redacted] (Louis-Provence, Marquis de), II, 29. VI, 361 : fait sa première campagne au siege de Philisbourg, en qualité de volontaire, 368. 370 : reçoit une contusion au siege de Manheim, 422 *et suiv.* 431 : est plein de bonne volonté, 433 : son retour à Paris, VII, 15 : obtient une compagnie de cavalerie, 8 : son éloge, *ibid.* 14. 15 *et ailleurs* : sa compagnie est la plus belle de l'armée, 26 *et ailleurs* : comment reçu à son retour à l'armée, 28. 29. cause fort bien, *ibid.* : ses lettres à Madame de Grignan sa mere, 31. 45. 46 : sa destinée est d'être parfaitement aimé, 53 : se comporte bien à Versailles, 59 : va voir sa compagnie à Châlons, 62. : n'aime point la lecture, 117 : son exactitude à remplir ses devoirs,

139 : va joindre sa compagnie à Philippeville, 269. 288 : répond parfaitement à tout ce qu'on desire de lui, 389. 390 *et ailleurs* : se distingue à la prise de Kocheim, 409 : est fait Colonel du régiment de son oncle, VIII, 84. 151 : épouse Mademoiselle de Saint-Amand, IX, 168.

Grignan, (Pauline de) son portrait, IV, 313. VI, 388. 389 : combien aimée de Madame de Sévigné, IV, 341 *et ailleurs* : détail de son histoire et de ce qui la regarde, VI, 104 117. 376 : son éloge, V, 59 *et ailleurs* : réflexions sur son éducation, VII, 118. 146. 165. 175. 251. 260. 262. 278. 403 : est fort piquante et fort aimable, 416 *et ailleurs* : est une dévoreuse de livres, VIII, 171 : son mariage avec le Marquis de Simiane, IX, 305.

——— (Mademoiselle de) : éloge de sa vertu, VI, 75. 76 : sa vocation admirée, 113 : choisit les Carmélites du fauxbourg Saint-Jacques, 133. 134 : se conduit toute seule, 140 : prend l'habit des Carmélites, X, 24.

——— (le Doyen de la Collégiale de) est pénétré de la mort tragique de son frere, VIII, 152.

——— (le château de) : sa situation, I, 301.

Guébriac, (M. de) écrit d'un style naturel, VIII, 75 : demande des éclaircissements sur la Cour d'amour, 76.

Guénani, (Mademoiselle de) son portrait, IV, 75.

Guerchi (Madame de) meurt de frayeur, II, 81.

Guesclin (Bertrand du) étoit invincible à la tête de ses Bretons, VII, 353.

Guiche (le Comte de) loué pour son esprit, II, 71 : sa valeur au passage du Rhin, 257 : sa mort, 338 : combien regretté, 339 *et suiv.*

——— (la Comtesse de). Ses sentiments sur la mort de son mari, II, 340.

Guilleragues, (M. de) sa plaisanterie sur la laideur de Pelisson, II, 379 : défauts dans son Eloge de M. de Turenne.....

Guise. (M. de) Sa mort, I, 265.

——— (Madame de) accouche au bout de quatre mois, I, 107 : est à l'extrêmité, 172 : sa mort, IX, 347.

Guitaut : (le Comte de) incendie de sa maison,

I, 57 *et suiv.* : pourquoi tracassé à l'hôtel de Condé, II, 300. Son caractere aimable, IV, 394 : sa piété, 396.

H.

Hacqueville (M. d') fait donner une pension au Cardinal de Retz, I, 67 ; solide ami, 141. 142. 177. III, 318. IV, 225 : s'attire des reproches de Madame de Sévigné, I, 198. 199 : tombe malade à force d'agir pour ses amis, 345. 346 : tour qu'on lui joue pour se moquer de ce grand zele, *ibid.*

Hagueneau, levée du siege de cette ville, III, 144.

Hameaux, (Madame des) sa mort, V, 284.

Hameliniere, (Madame de la) détails singuliers de la visite qu'elle fait à Madame de Sévigné, aux Rochers, V, 421 *et suiv.*

Hamon, (M.) médecin de Port-Royal. Eloge de ses Traités de piété, VIII, 49.

Harcourt (la Princesse d') accouchée à cinq mois, IV, 143.

——— (Mademoiselle d') son mariage avec le Duc de Cadaval, I, 32. 41.

——— (Mademoiselle d') se fait Religieuse, IV, 126.

Harlay, (Achille de) trait de sa générosité, III, 202 : fait arrêter à ses dépens Belleguise, commis de Pénautier, IV, 131 : son éloge, VIII, 15.

——— (François de), Archevêque de Paris, V, 436. VI, 23 : on le croit interdit, 44 : sa mort, IX, 281.

Harouis, (M. d') éloge de son caractere, III, 178.

Hébert, domestique de Madame de Sévigné : pourquoi chassé de l'hôtel de Condé, V, 56 : joue bien aux échecs, 169.

Helvétius, médecin, soigne Madame de Coulanges, IX, 241 : son éloge, 300.

Histoire plaisante d'un femme qui quitte son mari et ses enfants pour aller dans les déserts de la Thébaïde, IX, 65 *et suiv.*

Hollande (la) se rend au Roi, II, 248 ; plaisanterie à ce sujet, 250.

Hocquincourt, (le Marquis d') son aventure à la

réception des Chevaliers de l'Ordre, VII, 77.
Houdancourt, (Mademoiselle d') son mariage avec M. de Vantadour, I, 37.
Hudicourt, (Madame d') son caractere, IV, 151.
———— (Mademoiselle d') son portrait, II, 336.
Huet, (Pierre-Daniel) Evêque de Soissons, attaque la Philosophie de Descartes, VII, 296. 411.
Humieres, (le Maréchal d') exilé pour avoir refusé de servir sous M. de Turenne, II, 178. 185. VII, 405.
Hyver rigoureux en Provence, IX, 211.

J.

JACQUES II, Roi d'Angleterre, VII, 30; revient à Londres, abandonné de ses plus fideles en apparence, 42. 55; confie la Reine et son fils à M. de Lauzun, 60 *et suiv.* On ignore sa destinée, 69. *et suiv.* S'est sauvé de Londres, 80; comment reçu du Roi, 85. 89 *et suiv.* 96. 125; son départ pour l'Irlande, où il est attendu, 173; détails de ce qui se passe dans l'adieu qu'il fait au Roi, *ibid.* *et* 181; est reçu par M. de Chaulnes à la Roche-Bernard, 196; s'embarque à Brest, 197; son arrivée en Irlande, où il est fort bien reçu, 227.
Janet, (Madame du) V, 232. VIII, 94. 96.
Janson, (M. de) tue en duel le neveu de M. de la Feuillade, III, 311.
Jarté, (le Marquis de) a le poignet emporté d'un coup de canon au siege de Philisbourg, VI, 370. 413.
Imagination, (l') ses effets, I, 109.
Immunitées ôtées aux Princes Souverains par le Pape, VIII, 401.
Indifférence, (l') son utilité, VII, 410.
Ingratitude, (l') s'il y en a dans le monde, I, 133.
Innocent XI, (Odescalchi) sa lettre au Roi sur la régale, V, 435. VI, 24. Sa mort, VII, 390.
Innocent XII. Elu Pape, IX, 109.
Inscription pour l'autel de la chapelle des Rochers, VI, 58.

Joie (la) n'est point bonne pour assoupir les sens, II, 358.
Joli, (M.) Evêque d'Agen ; son sermon à l'assemblée du Clergé, III, 23.
Josephe, éloge de son histoire, III, 239. 240. 249. 272. 323 *et ailleurs.*
Isarn, (M.) bel esprit ; sa mort, II, 103.
Issel, (l') difficulté de le passer, II, 176 ; bon mot de M. le Prince à ce sujet, *ibid.*

K.

KEROUAL, (Mademoiselle de) aimée du Roi d'Angleterre, II, 145.
Kingstoghmkufel ; (le Comte de) on lui fait son procès, IV, 20.

L.

LAMOIGNON, (Guillaume de) premier Président du Parlement de Paris, VIII, 118.
———(Chrétien-François de) a la survivance de la charge de Président à Mortier de M. de Nesmond, VIII, 118 : récit d'une scene plaisante qui se passe chez lui, 174 *et suiv.*
Langhac, maison illustre, VIII, 439.
Langlade, (M. de) V, 273. 274. VI, 123.
Langlée, (Madame de) VII, 108.
Lanion, (l'Abbé de) ce qu'il dit de Madame la Dauphine à son retour de Baviere, V, 253.
Larrei, (M. de) VII, 285. 394.
Lavardin, (M. de) sa façon d'être amoureux, I, 280 ; visite qu'il rend à Madame de Sévigné, 310 ; ne peut obtenir le commandement de Bretagne, III, 108 ; ses grandes qualités, 170. 176. 204. 205. Comment il en use avec les Maréchaux de France pour le cérémonial, 171 : son mariage, V, 388 : revient de son ambassade de Rome, VII, 274. 284. Circonstances qui empêchent qu'il ne tienne les Etats de *Bretagne*, 409. 416 : surnommé *la Gazette*, IX, 62.
Lavardin, (Madame de) V, 388. 433. VII, 141. 401. 404.
———(Jean-Baptiste de Beaumanoir de) Evêque de Rennes : son aimable caractere, V, 207.

Laubanie, (M. de) VII, 129.
Lauzier, (M. de) son histoire tragique et surprenante, VIII, 146 *et suiv.* : réflexions sur ce sujet, *ibid.* et 153.
Lauzun, (M. de) refuse le bâton de Maréchal de France, I, 67 : mené prisonnier à Pignerol, II, 31. 36 : son voyage, 44 : ce qu'on trouve dans ses cassettes, 47 : ce qu'il dit en entrant en prison, 64 : faillit à y être brûlé, 140. 141 ; conduit la Reine d'Angleterre et le Prince de Galles en France, VII, 60 *et suiv.* Son éloge, 64 : passe trois quarts d'heure avec le Roi, 79 : ne retourne point en Angleterre, 93 : veut rendre de mauvais offices à M. de Charôt auprès du Roi, 121. 129 *et ailleurs.* Le Roi d'Angleterre l'appelle son Gouverneur, 123 : a ses entrées à Versailles 146 : le Roi d'Angleterre lui donne l'ordre de la Jarretiere, 177 : le Roi l'assure que cet ordre n'est point une exclusion au sien, 178 : refuse d'aller en Irlande à moins qu'on ne le fasse Duc, 186 : part pour s'y rendre, VIII, 69 : on adoucit sa prison, 338 : son mariage avec Mademoiselle de Lorges, IX, 248 : fait faire un collier de 200 mille francs à sa femme, 264.
Lecture (la) se fait utilement entre plusieurs, I, 245 : utile à l'esprit et à l'ame, VI, 25 : apprend à écrire, VII, 332 : celle des Romans produit de bons et de mauvais effets, VIII, 82 : celle des histoires et des livres solides est infiniment préférable, 83.
Lenclos, (Ninon) sa plaisanterie sur la coëffure de Madame de Choiseul, I, 115 : n'a point de Religion, *ibid.* : son jugement sur M. de Sévigné et Madame de Grignan, *ibid.* : ses plaisanteries sur le premier, 149 : aveu plaisant qu'elle fait de ne plus l'aimer, 162 : ce qu'elle pense de son caractere, 171.
Lenf (Vincent) de l'Oratoire, son oraison funebre du Chancelier Seguier, II, 194. 195 : son éloge, *ibid.*
Léon (le Prince de) baptisé à Saint-Gervais, V, 233 : détail plaisant de cette cérémonie, 234.
Lettres de Madame de Sévigné et de Madame de Grignan décachetées, I, 99.
——— (les petites) louées, VIII, 135.
Limbourg, assiégé, III, 26. 31.
Livres choisis pour le cabinet des Rochers, V, 385.

Longueval, (Madame de) son caractere, IV, 44.
Longueville (le Duc de) prend le parti de l'Eglise, I, 64. 66.
——— (M. de) tué au passage du Rhin, II, 235. 256 : son testament, 242 : son éloge, 246. 257 : s'étoit confessé avant sa mort, 257.
——— (Anne-Genevieve de Bourbon, Duchesse de) affligée de la mort de son mari, II, 238 : son oraison funebre par M. d'Autun, V, 308. 309 : son éloge, VIII, 62.
Lorges (M. de) repasse le Rhin, III, 94 : gagne un combat, *ibid.* : récompensé par le Roi, 95 : est fait Maréchal de France et Capitaine des Gardes, 376, IV, 51.
Lorraine, (le Duc de) sa mort, III, 182.
——— (le Chevalier de) rappellé à la Cour, II, 99 : bon mot de Benserade à ce sujet, 116 : sa conduite avec Mademoiselle de.... 149 : sa querelle avec M. de Vivonne, 344. 345. 349.
Louis XIV donne audience à l'ambassadeur de Hollande, II, 57 : détail de ce qui s'y passa, *ibid.* : sa générosité, 66. 77 : rappelle le Chevalier de Lorraine, 99 : part pour la Hollande, 175. 179 : détail de son armée, 175. 176 : son courage au siege de Limbourg, III, 28 ; comment il dispose du commandement de l'armée après la mort de M. de Turenne, 74 : fait des Maréchaux de France, *ibid.* sent la perte de M. de Turenne, 113 : n'aime point la flatterie, 114 *et* 119 : rend justice au Maréchal de Créqui *ibid.* ce qu'il dit au sujet de la harangue d'un Prélat, 117 : son entretien avec M. de Montausier à l'occasion de Philisbourg, IV, 135 : part pour aller au-devant de Madame la Dauphine, V, 254 : donne une fête à Villers-Cotterets, 260 : ses conversations avec Madame de Maintenon, 278 *et ailleurs* : va fort souvent chez Madame la Dauphine, 299 : a été publiquement chez Madame de Fontanges, 303 : est loué fort naturellement dans l'oraison funebre de Madame de Longueville, 309 : fait une promotion nombreuse de Chevaliers de l'Ordre du Saint-Esprit, VII, 19. Anecdotes sur ce sujet, 20 *et suiv.* Va au-devant de la Reine d'Angleterre, 90 : sa premiere entrevue avec le Roi d'Angleterre, 91. Admire la tragédie d'Esther, 127. Sa conversation avec Madame de Sévigné sur cette piece, 162 : pleure la mort de la Reine d'Espagne, 164 : fait présent de ses armes au Roi d'An-

gleterre, 173 : écrit à M. de Chaulnes pour son ambassade à Rome, 373 : lui donne cinquante mille écus pour son voyage, 391 : envoie ses meubles d'argent à la monnoie, VIII, 116.
Louvigny (Madame de) accouche d'un fils, II, 24.
Louvois, (M. de) VI, 125. 137 : ce qu'il dit à M. de Nogaret, VII, 140 : son style et son esprit décisif, 373 : sa mort, IX, 111.
——— (Madame de) description de ses châteaux à Tonnerre et Ancy-le-franc, IX, 164.
——— (Mademoiselle de), son mariage, V, 107. 115 : description de cette noce, 120.
Lucien, cité par Madame de Sévigné, V, 376. 431.
Lude (M. du) piqué de n'être point Maréchal de France, III, 74 : est fait Duc, *ibid. et* 79 : sa mort, VIII, 375. M. d'Humieres le remplace, *ibid.*
——— (la Duchesse du) VIII, 145.
Ludre (Madame de) mordue d'un chien enragé, I, 89 : ses distractions, 115. VI, 141.
Lully, (Baptiste) ce qu'il dit sur un de ses airs d'Opéra qu'on chantoit à la Messe, VII, 347.
Lunebourg (le Duc de) fait semblant d'assiéger Treves, III, 103 : défait l'armée de France, *ibid.*
Luxembourg : (la ville de) ses fortifications, VIII, 491.
——— (M. de) pressé près de Maestricht, II, 368 : est fait Maréchal de France, III, 74 : traits de l'envie contre lui, IV, 242 *et ailleurs* : gagne une bataille, VIII, 441 : sa mort, IX, 201. 202 : son oraison funebre par le P. la Rue, 244.

M.

MAGALOTTI, (M. de) son éloge, I, 130.
Mahomet II, (l'histoire de) VIII, 93.
Maillanes, (M. de) loué par M. le Prince, III, 306.
Mailly (le Comte de) conduit le Roi d'Angleterre jusqu'à Brest, VII, 183.
Maimbourg : (le Pere) son histoire des croisades,

III ; 167 : son style mauvais , 233. 273 : n'est pas comparable à Josephe , 239 : pourquoi traité d'impertinent , IV , 419 : son histoire de l'arianisme louée , VI , 25 ; l'Auteur et le style blâmés , *ibid.* et 48 : réflexions sur cette histoire , 61 : veut toujours pincer quelqu'un, VIII , 93 : son affaire avec Rome , 359.

Maine ; (le Duc du) son éloge , IV , 119 : traits de son esprit , 138.

Maintenon , (Madame de) V , 235. 253 : sa haute faveur , 304. 435 : son compliment au Chevalier de Grignan , sur la contusion du Marquis de Grignan , VII , 15 : occupée de la tragédie d'Esther qu'elle fait jouer à Saint-Cyr , 100 : est bien reçue du Roi d'Angleterre , 101 : peinte par Mignard , IX , 182 : *voyez* Scaron.

Malade imaginaire , (le) Comédie , IV , 196.

Mallebranche , (Nicolas) Prêtre de l'Oratoire , Auteur de la *recherche de la vérité* , VI , 54. 58.

Marans : (Madame de) ses mauvais procédés envers Madame de Grignan , I , 35. 42 : par qui confondue , 36. 50 : tournée en ridicule , 64 : relancée par Langlade , 69 ; son entrevue avec Madame de Sévigné , 98 ; tour que celle-ci lui joue , 120 : plaisanterie qu'elle essuie de Madame de la Fayette , 129 : turlupinée sur sa coëffure , 151 : ses folies et ses visions , II , 68. 221 ; avanies qu'elle essuie , 101 : sa maniere singuliere de penser , 183 : scene extravagante qu'elle donne , 262 : est dévote , 376. 391.

Marbeuf , (Madame de) VI , 63. 65. 135. 160. VII , 335 *et ailleurs.*

Maréchaux de France (les) exigent le titre de Monseigneur , III , 80 : décision en leur faveur , 116.

Marei , (Madame de) pourquoi elle s'éloigne de Paris , II , 295.

Marillac , (M. de) Doyen des Conseillers d'Etat , marie sa fille à M. de la Fayette , VII , 440.

Marin , (M.) nommé premier Président du Parlement de Provence , II , 315 ; ce que le Roi lui dit à ce sujet *ibid.* maltraite sa femme , III , 208.

Marseille , idée de cette ville , I , 180 , préférable à celle d'Aix , VII , 163 ; ne ressemble à nulle autre Ville , 165. 170.

Marsillac (le Prince de) est fait Duc, I, 307; refuse le gouvernement de Berry, II, 44; blesséau passage du Rhin, 235 : arrive auprès de M. de la Rochefoucauld son pere, qui étoit dangereusement malade, V, 273 : est pénétré de douleur à sa mort, 276. 277. Retourne à la Cour, 299. Est toujours affligé, 301. Prend part à la prospérité de Madame de Fontanges, 305. Est favorisé du Roi, IX, 28.
——— (le Chevalier de) tué au passage du Rhin, II, 235.
——— (l'Abbé de) a des manieres semblables à celles de M. de la Rochefoucauld son pere, VI, 92.
Martel (M. de) donne une fête dans son vaisseau à Madame de Grignan, VI, 68.
Martillac, (M. de) VII, 422.
Mascaron, (Jules) Evêque de Tulles, puis d'Agen. Son éloge, I, 53. 70. 112. Son oraison funebre de M. de Turenne, III, 240. 242. 306. Beautés de cette piece, 321. 345. Ses oraisons funebres, VIII, 168.
Maestricht assiégé, IV, 104. 109. 124. 129; secouru, 164; le siege levé, 174 : pris par Louis XIV en 1673, VIII, 289.
Maupas du Tour, (Henri de) Evêque d'Evreux, se démet de son Evêché, V, 242; sa mort, VI, 102; ses circonstances, 114.
Mayence (la ville de) assiégée, VII, 392; rendue, 422. 427.
Mayeul, Auteur de la maison des Rabutins, VIII, 389.
Mazarin : (Madame de) comment reçue par le Roi, I, 37 : passe en Angleterre, III, 313.
Madame, sa mort, ses lettres, IX, 55.
Mekelbourg, (Madame de) IX, 21; son avarice, 208.
Mellelles, (le Pere) célebre Prédicateur, IX, 419.
Méri; (Mademoiselle de) son caractere chagrin, V, 121. 127 *et ailleurs*.
Meudon, Madame de Louvois le cede au Roi, IX, 250.
Mezerai, (François-Eudes de) VII, 80.
Mignard, peint M. de Turenne, III, 434.
Mithridate, tragédie de Racine, IX, 41.
Moi, (le) jugement sur ce qu'en dit Nicole, IV, 71.

Molac, (M. de) son mariage, V, 388.
Moliere donne ses comédies à lire, II, 114.
Mons pris par le Roi, IX, 94.
Monsieur, frere du Roi, sa mort, IX, 389.
Montmort, (l'Abbé de) bon prédicateur I, 117.
Monaco, (le Prince de) VII, 66.
Mongobert, (Mademoiselle de) attachée à Madame de Grignan, écrit plaisamment, V, 232 : son respect singulier pour M. de Grignan, *ibid.*
Montlouet; (M. de) sa mort malheureuse, I, 236.
Montaigne méprisé par l'Abbé de Chavigni, III, 365; estimé par Madame de Sévigné, 384; éloge de ses *Essais*, V, 64.
Montausier (le Duc de) obtient une charge pour son beau-frere, II, 234; ce qu'il dit un jour à M. le Dauphin, V, 245 : sa lettre à ce Prince sur la prise de Philisbourg, VII, 18.
Montbrun : (Madame de) son caractere, VIII, 7.
Monchevreuil, (M. de) VII, 76.
Montegut, (M. de) VII, 308. VIII, 136.
Monterei : (M. de) son habileté, II, 372.
Montespan : (Madame de) présent qu'elle fait à Madame de la Fayette, II, 319; son entretien avec Madame de la Valliere, III, 427; son train en allant à Bourbon, IV, 19 : son séjour en ce lieu, 24 : part de Moulins, 55 : détail de sa beauté et de sa parure, 115 *et suiv.* : est puissante à la Cour, 116 : sa faveur diminue, 186 : habit magnifique dont on lui fait présent, 257 : rentre en faveur, 364 : sa mort, VIII, 324. Tous ses traits défigurés, 325.
Montgaillard (M. de) tué par un frere de M. de Tonquedec, III, 173.
Montigni, Evêque de Léon, dangereusement malade, I, 324. 326, est à l'agonie, 333; Cartésien, *ibid.* son éloge, 334.
Montpensier, (Mademoiselle de) son mariage avec M. de Lauzun. I, 22 *et suiv.*; rompu par ordre du Roi, 26, 27; c'est un vrai sujet de roman ou de tragédie, 27 : jugement que Madame de Sévigné avoit porté de ce mariage, 28 : Mademoiselle chasse à ce sujet des gens qui lui étoient attachés, 102 : se raccommode avec Madame de Longueville, 121 : refuse de voir sa belle-mere mourante, II, 153.

Montreuil, (l'Abbé de) VIII, 77.
Moret, (le Pere) V, 58. VI, 423.
Morery, (Dictionnaire de) VIII, 389.
Mothe (Mademoiselle de la) gratifiée par le Roi de deux cents mille francs, I, 66.
Mouci : (Madame de) sa lettre à Madame de Sévigné sur la noce de M. de Lavardin, V, 397. 398; se plaît à faire des choses extraordinaires, 433; sa conduite envers M. de Harlay son frere, VIII, 16; nouveau trait de sa générosité à son égard, 31.
Moulceau, (le Président de) c'est à lui que sont adressées les nouvelles Lettres de Madame de Sévigné, X, 15 *et suiv.* sollicité pour un procès par Madame de Grignan, 37. 38.

N.

NAMUR, (siege de) IX, 274; capitule 282; a été très-meurtrier, 288.
Nantouillet (le Chevalier de) sauvé heureusement II, 257.
Nevers, (M. de) épouse Mademoiselle de Thianges, I, 20.
——(la Duchesse de), sa ridicule coëffure, I, 96.
Nice assiégé, IX, 94.
Nicole; (M.) ses essais de morale loués, I, 241. 287. 327. 335. III, 249. 289. 293. 334 *et suiv.* V, 377. 385; éloge de ses derniers livres, VIII, 49. 82; ses imaginaires lues et relues, 161; leur éloge, 204. 205; sa mort, IX, 307.
Northumberland, (Madame de) son portrait, IX, 48.
Noailles, (M. le Cardinal de) nommé à l'Archevêché de Paris, IX, 284.
Nôtre (Antoine le) VIII, 23.
Nouvelles ridiculement écrites, III, 122. 123.
Noyon; (l'Evêque de) titre qu'il donnoit au Pape, IV, 127.

O.

ODESCALCHI est fait Pape, IV, 211; son éloge, 218. 219. 248.
Olonne (le Chevalier d') épouse Mademoiselle de Noirmoutier, III, 214. 229.

Oppede, (M. d') premier Président de Provence, sa mort et son éloge, II, 26.
Orange (le Prince d') se déclare protecteur de la Religion d'Angleterre, VI, 362 : on croit qu'il a pris de fausses mesures, 368. 379 *et ailleurs*. Maître et protecteur, et bientôt Roi, à moins d'un miracle, VII, 43 *et ailleurs* ; ne veut point empêcher la fuite du Roi d'Angleterre, 80. 90 ; se fera bientôt haïr, 97 ; a des affaires en Angleterre et en Irlande, 125 ; n'est pas tout à fait tranquille à Londres, 133 ; on le croit élu Roi d'Angleterre, 155 ; n'est pas encore le maître, 159. 164 ; élu Roi et couronné, 168 ; les Seigneurs protestent contre son élection, 178. 179 ; met toute l'Europe en mouvement, 197 ; a son asthme, 224 ; son crédit diminue tous les jours, 227 ; livre bataille au Maréchal de Luxembourg, la paix signée, VIII, 330. 331 ; menace de bombarder Calais, IX, 345.
——— (la Princesse d'), Reine d'Angleterre ; sa mort, IX, 202.
——— (la ville d') assiégée, II, 323. 334 ; bon mot de Guilleragues à ce sujet, 325 ; couplet de M. de Coulanges sur la prise, 337.
Orléans ; (Marie-Louise d') accident qui lui arrive chez les Carmélites, V, 24 ; est fâchée d'être Reine d'Espagne, 39 ; se sépare du Roi en pleurant, 47 ; détails à ce sujet, 50. 134 ; nouvelle de sa mort, VII, 164 : circonstances de cette mort, 167. 168 : son éloge, *ibid.*
Oublis causés par la Providence, I, 194.
Ouessant, (l'Isle d') VII, 339 *et ailleurs*.

P.

PAIX signée en Août 1678. Bataille meurtrière, donnée en même temps, VIII, 330. 331.
Papier parfumé, ses mauvais effets, I, 284.
Paresse (la) plaisamment définie, VI, 36.
Parfums dangereux, IX, 129.
Parlement (le) de Bretagne transféré à Vannes, III, 211 ; remis à Rennes, VII, 415.
Pascal ; (M.) épuisement de sa tête, VII, 250. 251 : ses petites lettres louées, VIII, 135. 160 ; préféré aux anciens et aux modernes, 175. 176.

Passementier, histoire tragique de son désespoir, III, 69.
Passions (les) comparées à des viperes, V, 78.
Paul, (la veuve de maître) Jardinier, ridiculement amoureuse, II, 218. 224.
Payen; (le Pere) son aventure sinistre, VI, 47.
Pénautier (M.) confronté à la Brinvilliers, IV, 100; est protégé, 113; donne de l'argent pour sortir d'affaire, 122; on faisoit bonne chere chez lui, IX, 342.
Pendule. Plaisanterie d'un Curé Bas-Breton au sujet d'une pendule, III, 60.
Péquigni; (Madame de) son caractere, IV, 58. 59.
——— (le château de), VII, 253. 254.
Pertuis (M. de) veut quitter le Gouvernement de Courtray à cause de la mort de M. de Turenne, III, 139.
Pharamond, (le roman de) sot livre, III, 305.
Philisbourg assiégé, IV, 85; abandonné aux Allemands, 151. 194; pris, 201; assiégé de nouveau, VI, 364. 384. 385 *et suiv.* nouvelle de la prise de cette place, 398 *et suiv.* prise par Monseigneur, 400.
Plante venimeuse, X, 180.
Plessis (le Maréchal du) se plaint de ne point aller à l'armée, et est gracieusé du Roi, II, 155. 156.
——— (M. du) opération cruelle qu'on lui fait aux pieds, I. 200.
——— (Mademoiselle du); singularité de son caractere, I, 195. 201. 204. 220; fausseté de sa conduite, 232. 251; soufflettée par Madame de Grignan, 255. 256; peu aimée de Madame de Sévigné, III, 180. 199; jalousie de son amitié, 325. 329; son caractere original, *ibid. et suiv.*
——— (l'Abbé du) fait Evêque de Saintes, IV, 148.
Plessis-Guénégaud; (Madame du) sa mort, IV, 376. 404; par qui causée, 379.
Pomenars, réponse qu'il fait sur sa longue barbe, I, 201; accusé de fausse monnoie, 215; menacé d'avoir le cou coupé, 261; conte ridicule qu'il fait d'une Dame Bretonne, 296;

plaisanterie qu'il fait sur ses aventures, 304 ; et saillé, V, 182 ; se confesse au P. Bourdaloue, *ibid.* ; discours qu'il tient au sujet de la Voisin, 211.

Pommereuil, (M. de) son éloge, III, 285. 303.

Pomponne (M. de) est fait Ministre et Secrétaire d'Etat, I, 316 ; caractere de son esprit et de son style, II, 85. 86 : ses plaisanteries sur l'amour de Madame de Sévigné pour sa fille, III, 64. ; empêche qu'on ne ruine ses terres, 72 : sa rentrée dans le Ministere, IX, 115. *Voyez* Arnauld d'Andilly.

Pontcarré : l'Abbé de) sa lettre à Madame de Grignan, IV, 209 : est original sur l'économie, 211. VII, 394.

Pont rouge emporté par les glaces, X, 77.

Port-Royal. Description de cette solitude et de la vie qu'on y mene, II, 408.

Pouanges, (Madame de Saint-) son histoire tragique, V, 401.

Prince : (M. le) sa mort, VIII, 386 : vers pour son portrait, 387 : sa pompe funebre, 390. 391.

Princesse de Cleves, morte à 18 ans, VIII, 322 : critique de cet ouvrage, 328. 329.

Proserpine, (l'Opéra de) V, 230. 259.

Providence : ses vues, VIII, 418. 424. 439.

Provençaux : (les) leur différence d'avec les Bretons, I, 315.

Provinciales : (les lettres) leur apologie, IV, 372.

Q.

QUERIGNISIGNIDI, (M. de) son mariage, VII, 355.

Question sur l'infidélité, IX, 58 : sur le goût, 60.

Quichotte (l'histoire de Don) très-estimée, IV, 400.

Quintillien, jugement sur ses déclamations, IX, 290. 291.

R.

R, (la lettre) comment la prononcer, X, 82.
Racine, (M.) son Esther, VII, 73. 134 : éloge de cette piece, *ibid.* et 143 : en commence une nouvelle, 189. 211 : a deux mille écus de pension pour travailler à l'histoire du Roi, VIII, 316.
Rapin, (le Pere) son éloge, VIII, 340 ; sa mort, 413.
Rebenac, (M. de) ce qu'il mande de la Reine d'Espagne, VII, 168.
Reine, (la) mere de Louis XIV, ce qu'elle dit sur la grace, V, 396.
Reinie, (M. de la) Lieutenant-Général de Police, V, 233.
Rennes, (l'Evêque de) Député aux Etats de Bretagne par une lettre de cachet, VIII, 59. 81.
Rennes, (la ville de) châtiée, III, 211. 226 ; son Parlement transféré à Vannes, VIII, 303.
Requête de la philosophie d'Aristote contre la raison, I, 322.
Retz, (le Cardinal de) Son éloge, III, 9. 83. IV, 316 ; sa retraite à Saint-Michel, III, 24 *et suiv.* son portrait, 28 *et suiv.* pressé d'écrire son histoire, 45. 62 ; veut quitter son chapeau de Cardinal, 46 ; le Pape le lui défend, *ibid.* *et* 50 ; fait présent d'une cassolette à Madame de Grignan, 62 ; sa piété, 71 ; demande de nouveau au Pape la permission de quitter son chapeau, 95 ; sa retraite critiquée, 123. 124 ; né pour les choses extraordinaires, IV, 154 ; se fait estimer à Rome, 218. 268 ; combien estimé de Madame de Sévigné, 357 ; s'acquitte de onze cents mille écus de dettes, VIII, 326 ; sa mort, 348.
Revel, (le Comte de) VII, 353. 355. 380. 382. Son éloge, 386. 387. 428 *et suiv.* part de Bretagne pour aller servir sous le Maréchal de Lorges, VIII, 48 ; son estime parfaite pour le Chevalier de Grignan, *ibid.*
Rhin, (le) passage de ce fleuve par les François, II, 235.
Rhône, (le) vers que Madame de Sévigné lui applique, I, 69.

Richelieu (Madame de) succede à Madame de Montausier dans la place de Dame d'honneur de la Reine, II, 51, *note*; est Dame d'honneur de Madame la Dauphine, V, 304.

Rochebonne, (Madame de) VII, 335.

——— (le petit de), son portrait, VII, 335. 413.

Rochechouart, (Madame de) Abbesse de Fontevraud; ce qui se passa lorsqu'elle fut bénie, I, 41; visitée par l'Abbé Têtu, 259. 260.

Rochefort, (le Maréchal de) sa mort, IV, 41; réflexions sur cette mort, 43; affliction de sa femme, 81. 187.

Rochefoucauld, (le Duc de la) Jugement qu'il porte sur l'amitié de Madame de Sévigné, I, 63; accablé de la goutte, 104. 134. 143; plaisante agréablement, 116; donne la principauté de Marsillac à son fils, 293; éloge de ses maximes, II, 72; son bon cœur pour sa famille, 188; son affliction de la mort du Chevalier de Marsillac son fils, 235, ses sentiments sur la mort de M. de Longueville, 239. 246; fait le portrait du Cardinal de Retz, III, 28. 44; n'a jamais été amoureux, IV, 216; conte qu'il fait d'une aventure arrivée dans l'Eglise de Bruxelles, V, 253; dangereusement malade, 270; son courage et sa fermeté, 272; bon usage qu'il fait de ses réflexions, 273; sa mort, 275 *et suiv.* combien regretté, 301 *et ailleurs*.

Rome, la vie qu'on y mene. Lettre à Madame de Coulanges, IX, 74. 78.

Roquesante, (M. de) loué, II, 143. 325. III, 291. IV, 203. Ses jeûnes, III, 307.

Roquette, (Gabriel de) Evêque d'Autun, fait l'oraison funebre de Madame de Longueville, V, 309. Eloge de cette piece, *ibid. et suiv.*

——— (l'Abbé de), sa lettre à Madame de Sévigné, VIII, 37.

Rouville, (le Comte de) son caractere décisif, V. 288.

Ruyter, sa mort, IV, 65; comparé à M. de Turenne, 85.

S.

SABLIERE (Madame de la) guérie d'une très-grande passion, V, 418; se retire aux Incurables, *ibid.* Réflexions sur cette retraite, 419. VI, 26. 27.

qu'elle dit à Madame de Brissac au sujet d'un Célestin, 59; revient à Paris, 79; veut apprendre la philosophie de Descartes, 96; ses idées sur la liberté, 172; son sentiment sur Homere, 349; aime le style des Pyrrhoniens, 359; ses réflexions à l'occasion de la comédie des Visionnaires, 365; sa conversation avec l'hôtesse de Villeneuve-Saint-Georges, 387. 388; préfere les fables au poëme épique, 400. 401; plaisante au sujet d'un chien, V, 63; veut faire un traité sur l'amitié, 91; son attachement pour M. de Pomponne, 144; son sentiment sur le jeu des échecs, 225. 256; veut empêcher son fils de vendre sa charge, 234; ses inquiétudes touchant la santé de Madame de Grignan, 295 *et ailleurs*; son jugement sur l'oraison funebre de Madame de Longueville, 309; conte l'histoire de Madame de Dreux et de sa mere, 322 *et suiv.*; sa tendresse pour Pauline, 336 *et ailleurs*; détail de son voyage aux Rochers, 339. 343 *et suiv.* 357 *et suiv.* ce qu'elle dit touchant ses débiteurs, 359; fait le portrait d'une jeune Demoiselle de Nantes, 364; description plaisante qu'elle fait de Buron, 373; fait l'éloge de la Providence, 376 *et ailleurs*; arrive aux Rochers, 379; écrit à M. de Grignan, 384. Choix de ses livres pour le cabinet des Rochers, 385; fait l'éloge de Madame de Grignan, 392. *et ailleurs.*; reçoit plaisamment un Augustin, 399. Description singuliere de ce qu'elle voit dans le mail des Rochers au clair de la lune, 400. Son opinion sur le libre arbitre et sur la grace, 418 *et suiv. et ailleurs*; sa dispute avec une petite Huguenote, 421; ce qu'elle dit du livre de la prédestination des Saints et du don de la persévérance, 426; éloge qu'elle fait de Saint Paul et de Saint Augustin, VI, 23; ses réflexions sur la volonté de Dieu, 89 *et ailleurs*; reprend Madame de Grignan du jugement qu'elle fait d'elle-même, 128. 129; ses lectures, 134 *et ailleurs*; admire la conduite et la vocation de Madame de Grignan, 140 *et ailleurs.* Son retour à Paris, 164; détail qu'elle fait du siege de Philisbourg, 384 *et suiv.*; fait l'éloge de M. de Saint-Aubin et de sa mort chrétienne, 427 *et suiv.* Comment elle reçoit le Marquis de Grignan à son retour de l'armée, VII, 28; détail qu'elle fait du passage de la Reine d'Angleterre en France, 59 *et suiv.* est pressée par M. et Madame de Chaulnes d'aller

ler en Bretagne, 145; va à Saint-Cyr pour y voir une représentation d'Esther, 161 & *suiv.* ce qu'elle pense touchant la fréquente communion, 192 *et ailleurs.*; fait le détail d'un procès qu'elle a sollicité pour Madame de Grignan, 201 *et suiv.* son voyage en Bretagne avec Madame de Chaulnes et Madame de Carman, 240 *et suiv.* description du château et des promenades de Chaulnes, *ibid. et suiv.* description du château de Péquigny, 253 *et suiv.* continuation de son voyage, et son arrivée à Rennes, 258 *et suiv.* 266; part pour aller aux Rochers, 274; différence de la vie qu'elle y mene avec celle que Madame de Grignan fait à Avignon, 294; détail de sa vie aux Rochers, 310 *et ailleurs.* Retourne à Rennes, 334; s'engage à faire un voyage avec M. et Madame de Chaulnes, 347 *et suiv.* circonstance de ce voyage, 352 *et suiv.* son voyage au Port-Louis et à l'Orient, 370 *et suiv.* son retour à Rennes, et de là aux Rochers, 373. 379; lettre que lui écrit Madame de la Fayette pour l'engager à quitter les Rochers, et sa réponse, VIII, 20 *et suiv.* justifie M. de Chaulnes sur la réputation de M. de Sévigné, 32 *et suiv.* ce qu'elle dit des Etats de Bretagne, 36 *et suiv.* fait l'éloge de l'amitié de Madame de Chaulnes, 39; fait une espece de gazette de l'état de sa santé, 57; ce qu'elle pense de la lecture des romans, 82; ses réflexions sur la vieillesse et sur le jeu, 101. 102. 122; regarde la lecture des histoires comme un grand asyle contre l'ennui, 161. 167; souhaite au Marquis de Grignan plus de penchant pour les sciences et pour la lecture, 171; ses réflexions sur les différentes lectures de Pauline, *ibid.* ce qu'elle pense sur la dévotion ou sur le vrai et le faux de la Religion, 173; défend Corbinelli, *ibid. et* 174; ses réflexions et regrets sur la mort de M. de Turenne, 296 *et suiv.* marie son fils, 367; se fait traiter d'une plaie à la jambe par deux Capucins, IX, 70; sa mort, 354; regrets sur cette perte, 355 *et suiv.* 378.

Sévigné, (le Marquis de) amoureux de Ninon Lenclos, I, 90. 97. 116; aime une Comédienne, *ibid.* congédié par Ninon, 127; son aventure burlesque avec une Comédienne, 128; badine à ce sujet, 140. 145; son caractere, *ibid. note*; continue ses plaisirs, 148. 149; son caractere aimable, 211; ses lettres à Madame de Grignan, III, 277. 296 *et ailleurs*; discours plaisant qu'il tient à des Curés, 296; est attaqué d'un rhumatisme, IV, 241; est menacé pour

avoit quitté l'armée, 246; achete la charge de Sous-Lieutenant des Gendarmes-Dauphins, 304, *note*; estime Homere et Virgile, 346. 347; plaisamment amoureux, V, 87; ses bonnes qualités, 52; est attiré en Bretagne, par un goût naturel aux Bretons, 234; veut vendre sa charge, *ibid.*; est triste à sa garnison, 279; n'est pas assez heureux pour se servir de tous ses avantages, 431; semble fait exprès pour aimer la Cour, et même pour y plaire, VI, 6; auroit besoin d'une ingrate pour le remettre un peu, 35; ne desire qu'une bonne cruelle, 43; est à Rennes, 80; arrive aux Rochers, 91; rend compte à Madame de Sévigné d'une conversation qu'il a eue avec M. de la Trousse, 92; ne se porte pas trop bien, 103; réflexions plaisantes sur son aventure, *ibid. et* 251; est fâché de commander l'arriere-ban, VII, 164; éloge de son esprit et de sa personne, 267; embellissements qu'il fait faire aux Rochers, 277; admire la lettre de Madame de Grignan à Mademoiselle Descartes, 289. 290; est parti pour Rennes, 299; la députation des États de Bretagne semble lui être assurée, 388 *et ailleurs*; contre-temps qui lui arrivent à ce sujet; 415 *et ailleurs*; se console de ne pas l'avoir, 430; est agréable au Maréchal d'Estrées, VIII, 35 *et ailleurs*; revient aux Rochers, 86; aime la lecture, et en fait un excellent usage, 161; il est blessé, 286; se conduit vaillamment au siege de Mons, 331; son mariage, 367.

Sévigné, (Jeanne-Marguerite de Bréhand de Mauron, Marquise de) son penchant pour M. de Grignan, VII, 227. 267 *et ailleurs*; écrit à Madame de Grignan, 311 *et suiv.* VIII, 50 *et suiv.* quitte Rennes pour revenir auprès de Madame de Sévigné, 46; ce qu'elle répond à une lettre de M. de Sévigné, 72.

Simiane, (Messieurs de) leurs aventures singulieres, I, 289.

——— (Madame de), son éloge, I, 220, recommande un vieil ouvrier, X, 125.

Soanen, (Jean) Prêtre de l'Oratoire, depuis Evêque de Senez, VII, 187. 192. 220.

Sobieski, Grand-Maréchal de Pologne, gagne une bataille contre les Turcs, II, 356; offre la Couronne de Pologne à celui que Louis XIV voudra nommer, 373.

Solitaire qui croit faire des miracles, I, 359.

Solre, (le Comte de) scene plaisante à l'occasion de ses preuves pour l'Ordre du Saint-Esprit, VII, 86 *et suiv.*

Sully. (la Duchesse de) Sa mort, IX, 398.

T.

TACITE loué, I, 218.
Tarente, (la Princesse de) VI, 30. 31; conte les torts de sa fille, 37; s'accommode de l'exil de sa fille, 50; vient voir Madame de Sévigné aux Rochers, *ibid.*; la mene à Vitré, et ensuite à Rennes, 57; leur réception à Rennes, 63 *et suiv.* estime l'esprit et la personne de Madame de Grignan, 80. 141.
Tasse, (le) ses beautés, I, 241.
Tellier, (M. le) est fait Chancelier, V, 34.
——— (M. le) Coadjuteur de Rheims : discours plaisant que lui tient Madame de Coulanges, I, 100. 101.
Temps, (le) sa vîtesse, I, 165 *et ailleurs*; est un vrai bouillon, III, 261.
Termes, (M. de) son inconstance, V, 19.
Têtu, (l'Abbé) VI, 46. 171. VII, 48. 64. 78. 89. 98. 147. VIII, 142.
Thianges, (Madame de) est dans la dévotion, II, 375.
Tivoliere, (Mademoiselle de la) envoyée à Lyon par ordre du Roi, III, 390.
Toiras, (M. de) X, 56. 57.
Tonnerre, (le) ses effets surprenants, IV, 399.
Tourneux, (M. le) VI, 416. VII, 137.
Tourville, (le Chevalier de) VII, 339. 359. 361. 364.
Transparents; signification de ce mot, IV, 256.
Trémoille, (le Duc de la) Chevalier des Ordres du Roi à 33 ans, VII, 20; est le plus ancien Duc, 21; sa réception à Vitré, VIII, 36; bon mot d'une Demoiselle de Rennes au sujet de sa laideur et de sa belle taille, 99.
——— (Charlotte-Emilie de la) aimée du Prince de Danemarck, et d'un Comte favori du Roi, III, 185. 186; tour que lui joue ce dernier, 307; épouse le Comte d'Oldembourg, V, 331. VI, 37. 98. éloge de ses lettres, *ibid.*
Treves, assiégé, III, 127; bien défendu par le Maréchal de Créqui, 156; capitule, 173.
Treville, (M. de) VI, 424. VII, 139. 140. 335. VIII, 93.
Troche, (M. de la) se distingue au passage du Rhin, II, 258; tué au combat de Leuze, IX, 121.

Troche (Madame de la), jalouse de l'amitié de Madame de Sévigné pour Madame de la Fayette, II, 162. 163.
Trousse, (M. de la) blessé auprès de Treves, III, 104; fait prisonnier, 118: bien traité, 122. V, 305. VI, 53, 88, 92. 126. 362. VII, 76. 79. 200. 292. 423. VIII. 140. 155.
——— (Madame de la); sa maladie, II, 131 *et ailleurs*. Sa mort, 251.
——— (Mademoiselle de la) combien affligée de la mort de sa mere, II, 252.
Turenne, (M. de) brouillé avec M. de Louvois, II, 369. Sa mort dérange les plaisirs de la Cour, III, 70. Effets qu'elle produit, 72. Détails de cette mort, 73 78. 95. 96. 132. Combien regretté des soldats, 73. Avoit formé le projet de quitter le monde, 80. Sa piété, 98. 99. Eloges faits de lui, 106. 113. 138. 139. Trait historique à son sujet, 109. Pleuré partout, 118. 123. Dépense son bien au service du Roi, 140. Est enterré à Saint-Denis, 141. Service qu'on lui fait, *ibid. et suiv.*
——— (Louis de la Tour, Prince de) VIII, 132. 165.

V.

VALBELLE, (Louis-Alphonse de) Evêque d'Alet, VI, 33. 61.
Valence, (l'Evêque de) VII, 394.
Valentinois (le Duc de) épouse Mademoiselle d'Armagnac, VIII, 416.
Valiere (la Duchesse de la) veut quitter la Cour, I, 48. M. Colbert va la chercher à Chaillot, 49. Reçue à bras ouverts par Madame de Montespan, *ibid.* Est rétablie à la Cour, 55. Se fait Carmélite, III, 7. Conserve un gouvernement dans sa maison, IV, 231. Son éloge, VI, 100.
Vardes, (M. de) quitte une maîtresse, II, 147, V, 326. 327. 381. X, 17. 19. 24; revient à la Cour, 25. Sa mort, 91.
Vatel, Maître-d'hôtel de M. le Prince, se tue à Chantilly, I, 158.
Vauban, (M. de) VI, 361. 364. 380. 385. VII, 18.
Vaubrun; (Madame de) son affliction extrême à la mort de son mari, III, 150.
Vaudemont (le Prince de) se met du côté des alliés, IX, 101.

Vauvineux. (Mademoiselle de) Son mariage avec le Prince de Guémené, V, 131 & *suiv.*
Vaux. (le Comte de) Ses bonnes qualités, IV, 79.
Vergne. (l'Abbé de la) Son éloge, III, 316; IV, 189. VI, 177. 425. Est estimé par la Maréchale de Schomberg, IV, 165. Se noie en passant le Gardon, VI, 425.
Vichi. Effets de ses eaux, IV, 46. 48.
Vieuville, (Charles de la) Evêque de Rennes, VI, 116. VII. 194.
Vignori (M. de) est tué dans un fossé, III, 103.
Villarceau, (M. de) s'offre pour être confident des amours du Roi, II, 46; sa mort, VIII, 442.
Villars. (M. de) Ce qui lui arrive à la réception des Chevaliers de l'Ordre, VII, 76. Sa bonne mine, 85.
——— (Madame de) mande les nouvelles de la Cour d'Espagne à Madame de Coulanges, V, 254.
——— (l'Abbé de). Sa critique de la Bérénice de Racine, I, 320. Jugement de Madame de Sévigné sur cet ouvrage, *ibid.*
Villeroi (le Maréchal de) ne veut point croire que M. de Geneve soit saint & canonisé, pourquoi, VIII, 148.
——— (le Marquis de) exilé, II 95. 97; ce que le Roi dit à ce sujet au Maréchal son pere, 100; quitte Lyon où il étoit, 230; y est renvoyé, 247. Eloge qu'il fait de M. de Turenne, III 99. 100; commande en Flandre, IV, 90.
Vineuil, destiné à écrire la vie de M. de Turenne, IV, 271.
Vins, (le Marquis de) VI, 8; VIII, 104. 123.
——— (Madame de). Son portrait, II, 342. 346. V, 69. 254. 258. 282. 299 *et ailleurs.* Combien affligée de la disgrace de M. de Pomponne, 106. 155. 163 *et ailleurs.* Apprend la philosophie de Descartes, 428. Son éloge, 434. Gagne un procès contre Madame de Lesdiguieres, VI, 89; est en peine de son mari, 376. Compliment qu'elle fait à Madame de Sévigné; à quel sujet, VII, 206. Son excellente éducation, 262. Ecrit à Madame de Sévigné sur le régiment du Marquis de Grignan, VIII, 111.
——— (Hubert de), VIII, 31.
Visirs (l'Histoire des) agréable à lire, IV, 21. 48. 142.
Vivonne, (M. de) Général des Galeres. Trait de plaisanterie à son sujet, II, 344. 345. 349. Est fait Gouverneur de Champagne, 386. V, 281. Sa mort, VIII, 425.

Vol fait à la Chapelle de Saint-Germain, II, 394.
Uxelles (le Marquis d') tient un grand poste à Mayence, VII, 392; s'acquiert l'estime des amis et des ennemis dans la défense de cette place, 422; y manque de poudre et de mousquet, 427; est fort bien reçu à la Cour, VIII, 16.

W.

WEIMAR: (le Duc de) Réponse qu'il fit à M. de Parabere, III, 114.
Wiesnovieski, (Michel) Roi de Pologne. Sa mort, II, 355.

Y.

YORCK (la Duchesse d') arrive à Paris, II, 308.

Fin de la Table des Matieres.

PERMISSION SIMPLE.

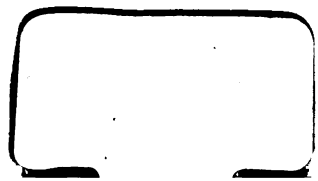
François - Claude - Michel - Benoit LE CAMUS DE NÉVILLE, Chevalier, Conseiller du Roi en tous ses Conseils, Maître des Requêtes ordinaire de son Hôtel, Directeur-Général de la Librairie et Imprimerie.

VU l'article VII de l'Arrêt du Conseil du 30 Août 1777, *portant Réglement pour la durée des Privileges en Librairie*, en vertu des pouvoirs à Nous donnés, par ledit Arrêt : NOUS permettons au Sieur RACINE, Libraire à Rouen, de faire faire une édition de l'Ouvrage qui a pour titre : *Lettres de Madame de Sévigné*, laquelle édition sera tirée à 1000 exemplaires, en cinq volumes format in-douze, et sera finie dans le délai de six mois, à la charge par ledit Sieur Racine d'avertir l'Inspecteur de la Chambre Syndicale de Rouen du jour où l'on commencera l'impression dudit Ouvrage, au desir de l'article XXI de l'Arrêt du Conseil du 30 Août 1777, *portant suppression et création de différentes Chambres Syndicales* ; de faire ladite édition absolument conforme à celle de Maestricht 1779 ; d'en remettre un exemplaire pour la Bibliotheque du Roi, aux mains des Officiers de la Chambre Syndicale de Rouen ; d'imprimer la présente Permission à la fin du Livre, et de la faire enregistrer dans deux mois, pour tout délai, sur les Regiſtres de ladite Chambre Syndicale de Rouen ; le tout à peine de nullité.

DONNÉ à Paris, le 27 Juillet 1783.

Signé, NÉVILLE. *Et plus bas* : Par Monsieur le Directeur-Général. DE SANCY, Secrétaire-général.

Registrée sur le Registre I de la Chambre Syndicale des Libraires-Imprimeurs de Rouen, No 153, Fo. 21, conformément aux Arrêts du Conseil du 30 Août 1777. A Rouen, ce 7 Août 1783.

Signé, LE BOUCHER le jeune, *Syndic.*

MAR 17 1941